Digitized by Google

4
2
252

K

h. 2. 252

Digitized by Google

4.K.2.252

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

VOYAGE EN ORIENT

TOME DEUXIEME

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRERES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC XLIX

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

TOME X

Digitized by Google

Edition des Souscripteurs

Digitized by Google

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

VOYAGE EN ORIENT

TOME DEUXIÈME

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB 56

M DCCC XLIX

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS, IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES,

PENDANT

UN VOYAGE EN ORIENT,

1832-1833,

OU

NOTES D'UN VOYAGEUR.

TOME II.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS,

IMPRESSIONS,

PENSÉES ET PAYSAGES.

SYRIE. — GALILÉE.

15 octobre 1832.

La mer de Galilée, large d'environ une lieue à l'extrémité méridionale où nous l'avions abordée, s'élargit d'abord insensiblement jusqu'à la hauteur d'*Emmaüs*, extrémité du promontoire qui nous cachait la ville de Tibériade; puis tout à coup les montagnes qui la resserrent jusque-là s'ouvrent en larges golfes des deux côtés, et lui forment un vaste bassin presque rond, où elle s'étend et se développe dans un lit d'environ douze à quinze lieues de tour. — Ce bassin n'est pas régulier dans sa forme; les montagnes ne descendent pas partout jusqu'à ses ondes; — tantôt elles s'écartent à quelque distance du rivage, et laissent entre elles et cette mer une pe-

Digitized by Google

tite plaine basse, fertile et verte comme les plaines de Génézareth; tantôt elles se séparent et s'entr'ouvrent, pour laisser pénétrer ses flots bleus dans des golfes creusés à leurs pieds et ombragés de leur ombre. — La main du peintre le plus suave ne dessinerait pas des contours plus arrondis, plus indécis et plus variés que ceux que la main créatrice a donnés à ces eaux et à ces montagnes; elle semble avoir préparé la scène évangélique pour l'œuvre de grâce, de paix, de réconciliation et d'amour qui devait une fois s'y accomplir! A l'orient, les montagnes forment, depuis les cimes du Jelboë qu'on entrevoit du côté du midi, jusqu'aux cimes du Liban qui se montrent au nord, une chaîne serrée, mais ondulée et flexible, dont les sombres anneaux semblent de temps en temps prêts à se détendre, et se brisent même çà et là pour laisser passer un peu de ciel. — Ces montagnes ne sont pas terminées à leurs sommets par ces dents aiguës, par ces rochers aiguisés par les tempêtes qui présentent leurs pointes émoussées à la foudre et aux vents, et donnent toujours à l'aspect des hautes chaînes quelque chose de vieux, de terrible, de ruiné, qui attriste le cœur en élevant la pensée. — Elles s'amoindrissent mollement en croupes plus ou moins larges, plus ou moins rapides, vêtues, les unes de quelques chênes disséminés, les autres de broussailles verdoyantes; celles-ci d'une terre nue, mais fertile, qui offre encore les traces d'une culture variée; quelques autres enfin, de la

seule lumière du soir ou du matin qui glisse sur leur surface et les colore d'un jaune clair, ou d'une teinte bleue et violette plus riche que le pinceau ne pourrait la retrouver. — Leurs flancs, quoiqu'ils ne laissent passage à aucune véritable vallée, ne forment pas un rempart toujours égal; ils sont creusés, de distance en distance, de profondes et larges ravines, comme si les montagnes avaient éclaté sous leur propre poids; et les accidents naturels de la lumière et de l'ombre font de ces ravines des taches lumineuses, ou plus souvent obscures, qui attirent l'œil, et rompent l'uniformité des contours et de la couleur. — Plus bas, elles s'affaissent sur elles-mêmes, et avancent çà et là, sur le lac, des mamelons ou des monticules arrondis : transition douce et gracieuse entre les sommets et les eaux qui les réfléchissent. Presque nulle part, du côté de l'orient, le rocher ne perce la couche végétale dont elles sont grassement revêtues; et cette Arcadie de la Judée réunit ainsi toujours, à la majesté et à la gravité des contrées montagneuses, l'image de la fertilité et de l'abondance variées de la terre. Si les rosées de l'*Hermon* tombaient encore sur son sein! — Au bout du lac, vers le nord, cette chaîne de montagnes s'abaisse en s'éloignant; on distingue de loin une plaine qui vient mourir dans les flots, et, à l'extrémité de cette plaine, une masse blanche d'écume qui semble rouler d'assez haut dans la mer. — C'est le Jourdain qui se précipite de là dans le lac

Digitized by Google

qu'il traverse sans y mêler ses eaux, et qui va en sortir tranquille, silencieux et pur, à l'endroit où nous l'avons décrit. Toute cette extrémité nord de la mer de Galilée est bordée d'une lisière de champs qui paraissent cultivés; on y distingue des chaumes jaunissants de la dernière récolte, et de vastes champs de joncs que les Arabes cultivent partout où il se trouve une source pour en arroser le pied. — Du côté occidental, j'ai peint les chaînes de monticules volcaniques que nous suivions depuis le lever du jour. — Elles règnent uniformément jusqu'à Tibériade. — Des avalanches de pierres noires, vomies par les gueules encore entr'ouvertes d'une centaine de cônes volcaniques éteints, traversent à chaque instant les pentes ardues de cette côte sombre et funèbre. — La route n'était variée pour nous que par la forme bizarre et les couleurs étranges des hautes masses de lave durcie qui étaient éparses autour de nous, et par les débris de murailles, de portes de villes détruites et de colonnes couchées à terre, que nos chevaux franchissaient à chaque pas. — Les bords de la mer de Galilée de ce côté de la Judée n'étaient, pour ainsi dire, qu'une seule ville. — Ces débris multipliés devant nous, et la multitude des villes, et la magnificence de constructions que leurs fragments mutilés témoignent, rappellent à ma mémoire la route qui longe le pied du mont Vésuve, de Castellamare à Portici. — Comme là, les bords du lac de Génézareth semblaient porter des

villes au lieu de moissons et de forêts. — Après deux heures de marche, nous arrivâmes à l'extrémité d'un promontoire qui s'avance dans le lac; et la ville de Tibériade se montra tout à coup devant nous, comme une apparition vivante et éclatante d'une ville de deux mille ans. — Elle couvre la pente d'une colline noire et nue, qui s'incline rapidement vers le lac. Elle est entourée d'une haute muraille carrée, flanquée de quinze à vingt tours crénelées. Les pointes de deux blancs minarets se dressent seules au-dessus de ces murs et de ces tours, et tout le reste de la ville semble se cacher de l'Arabe à l'abri de ces hautes murailles, et ne présenter à l'œil que la voûte basse et uniforme de ses toits gris, semblables à l'écaille découpée d'une tortue.

Arrêté là, au bain minéral turc d'*Emmaüs*. — Coupole isolée, et entourée de superbes débris de bains romains ou hébreux. — Nous nous établissons dans la salle même du bain. — Bassin rempli d'eau courante, chaude de 100 degrés Farenheit. — Pris un bain. — Dormi une heure. — Remonté à cheval. — Tempête sur le lac, que je désirais vivement voir. — Eau verte comme les feuilles du jonc qui l'entoure. — Écume livide et éblouissante. — Vagues assez hautes et très-pressées. — Grand bruit des lames sur les cailloux volcaniques qu'elles roulent, mais point de barques en péril ni en vue. — Il n'y en a pas une seule sur le lac. — Entré à Tibériade par un orage et une pluie du midi. — Réfugié dans

Digitized by Google

l'église latine. — Fait apporter du feu allumé au milieu de l'église déserte, la première église du christianisme.

Tibériade ne vaut pas même pour l'intérieur ce coup d'œil rapide; — assemblage confus et boueux de quelques centaines de maisons, semblables aux cahutes arabes de boue et de paille. Nous sommes salués en italien et en allemand par plusieurs Juifs polonais ou allemands qui, sur la fin de leurs jours, lorsqu'ils n'ont plus rien à attendre que l'heure incertaine de la mort, viennent passer leurs derniers instants à Tibériade, sur les bords de leur mer, au cœur même de leur cher pays, afin de mourir sous leur soleil et d'être ensevelis dans leur terre, comme Abraham et Jacob. — Dormir dans la couche de ses pères : témoignage de l'inextinguible amour de la patrie. — On le nierait en vain. — Il y a sympathie, il y a affinité entre l'homme et la terre dont il fut formé, dont il est sorti. — Il est bien, il est doux de lui rapporter à sa place ce peu de poussière qu'on lui a empruntée pour quelques jours. Faites que je dorme aussi, ô mon Dieu, dans la terre et auprès de la poussière de mes pères!

Neuf heures de marche sans repos nous ramènent à Nazareth par Cana, lieu du premier miracle du Sauveur. Un joli village turc, gracieusement penché sur les deux bords d'un bassin de terre fertile, entouré de collines couvertes de nopals, de chênes et d'oliviers. — Des grenadiers, trois palmiers, des

figuiers autour. — Des femmes et des troupeaux autour des auges de la fontaine. — Maison de saint Barthélemi, apôtre, dans le village. — A côté, maison où eut lieu le miracle de l'eau changée en vin : elle est en ruines et sans toit. — Les religieux montrent encore les jarres qui continrent le vin du prodige. — Broderies monacales qui déparent partout la simple et riche étoffe des traditions religieuses.

Après nous être reposés et désaltérés un moment au bord de la fontaine de Cana, nous nous remettons en marche, par un clair de lune, vers Nazareth. Nous traversons quelques plaines assez bien cultivées, puis une série de collines boisées qui s'élèvent à mesure qu'elles s'approchent de Nazareth. Après trois heures et demie de marche, nous arrivons aux portes du couvent latin, où nous sommes reçus de nouveau à Nazareth.

A mon réveil, je fus étonné d'entendre une voix qui me saluait en italien : c'était celle d'un ancien vice-consul de France à Saint-Jean d'Acre, M. Cattafago, personnage très-connu et très-important dans toute la Syrie, où son titre d'agent des Européens, son amitié avec Abdalla, pacha d'Acre, son commerce et ses richesses, l'ont rendu célèbre et puissant. Il est encore consul d'Autriche à Saint-Jean d'Acre. Son costume répondait à sa double nature d'Arabe et d'Européen. Il était vêtu de la pelisse rouge fourrée d'hermine, et portait un immense chapeau à trois cornes, signe distinctif des agents fran-

çais en Orient : ce chapeau date du temps de la guerre d'Égypte; c'est la défroque religieusement conservée de quelque général de brigade de Bonaparte : on ne le met sur la tête que dans les occasions officielles, dans les audiences du pacha, ou lorsqu'un Européen passe dans le pays. Ce sont ses dieux pénates qu'on s'imagine lui faire revoir. M. Cattafago était un petit vieillard, à la physionomie spirituelle, forte et perçante des Arabes; ses yeux, pleins d'un feu adouci par la bienveillance et la politesse, éclairaient sa figure d'un rayon d'une intelligence supérieure. On concevait, au premier coup d'œil, l'ascendant qu'un pareil homme avait dû prendre sur des Arabes et des Turcs, qui manquent en général de ce principe d'activité qui petillait dans les regards et se trahissait dans les mouvements et dans les gestes de M. Cattafago. Il tenait à la main un paquet de lettres pour moi, qu'il venait de recevoir de la côte de Syrie par un courrier d'Ibrahim-Pacha, et une série de journaux français qu'il reçoit lui-même. Il avait pensé avec raison qu'il y aurait pour un voyageur français surprise et plaisir à trouver ainsi au milieu du désert, et à mille lieues de sa patrie, des nouvelles fraîches de l'Europe. Je lus les lettres, qui me donnaient toujours quelques inquiétudes sur la santé de Julia. M. Cattafago me laissa, en me priant d'aller déjeuner dans un pavillon qu'il avait construit à Nazareth, et où il passait seul les jours brûlants de l'été; et j'ouvris

les journaux. Mon nom fut le premier qui me frappa : c'était un feuilleton du *Journal des Débats*, où l'on citait des vers que j'avais adressés, en partant de France, à Walter Scott. Je tombai sur ceux-ci, dont le sens triste et inquiet convenait si bien à la scène où le hasard me les envoyait ; scène des plus grandes révolutions de l'esprit humain, scène où l'esprit de Dieu avait si puissamment remué les hommes, et dont l'idée rénovatrice du christianisme avait pris son vol sur le monde, comme une idée, fille encore du christianisme, rennait l'autre rivage de ces mers d'où mes accents m'étaient revenus.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin;
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;
Un tremblement de trône a secoué les rois;
Les chefs comptent par jour, et les règnes par mois;
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'âme est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir;
Mais, poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme.
En vain le monde invoque un sauveur, un appui :
Le temps, plus fort que nous, nous entraine sous lui.
Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande;
Mais tout homme est petit quand une époque est grande!
Regarde! citoyens, rois, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,

Digitized by Google

En tombant sur nos fronts, nous juge et nous dévore.
C'en est fait : la parole a soufflé sur les mers,
Le chaos bout, et couve un second univers;
Et pour le genre humain, que le sceptre abandonne,
Le salut est dans tous, et n'est plus dans personne!
A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des Tempêtes,
Et passe, sous la foudre et dans l'obscurité,
Le tropique orageux d'une autre humanité!

Je relus ces vers comme s'ils eussent été d'un autre, tant je les avais complétement effacés de ma mémoire. Je fus frappé de nouveau de ce sentiment qui me les avait inspirés ailleurs; de ce sentiment du tremblement général des choses, du vertige, de l'éblouissement universel de l'esprit humain, qui court avec trop de rapidité pour se rendre compte de sa marche même, mais qui a l'instinct d'un but nouveau, inconnu, où Dieu le mène par la voie rude et précipiteuse des catastrophes sociales. J'admirai aussi cette puissance merveilleuse de la locomotion de la pensée humaine, de la presse et du journalisme, par lesquels une pensée qui m'était venue au front six mois auparavant, dans un bois de Saint-Point, venait me retrouver comme une fille qui cherche son père, et frapper les vieux échos des rochers de Nazareth des sons d'une langue jeune et déjà universelle.

20 octobre 1832.

Déjeuné au pavillon de M. Cattafago, avec un de ses frères et quelques Arabes. Parcouru de nouveau les environs de Nazareth; visité la pierre dans la montagne où Jésus allait, selon les traditions, prendre ses repas avec ses premiers disciples. M. Cattafago me remet des lettres pour Saint-Jean d'Acre et pour le mutzelin de Jérusalem.

Le 21, à six heures du matin, nous partons de Nazareth. Tous les Pères espagnols et italiens du couvent, réunis dans la cour, se pressent autour de nos chevaux, et nous offrent, les uns des vœux et des prières pour notre voyage, les autres des provisions fraîches, du pain excellent cuit pendant la nuit, des olives, et du chocolat d'Espagne. Je donne cinq cents piastres au supérieur pour payer son hospitalité. Cela n'empêche pas quelques-uns des jeunes Pères espagnols de me glisser tout bas leur requête à l'oreille, et de recevoir furtivement quelques poignées de piastres pour s'acheter le tabac et les autres petites douceurs monacales qui distraient leur solitude. Les voyageurs ont fait une peinture romanesque et fausse de ces couvents de terre sainte. Rien n'est moins poétique ni moins religieux, vu de près. La pensée en est grande et belle. Des hommes s'arrachent aux délices de la civilisation d'Occident pour aller exposer leur existence ou me-

Digitized by Google

ner une vie de privations et de martyre parmi les persécuteurs de leur culte, sur les lieux mêmes où les mystères de leur religion ont consacré la terre. Ils jeûnent, ils veillent, ils prient, au milieu des blasphèmes des Turcs et des Arabes, pour qu'un peu d'encens chrétien fume encore sur chaque site où le christianisme est né. Ils sont les gardiens du berceau et du tombeau sacrés; l'ange du jugement les retrouvera seuls à cette place, comme ces saintes femmes qui veillaient et pleuraient près du sépulcre vide. Tout cela est beau et grand dans la pensée; mais dans le fait il faut en rabattre presque tout le grandiose. Il n'y a point de persécution, il n'y a plus de martyre; tout autour de ces hospices une population chrétienne est aux ordres et au service des moines de ces couvents. Les Turcs ne les inquiètent nullement; au contraire, ils les protégent. C'est le peuple le plus tolérant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la prière, dans quelque langue ou sous quelque forme qu'ils se montrent à lui. Il ne hait que l'athéisme, qu'il trouve, avec raison, une dégradation de l'intelligence humaine, une insulte à l'humanité bien plus qu'à l'être évident, Dieu. Ces couvents sont, de plus, sous la protection redoutée et inviolable des puissances chrétiennes, et représentées par leurs consuls. Sur une plainte du supérieur, le consul écrit au pacha, et justice est faite à l'instant même. Les moines que j'ai vus dans la terre sainte, bien loin de me pré-

senter l'image du long martyre dont on leur fait honneur, m'ont paru les plus heureux, les plus respectés, les plus redoutés des habitants de ces contrées. Ils occupent des espèces de châteaux forts, semblables à nos vieux castels du moyen âge; ces demeures sont inviolables, entourées de murs et fermées de portes de fer. Ces portes ne s'ouvrent que pour la population catholique du voisinage, qui vient assister aux offices, recevoir un peu d'instruction pieuse, et payer, en respects et en dévouement aux moines, le salaire de l'autel. Je ne suis jamais sorti accompagné d'un des Pères, dans les rues d'une des villes de Syrie, sans que les enfants et les femmes vinssent s'incliner sous la main du prêtre, baiser cette main et le bas de sa robe. Les Turcs même, bien loin de les insulter, semblaient partager le respect qu'ils imprimaient sur leur passage.

Maintenant qui sont ces moines? En général, des paysans d'Espagne et d'Italie, entrés jeunes dans les couvents de leurs patries, et qui, s'ennuyant de la vie monacale, désirent la diversifier au moins par l'aspect de contrées nouvelles, et demandent à être envoyés en terre sainte. Leur résidence dans les maisons de leur ordre établies en Orient ne dure en général que deux ou trois ans. Un vaisseau vient les reprendre, et en ramène d'autres. Ceux qui apprennent l'arabe et se consacrent au service de la population catholique des villes y restent davantage, et y consument souvent toute leur vie. Ils ont les

Digitized by Google

occupations et la vie de nos curés de campagne; mais ils sont entourés de plus de vénération et de dévouement. Les autres restent renfermés dans l'enceinte du couvent, ou passent, pour faire leur pèlerinage, d'une maison dans une autre, tantôt à Nazareth, tantôt à Bethléem, quelque temps à Rome, quelque temps à Jaffa ou au couvent de Saint-Jean, dans le désert. Ils n'ont d'autre occupation que les offices de l'Église, la promenade dans les jardins ou sur les terrasses du couvent. Point de livres, nulles études, aucune fonction utile. L'ennui les dévore; des cabales se forment dans l'intérieur du couvent; les Espagnols médisent des Italiens, les Italiens des Espagnols. Nous fûmes peu édifiés des propos que tenaient les uns sur les autres les moines de Nazareth. Nous n'en trouvâmes pas un seul qui pût soutenir la moindre conversation raisonnable sur les sujets même que leur vocation devait leur rendre le plus familiers. Aucune connaissance de l'antiquité sacrée, des Pères, de l'histoire des lieux qu'ils habitent. Tout se réduit à un certain nombre de traditions populaires et ridicules qu'ils se transmettent sans examen, et qu'ils donnent aux voyageurs comme ils les ont reçues de l'ignorance et de la crédulité des Arabes chrétiens du pays. Ils soupirent tous après le moment de leur délivrance, et retournent en Italie ou en Espagne sans aucun fruit pour eux ni pour la religion. Du reste, les greniers du couvent sont bien remplis; les caves

renferment les meilleurs vins que cette terre produise. Eux seuls savent le faire. Tous les deux ans un vaisseau arrive d'Espagne, apportant au Père supérieur le revenu que les puissances catholiques, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, leur envoient. Cette somme, grossie des aumônes pieuses des chrétiens d'Égypte, de la Grèce, de Constantinople et de la Syrie, leur fournit, dit-on, un revenu de trois à quatre cent mille francs. Cela se divise entre les différents couvents, selon le nombre des moines et les besoins de la communauté. Les édifices sont bien entretenus, et tout indique l'aisance et même la richesse relative dans les maisons que j'ai visitées.

Je n'ai vu aucun scandale dans ces maisons des moines de terre sainte. L'ignorance, l'oisiveté, l'ennui, voilà les trois plaies qu'il faudrait et qu'on pourrait guérir.

Ces hommes m'ont paru simples, et sincèrement mais fanatiquement crédules. Quelques-uns même, à Nazareth, m'ont semblé de véritables saints, animés de la foi la plus ardente et de la charité la plus active; humbles, doux, patients, serviteurs volontaires de leurs frères et des étrangers. J'emporte leurs physionomies de paix et de candeur dans ma mémoire, et leur hospitalité dans mon cœur. J'ai bien aussi leurs noms; mais que leur importe que leurs noms courent la terre, pourvu que le ciel les connaisse, et que leurs vertus demeurent

ensevelies dans l'ombre du cloître où leur plaisir est de les cacher?

Même date.

A la sortie de Nazareth, nous côtoyons une montagne revêtue de figuiers et de nopals. A gauche s'ouvre une vallée verte et ombreuse; une jolie maison de campagne, rappelant à l'œil nos maisons d'Europe, est assise seule sur une des pentes de cette vallée. Elle appartient à un négociant arabe de Saint-Jean d'Acre. Les Européens ne courent aucun danger dans les environs de Nazareth; une population presque toute chrétienne est à leur service. En deux heures de marche nous atteignons une série de petites vallées circulant gracieusement entre des monticules couverts de belles forêts de chênes verts. Ces forêts séparent la plaine de Kaïpha du pays de Nazareth et du désert du mont Thabor. Le mont Carmel, chaîne élevée de montagnes qui part du cours du Jourdain et vient finir à pic sur la mer, commence à se dessiner sur notre gauche. Sa ligne, d'un vert sombre, se détache sur un ciel d'un bleu foncé tout ondoyant de vapeurs chaudes, comme la vapeur qui sort de la gueule d'un four. Ses flancs ardus sont semés d'une forte et mâle végétation. C'est partout une couche fourrée d'arbustes, dominés çà et là par les têtes élancées des chênes; des roches grises, taillées par la nature en formes bi-

zarres et colossales, percent de temps en temps cette verdure, et réfléchissent les rayons éclatants du soleil. Voilà l'aspect que nous avions à perte de vue sur notre gauche; à nos pieds, les vallées que nous suivions descendaient en douces pentes, et commençaient à s'ouvrir sur la belle plaine de Kaïpha. Nous gravissions les derniers mamelons qui nous en séparaient, et nous ne la perdions de vue un moment que pour la retrouver bientôt. Ces mamelons, entre la Palestine et la Syrie maritime, sont un des sites les plus doux et les plus solennels à la fois que nous ayons contemplés. Çà et là, les forêts de chênes abandonnés à leur seule végétation forment des clairières étendues, couvertes d'une pelouse aussi veloutée que dans nos prairies d'Occident; derrière la cime du Thabor s'élève comme un majestueux autel couronné de guirlandes vertes dans un ciel de feu : plus loin, la cime bleue des monts de Gelboé et des collines de Samarie tremble dans le vague de l'horizon. Le Carmel jette son rideau sombre à grands plis sur un des côtés de la scène, et le regard, en le suivant, arrive jusqu'à la mer, qui termine tout, comme le ciel dans les beaux paysages. Combien de sites n'ai-je pas choisis là, dans ma pensée, pour y élever une maison, une forteresse agricole, et y fonder une colonie avec quelques amis d'Europe et quelques centaines de ces jeunes hommes déshérités de tout avenir dans nos contrées trop pleines! La beauté des lieux, la beauté du ciel, la fertilité prodigieuse du sol, la

variété des produits équinoxiaux qu'on peut y demander à la terre; la facilité de s'y procurer des travailleurs à bas prix; le voisinage de deux plaines immenses, fécondes, arrosées et incultes; la proximité de la mer pour l'exportation des denrées; la sécurité qu'on obtiendrait aisément contre les Arabes du Jourdain, en élevant de légères fortifications à l'issue des gorges de ces collines : tout m'a fait choisir cette partie de la Syrie pour l'entreprise agricole et civilisatrice que j'ai arrêtée depuis.

Même date, le soir.

Nous avons été surpris par un orage au milieu du jour. J'en ai peu vu de si terribles. Les nuages se sont élevés perpendiculairement, comme des tours, au-dessus du mont Carmel; bientôt ils ont couvert toute la longue crête de cette chaîne de montagnes; la montagne, tout à l'heure si sereine et si éclatante, a été plongée peu à peu dans des vagues roulantes de ténèbres fendues çà et là par des traînées de feu. Tout l'horizon s'est abaissé en peu de moments, et s'est rétréci sur nous. Le tonnerre n'avait point d'éclats; c'était un seul roulement majestueux, continu, et assourdissant comme le bruit des vagues au bord de la mer, pendant une forte tempête. Les éclairs ruisselaient véritablement, comme des torrents de feu du ciel, sur les flancs noirs du Carmel; les chênes de la montagne et ceux des collines, où nous étions

Digitized by Google

encore, pliaient comme des roseaux; le vent qui sortait des gorges et des cavernes nous aurait renversés, si nous n'étions pas descendus de nos chevaux, et si nous n'avions pas trouvé un peu d'abri derrière les parois d'un rocher, dans le lit à sec d'un torrent. Les feuilles sèches, soulevées par l'orage, roulaient sur nos têtes comme des nuages, et les rameaux d'arbres pleuvaient autour de nous. Je me souvins de la Bible et des prodiges d'Élie, ce prophète exterminateur sur sa montagne : sa grotte n'était pas loin.

L'orage ne dura qu'une demi-heure. Nous bûmes l'eau de sa pluie, recueillie dans les couvertures de feutre de nos chevaux. Nous nous reposâmes quelques moments, à peu près à moitié chemin de Nazareth à Kaïpha, et nous reprîmes notre route en longeant le pied du mont Carmel; la montagne sur notre gauche, une vaste plaine avec une rivière à droite. Le Carmel, que nous suivîmes ainsi pendant environ quatre heures de marche, nous présenta partout le même aspect sévère et solennel. C'est un mur gigantesque et presque à pic, revêtu partout d'un lit d'arbustes et d'herbes odoriférantes. Nulle part la roche n'y est à nu; quelques débris, détachés de la montagne, ont glissé jusque dans la plaine. Ils sont comme des citadelles données par la nature pour servir de base et d'abri à des villages d'Arabes cultivateurs. Nous ne rencontrâmes qu'un de ces villages, deux heures environ avant d'apercevoir la

Digitized by Google

ville de Kaïpha. Les maisons sont basses, sans fenêtres, et couvertes d'un terrassement qui les garantit de la pluie. Au-dessus, les Arabes élèvent, en feuillage soutenu par des troncs d'arbres, un second étage de verdure qu'ils habitent pendant l'été. Ces terrasses étaient couvertes d'hommes et de femmes qui nous regardaient passer, et nous criaient des injures. L'aspect de cette population est féroce : aucun d'eux pourtant n'osa descendre du mamelon pour nous insulter de plus près.

A sept heures, nous approchions de Kaïpha, dont les dômes, les minarets et les murailles blanches forment, comme dans toutes les villes de l'Orient, un aspect brillant et gai à une certaine distance. Kaïpha s'élève au pied du Carmel, sur une grève de sable blanc, au bord de la mer. Cette ville forme l'extrémité d'un arc, dont Saint-Jean d'Acre est l'autre extrémité. Un golfe de deux lieues de large les sépare : ce golfe est un des plus délicieux rivages de la mer sur lesquels l'œil des marins puisse se reposer. Saint-Jean d'Acre, avec ses fortifications dentelées par le canon d'Ibrahim-Pacha et de Napoléon, avec le dôme percé à jour de sa belle mosquée écroulée, avec les voiles qui entrent et sortent de son port, attire l'œil sur un des points les plus importants et les plus illustrés par la guerre : au fond du golfe, une vaste plaine cultivée; le mont Carmel jetant sa grande ombre sur cette plaine; puis Kaïpha, comme une sœur de Saint-Jean d'Acre, embrassant

l'autre côté du golfe, et s'avançant dans la mer avec son petit môle, où se balancent quelques bricks arabes; au-dessus de Kaïpha, une forêt de gros oliviers; plus haut encore, un chemin taillé dans le roc, aboutissant au sommet du cap du Carmel; là, deux vastes édifices couronnant la montagne : l'un, maison de plaisance d'Abdalla, pacha d'Acre; l'autre, couvent des religieux du mont Carmel, élevé récemment par les aumônes de la chrétienté, et surmonté d'un large drapeau tricolore, pour nous annoncer l'asile et la protection des Français; un peu plus bas que le couvent, d'immenses cavernes creusées dans le granit de la montagne : ce sont les fameuses grottes des prophètes. Voilà le paysage qui nous frappe en entrant dans les rues poudreuses et étroites de Kaïpha. Les habitants étonnés regardaient avec terreur défiler notre longue caravane. Nous ne connaissions personne; nous n'avions aucun gîte, aucune hospitalité à réclamer. Le hasard nous fit rencontrer un jeune Piémontais qui faisait les fonctions de vice-consul à Kaïpha, depuis la prise et le renversement d'Acre. M. Bianco, consul de Sardaigne en Syrie, lui avait écrit à notre insu, et l'avait prié de nous accueillir si nous venions à passer par Kaïpha. Il nous aborda, s'informa de nos noms, et nous conduisit à la porte de la petite maison en ruine où il vivait avec sa mère et deux jeunes sœurs. Nous laissâmes nos chevaux et nos Arabes camper sur le bord de la mer, près de la ville, et nous entrâmes

chez M. Malagamba : c'est le nom de ce jeune et aimable vice-consul, le seul Européen qui reste dans ce champ de bataille désolé, depuis la ruine complète d'Acre par les Égyptiens.

Une petite cour, un escalier en bois, conduisent à une petite terrasse recouverte en feuilles de palmiers : derrière cette terrasse, deux chambres nues et environnées seulement d'un divan, seul meuble indispensable du riche et du pauvre dans tout l'Orient; quelques pots de fleurs sur la terrasse, une volière peuplée de jolies colombes grises, nourries par les sœurs de M. Malagamba; des étagères autour des murs, sur lesquelles sont rangés avec ordre des tasses, des pipes, des verres à liqueur, des cassolettes d'argent pour les parfums, et des crucifix de bois incrustés de nacre, faits à Bethléem : — voilà tout l'ameublement de cette pauvre maison, où une famille délaissée représente, pour mille piastres de traitement (environ trois cents francs), une des puissances de notre Europe.

Madame Malagamba, la mère, nous reçut avec les cérémonies usitées dans le pays. Elle nous présenta les parfums et les eaux de senteur; et nous étions à peine assis sur le divan, essuyant la sueur de nos fronts, que ses filles, deux apparitions célestes, sortirent de la chambre voisine, et nous présentèrent l'eau de fleur d'orange et les confitures, sur des plateaux de porcelaine de la Chine. L'empire de la beauté est tel sur notre âme, que, quoique dévorés de soif

Digitized by Google

et accablés d'une marche de douze heures, nous serions restés en contemplation muette devant ces deux jeunes filles sans porter le verre à nos lèvres, si la mère ne nous eût pressés par ses instances d'accepter ce que ses filles nous présentaient. L'Orient tout entier était là, tel que je l'avais rêvé dans mes belles années, la pensée remplie des images enchantées de ses conteurs et de ses poëtes. L'une des jeunes filles n'était qu'un enfant; ce n'était que l'accompagnement gracieux de sa sœur, comme ces images qui en reflètent une autre. Après nous avoir offert tous les soins de l'hospitalité la plus simple et la plus poétique cependant, les jeunes filles vinrent prendre aussi leur place à côté de leur mère, sur le divan, en face de nous. C'est ce tableau que je voudrais pouvoir rendre avec des paroles, pour le conserver dans ces notes comme je le vois dans ma pensée; mais nous avons en nous de quoi sentir la beauté dans toutes ses nuances, dans toutes ses délicatesses, dans tous ses mystères, et nous n'avons qu'un mot vague et abstrait pour dire ce qu'est la beauté. C'est là le triomphe de la peinture : elle rend d'un trait, elle conserve pour des siècles cette impression ravissante d'un visage de femme, dont le poëte ne peut que dire : *Elle est belle;* et il faut le croire sur parole; mais sa parole ne peint pas.

La jeune fille était donc assise sur les tapis, les jambes repliées sous elle, le coude appuyé sur les genoux de sa mère, le visage un peu penché en ar-

rière, tantôt levant ses yeux bleus pour exprimer à sa mère son naïf étonnement de notre aspect et de nos paroles, tantôt les reportant sur nous avec une curiosité gracieuse, puis les abaissant involontairement et les cachant sous les longues soies de ses cils noirs, pendant qu'une rougeur nouvelle colorait ses joues, ou qu'un léger sourire mal contenu effleurait ses lèvres. Notre singulier costume était nouveau pour elle, et la bizarrerie de nos usages lui causait un étonnement toujours nouveau; sa mère lui faisait en vain signe de ne pas témoigner sa surprise, de peur de nous offenser : la simplicité et la naïveté de ses impressions se faisait jour malgré elle sur cette figure de seize ans, et son âme se peignait dans chaque expression de ses traits avec une telle grâce, avec une telle transparence, qu'on voyait sa pensée sous sa peau avant qu'elle en eût elle-même la conscience. Le jeu des rayons du soleil, qui glissent à travers l'ombre sur une eau limpide, est moins mobile et moins transparent que cette physionomie. Nous ne pouvions en détacher nos yeux, et nous étions déjà reposés par le seul aspect de cette figure, qu'aucun de nous n'oubliera jamais.

Mademoiselle Malagamba a ce genre de beauté que l'on ne peut guère rencontrer que dans l'Orient : la forme accomplie, comme elle l'est dans la statue grecque; l'âme révélée dans le regard, comme elle l'est dans les races du Midi; et la simplicité dans l'expression, comme elle n'existe plus que chez les

Digitized by Google

peuples primitifs, quand ces trois conditions de la beauté se rencontrent dans une seule figure de femme, et s'harmonisent sur un visage avec la première fleur de l'adolescence : quand la pensée rêveuse et errante dans le regard éclaire doucement, de ses rayons humides, des yeux qui se laissent lire jusqu'au fond de l'âme, parce que l'innocence ne soupçonne rien à voiler ; quand la délicatesse des contours, la pureté virginale des lignes, l'élégance et la souplesse des formes, révèlent à l'œil cette voluptueuse sensibilité de l'être né pour aimer, et mêlent tellement l'âme et les sens, qu'on ne sait, en regardant, si l'on sent ou si l'on admire : alors la beauté est complète, et l'on éprouve à son aspect cette complète satisfaction des sens et du cœur, cette harmonie de jouissance qui n'est pas ce que nous appelons l'amour, mais qui est l'amour de l'intelligence, l'amour de l'artiste, l'amour du génie pour une œuvre parfaite. On se dit : Il fait bon ici ; et l'on ne peut s'arracher de cette place où l'on vient de s'asseoir tout à l'heure avec indifférence, tant le beau est la lumière de l'esprit et l'invincible attrait du cœur.

Son costume oriental ajoutait encore aux charmes de sa personne : ses longs cheveux, d'un blond foncé et légèrement dorés, étaient nattés sur sa tête en mille tresses qui retombaient des deux côtés sur ses épaules nues ; un confus mélange de perles, de sequins d'or enfilés, de fleurs blanches et de fleurs

rouges, était répandu sur ses cheveux, comme si une main pleine de ce qu'elle aurait puisé dans un écrin s'était ouverte au hasard sur cette tête, et y avait laissé tomber sans choix cette pluie de fleurs et de bijoux. Tout lui allait bien : rien ne peut déparer une tête de quinze ans. Sa poitrine était découverte, selon la coutume des femmes d'Arabie; une tunique de mousseline brodée de fleurs d'argent était nouée par un châle autour de sa ceinture; ses bras étaient passés dans les manches flottantes et ouvertes jusqu'au coude d'une veste de drap vert, dont les deux basques pendaient librement sur les hanches; de larges pantalons à mille plis complétaient ce costume; et ses jambes nues étaient embrassées au-dessus de la cheville du pied par deux bracelets d'argent ciselé. L'un de ces bracelets était orné de petits grelots d'argent, dont le bruit accompagnait le mouvement de ses pieds. Aucun poëte n'a jamais dépeint une si ravissante apparition. L'Aïdé de lord Byron, dans *Don Juan*, a quelque chose de mademoiselle Malagamba; mais elle est loin encore de cette perfection de grâce, d'innocence, de douce confusion, de voluptueuse langueur et d'éclatante sérénité, qui se confondent dans ces traits encore enfantins. Je la grave dans mon souvenir pour la peindre plus tard, comme le type de la beauté et de l'amour purs, dans le poëme où je veux consacrer mes impressions.

Ce devait être un beau tableau à faire pour un

Digitized by Google

peintre, s'il y en eût eu un parmi nous, que cette scène de voyage : nos costumes turcs, riches et pittoresques; nos armes de toute espèce, répandues sur le plancher autour de nous; nos lévriers couchés à nos pieds; ces trois figures de femmes accroupies en face de nous sur un tapis d'Alep; leurs attitudes pleines de simplicité, d'étrangeté et d'abandon; l'expression de leurs physionomies pendant que je leur racontais mes voyages, ou que nous comparions nos usages d'Europe avec le genre d'hospitalité qu'elles nous offraient; les cassolettes de parfums qui brûlaient dans un coin en embaumant l'air du soir; les formes antiques des vases dans lesquels on nous offrait le sorbet ou les boissons aromatisées : tout cela au milieu d'une chambre délabrée, ouverte sur la mer, et où les branches d'un palmier, croissant dans la cour, s'introduisaient par de larges ouvertures sans fenêtres. Je regrette de ne pas emporter ce souvenir pour mes amis, comme je l'emporte dans mon imagination.

Madame Malagamba la mère est Grecque, et née dans l'île de Chypre : elle y épousa, à quatorze ans, M. Malagamba, riche négociant franc, qui était en même temps consul à Larnaca. Des malheurs et des révolutions renversèrent la fortune de M. Malagamba; il vint chercher une petite place d'agent consulaire à Acre, et y mourut, laissant sa femme et ses quatre enfants dans le dénûment le plus absolu. Son fils, jeune homme remarquable par l'hon-

nêteté et l'intelligence, fut employé par quelques consuls, et obtint enfin la place d'agent consulaire de Sardaigne à Kaïpha. C'est avec les faibles appointements de cet emploi précaire qu'il soutient sa mère et ses sœurs. La sœur aînée de mademoiselle Malagamba, aussi belle que celle que nous avons tant admirée, avait inspiré, nous dit-on, une telle passion à un des jeunes religieux du couvent de Kaïpha, qui avait eu occasion de la voir de la terrasse du couvent, qu'il s'était enfui sur un bâtiment anglais, avait embrassé la religion protestante afin de pouvoir la demander en mariage, et avait tenté tous les moyens de l'enlever sous divers déguisements. On le croyait encore, à cette époque, caché dans quelque ville de la côte de Syrie pour exécuter son projet; mais les autorités turques veillaient à la sûreté de cette famille; et si les moines, qui exercent sur les religieux de leur ordre la justice la plus arbitraire et la plus inflexible, parvenaient à découvrir le fugitif, il expierait, dans une éternelle captivité, l'amour insensé que cette beauté fatale a allumé dans son cœur. Nous ne vîmes point cette sœur.

La nuit tombait; il fallait enfin nous arracher à l'enchantement de cette réception, et aller chercher un asile au couvent du mont Carmel. M. Malagamba était allé prévenir les Pères des hôtes nombreux qui leur arrivaient. Nous nous levâmes, et nous fûmes forcés, pour obéir aux usages du pays, de laisser madame et mademoiselle Malagamba ap-

procher leurs lèvres de nos mains, et nous remontâmes à cheval.

Le mont Carmel commence à s'élever, à quelques minutes de marche de Kaïpha : nous le gravîmes par une route assez belle, taillée dans le rocher sur la pointe même du cap; — chaque pas que nous faisions nous découvrait un horizon nouveau sur la mer, sur les collines de la Palestine et sur les rivages de l'Idumée. A moitié chemin, nous rencontrâmes un des Pères du Carmel, qui, depuis quarante ans, habite une petite maisonnette qui sert d'hospice aux pauvres dans la ville de Kaïpha, et qui monte et descend deux fois par jour la montagne, pour aller prier avec ses frères. La douce expression de sérénité d'âme et de gaieté de cœur qui brillait dans tous ses traits nous frappa. Ces expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude et à généreuses résolutions. L'échelle du bonheur est une échelle descendante; on en trouve bien plus dans les humbles situations de la vie que dans les positions élevées. Dieu donne aux uns en félicité intérieure ce qu'il donne aux autres en éclat, en nom, en fortune. J'en ai fait maintes fois l'épreuve. Entrez dans un salon, cherchez l'homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom : c'est un inconnu, pauvre et négligé du monde. La Providence se révèle partout.

A la porte du beau monastère qui s'élève aujour-

Digitized by Google

d'hui, tout construit à neuf, tout éblouissant de blancheur, sur le sommet le plus aigu du cap du Carmel, deux Pères nous attendaient. C'étaient les seuls habitants de cette vaste et magnifique retraite de cénobites. Nous fûmes accueillis par eux comme des compatriotes et des amis. Ils mirent à notre disposition trois cellules pourvues chacune d'un lit, meuble rare en Orient, d'une chaise et d'une table. Nos Arabes s'établirent avec nos chevaux dans les vastes cours intérieures du monastère. On nous servit un souper composé de poisson frais et de légumes cultivés parmi les rochers de la montagne. Nous passâmes une soirée délicieuse, après tant de fatigues, assis sur les larges balcons qui dominent la mer et les cavernes des prophètes. Une lune sereine flottait sur les vagues, dont le murmure et la fraîcheur montaient jusqu'à nous. Nous nous promîmes de passer dans cet asile la journée du lendemain, pour reposer nos chevaux et refaire nos provisions. Nous allions entrer dans une contrée nouvelle, où nous ne trouverions plus ni ville ni village, rarement des sources d'eau douce : nous voyions cinq journées de désert s'étendre devant nous.

29 octobre 1832.

Journée de repos passée au monastère du mont Carmel, ou à parcourir les sites de la montagne et les grottes d'Élie et des prophètes. La principale de

Digitized by Google

ces grottes, évidemment taillée de main d'homme dans le roc le plus dur, est une salle d'une prodigieuse élévation; elle n'a d'autre vue que la mer sans bornes, et on n'y entend d'autre bruit que celui des flots qui brisent continuellement contre l'arête du cap. Les traditions disent que c'était là l'école où Élie enseignait les sciences des mystères et des hautes poésies. L'endroit était admirablement choisi, et la voix du vieux prophète, maître de toute une innombrable génération de prophètes, devait majestueusement retentir dans le sein creusé de la montagne qu'il sillonnait de tant de prodiges, et à laquelle il a laissé son nom. L'histoire d'Élie est une des plus merveilleuses histoires de l'antiquité sacrée : c'est le géant des bardes sacrés. A lire sa vie et ses terribles vengeances, il semble que cet homme avait la foudre du Seigneur pour âme, et que l'élément sur lequel il fut enlevé au ciel était son élément natal. C'est une belle figure lyrique ou épique à jeter dans le poëme des vieux mystères de la civilisation judaïque. En tout, l'époque des prophètes, à la considérer historiquement, est une des époques les moins intelligibles de la vie de ce peuple fugitif. On aperçoit cependant, et surtout dans l'époque d'Élie, la clef de cette singulière organisation du corps des prophètes. C'était évidemment une classe sainte et lettrée, toujours en opposition avec les rois; tribuns sacrés du peuple, le soulevant ou l'apaisant avec des chants, des paraboles, des menaces; formant des

Digitized by Google

factions dans Israël, comme la parole et la presse en forment parmi nous; se combattant les uns les autres, d'abord avec le glaive de leur parole, puis avec la lapidation ou l'épée; s'exterminant de la face de la terre, comme on voit Élie en exterminer par centaines; puis succombant eux-mêmes à leur tour, et faisant place à d'autres dominateurs du peuple. Jamais la poésie proprement dite n'a joué un si grand rôle dans le drame politique, dans les destinées de la civilisation. La raison ou la passion, selon qu'ils étaient faux ou vrais prophètes, ne parlait, par leur bouche, que la langue énergique et harmonieuse des images. Il n'y avait point d'orateurs comme à Athènes ou à Rome; l'orateur est trop homme! il n'y avait que des hymnes et des lamentations : le poëte est divin.

Quelle imagination ardente, colorée, délirante, ne suppose pas dans un pareil peuple une pareille domination de la parole chantée? et comment s'étonner qu'indépendamment du haut sens religieux que ces poésies renfermaient, elles aient été un monument aussi accompli, aussi inimitable, de génie et de grâce? Le prix des poëtes alors, c'était la société même. Leur inspiration leur soumettait le peuple; ils l'entraînaient à leur gré au crime ou à l'héroïsme; ils faisaient trembler les rois coupables; leur jetaient la cendre sur le front, ou, réveillant le patriotisme dans le cœur de leurs concitoyens, ils les faisaient triompher de leurs ennemis, ou leur rappelaient, dans

l'exil et dans l'esclavage, les collines de Sion et la liberté des enfants de Dieu. Je suis étonné que, parmi tous les grands drames que la poésie moderne a puisés dans l'histoire des Juifs, elle n'ait pas conçu encore ce drame merveilleux des prophètes. C'est un beau chant de l'histoire du monde.

Même date.

Je reviens de me promener seul sur les pentes embaumées du Carmel. J'étais assis sous un arbousier, un peu au-dessus du sentier à pic qui monte au sommet de la montagne et aboutit au couvent, regardant la mer qui me sépare de tant de choses et de tant d'êtres que j'ai connus et aimés, mais qui ne me sépare pas de leur souvenir. Je repassais ma vie écoulée, je me rappelais des heures pareilles passées sur tant de rivages divers et avec des pensées si différentes; je me demandais si c'était bien moi qui étais là au sommet isolé du mont Carmel, à quelques lieues de l'Arabie et du désert, et pourquoi j'y étais; et où j'allais; et où je reviendrais; et quelle main me conduisait; et qu'est-ce que je cherchais sciemment, ou à mon insu, dans ces courses éternelles à travers le monde. J'avais peine à recomposer un seul être de moi-même avec les phases si opposées et si imprévues de ma courte existence; mais les impressions si vives, si lucides, si présentes, de tous les

êtres que j'ai aimés et perdus, retentissaient toutes avec une profonde angoisse dans le même cœur, et me prouvaient trop que cette unité, que je ne retrouvais pas dans ma vie, se retrouvait tout entière dans mon cœur; et je sentais mes yeux se mouiller en regardant le passé, où je n'apercevais déjà que cinq ou six tombeaux, où mon bonheur s'était déjà cinq ou six fois englouti. Puis, selon mon instinct, quand mes impressions deviennent trop fortes et sont près d'écraser ma pensée, je les soulevais d'un élan religieux vers Dieu, vers cet infini qui reçoit tout, qui absorbe tout, qui rend tout; je le priais, je me soumettais à sa volonté toujours bonne; je lui disais : « Tout est bien, puisque vous l'avez voulu. Me voici encore; continuez à me conduire par vos voies et non par les miennes; menez-moi où vous voudrez et comme vous voudrez, pourvu que je me sente conduit par vous; pourvu que vous vous révéliez de temps en temps à mes ténèbres par un de ces rayons de l'âme qui nous montrent, comme l'éclair, un horizon d'un moment au milieu de notre nuit profonde; pourvu que je me sente soutenu par cette espérance immortelle que vous avez laissée sur la terre comme une voix de ceux qui n'y sont plus; pourvu que je les retrouve en vous, et qu'ils me reconnaissent, et que nous nous aimions dans cette ineffable unité que nous formerions, vous, eux et nous! Cela me suffit pour avancer encore, pour marcher jusqu'au bout dans ce chemin qui sem-

ble sans but. Mais faites que le chemin ne soit pas trop rude à des pieds déjà blessés ! »

Je me suis relevé plus léger, et me suis pris à cueillir des poignées d'herbes odoriférantes dont le Carmel est tout embaumé. Les Pères du couvent en font une espèce de thé plus parfumé que la menthe et la sauge de nos jardins. J'ai été distrait de mes pensées et de mon herborisation par le pas de deux ânes dont les fers retentissaient sur les rocs polis du sentier. Deux femmes, enveloppées de la tête aux pieds d'un long drap blanc, étaient assises sur les ânes; un jeune homme tenait la bride du premier de ces animaux, et deux Arabes marchaient derrière, la tête chargée de larges corbeilles de roseaux, recouvertes de serviettes de mousseline brodée. C'était M. Malagamba, sa mère et sa sœur, qui montaient au monastère pour m'offrir des provisions de route qu'elles nous avaient préparées pendant la nuit. Une des corbeilles était remplie de petits pains jaunes comme l'or, et d'une saveur exquise; précieuse rencontre dans une contrée où le pain est inconnu. L'autre était pleine de fruits de tous genres, de quelques bouteilles d'excellents vins de Chypre et du Liban, et de ces confitures innombrables, délices des Orientaux. Je reçus avec reconnaissance le présent de ces aimables femmes. J'envoyai les Arabes porter les corbeilles au monastère, et nous nous assîmes, pour causer un moment des infortunes de madame Malagamba. L'endroit était charmant : c'é-

Digitized by Google

tait sous deux ou trois grands oliviers qui ombragent un des bassins que la source du prophète Élie s'est creusés en tombant de roc en roc dans un petit ravin du mont Carmel. Les Arabes avaient étendu les tapis de leurs ânes sur le gazon qui entoure la source; et les deux femmes, qui avaient repoussé leurs longs voiles sur leurs épaules, assises sur le divan du voyageur, au bord de l'eau, dans leur costume le plus riche et le plus éclatant, formaient un groupe digne de l'œil d'un peintre. J'étais assis moi-même, vis-à-vis d'elles, sur une corniche du rocher d'où tombait la source. Bien des larmes mouillèrent les yeux de madame Malagamba en repassant ainsi devant moi le temps de ses prospérités, et sa chute dans l'infortune, et ses misères présentes, et sa fuite de Saint-Jean d'Acre, et ses préoccupations maternelles sur l'avenir de son fils et de ses charmantes filles.

Mademoiselle Malagamba écoutait ce récit avec l'insouciance tranquille de la première jeunesse; elle s'amusait à réunir en bouquets les fleurs sur lesquelles elle était assise : seulement, lorsque la voix de sa mère s'altérait en parlant, et que des larmes tombaient de ses yeux, sa fille passait son bras autour du cou de sa mère, et essuyait ses pleurs avec le mouchoir de mousseline brodée d'argent qu'elle tenait à la main; puis, quand le sourire revenait sur le visage de sa mère, elle reprenait sa distraction enfantine, et assortissait de nouveau les nuances de son bouquet. Je promis à ces pauvres femmes de me souvenir d'elles

et de leur hospitalité si inattendue, à mon retour en Europe, et de solliciter un peu d'avancement de mes amis à Turin pour le jeune agent consulaire de Kaïpha. L'espérance, quoique bien éloignée et bien incertaine, rentra dans le cœur de madame Malagamba, et la conversation prit un autre tour. Nous parlâmes des mœurs du pays et de la monotonie de la vie des femmes arabes, dont les femmes européennes qui vivent en Arabie sont obligées de contracter aussi les habitudes. Mais mademoiselle Malagamba et sa mère n'avaient jamais connu d'autre genre de vie, et s'étonnaient au contraire de ce que je leur racontais de l'Europe. Vivre pour un seul homme et d'une seule pensée dans l'intérieur de leurs appartements; passer la journée sur un divan à tresser ses cheveux, à disposer avec grâce les nombreux bijoux dont elles se parent; respirer l'air frais de la montagne ou de la mer, du haut d'une terrasse ou à travers les treillis d'une fenêtre grillée; faire quelques pas sous les orangers et les grenadiers d'un petit jardin, pour aller rêver au bord d'un bassin que le jet d'eau anime de son murmure; soigner le ménage, faire de ses mains la pâte du pain, le sorbet, les confitures; une fois par semaine, aller passer la journée au bain public en compagnie de toutes les jeunes filles de la ville, et chanter quelques strophes des poëtes arabes en s'accompagnant sur la guitare : voilà toute la vie de l'Orient pour les femmes. La société n'existe pas pour elles; aussi n'ont-elles aucune de ces passions factices

Digitized by Google

de l'amour-propre que la société produit; elles sont tout à l'amour quand elles sont jeunes et belles, et, plus tard, tout aux soins domestiques et à leurs enfants. Cette civilisation en vaut-elle une autre? Comme nous étions à causer ainsi de choses au hasard, mon drogman, jeune homme né en Arabie et très-versé dans les lettres arabes, me cherchait aux alentours du monastère, et me découvrit auprès de la fontaine; il m'amenait un autre jeune Arabe qui avait appris mon arrivée à Kaïpha, et qui était venu de Saint-Jean d'Acre pour faire connaissance avec un poëte de l'Occident. Ce jeune homme, né dans le Liban et élevé à Alep, était célèbre déjà par son talent poétique. J'en avais souvent entendu parler moi-même, et je m'étais fait traduire plusieurs de ses compositions. Il m'en apportait quelques-unes, dont je donnerai plus loin la traduction. Il s'assit avec nous auprès de la fontaine, et nous causâmes assez longtemps, avec l'aide de mon drogman. Cependant le jour baissait, il fallait nous séparer. « Puisque nous sommes ici deux poëtes, lui dis-je, et que le hasard nous réunit de deux points du monde si opposés dans un lieu si charmant, dans une si belle heure, et en présence d'une beauté si accomplie, nous devrions consacrer, chacun dans notre langue, par quelques vers, notre rencontre et les impressions que ce moment nous inspire. » Il sourit; il tira de sa ceinture l'écritoire et la plume de roseau, qui ne quittent pas plus un écrivain arabe que le sabre ne

quitte le cavalier Nous nous écartâmes tous les deux de quelques pas, pour aller méditer un moment nos vers. Il eut fini bien avant moi. Voici ses vers, et voici les miens. On y reconnaîtra le caractère des deux poésies; mais je n'ai pas besoin d'avertir combien toutes les langues perdent à passer dans une autre.

« Dans les jardins de Kaïpha, il y a une fleur que « le rayon du soleil cherche à travers le treillis des « feuilles de palmier.

« Cette fleur a des yeux plus doux que la gazelle, « des yeux qui ressemblent à une goutte d'eau de « la mer dans un coquillage.

« Cette fleur a un parfum si enivrant, que le scheik « qui s'enfuit devant la lance d'une autre tribu, sur « sa jument plus rapide que la chute des eaux, la « sent au passage, et s'arrête pour la respirer.

« Le vent de simoun enlève des habits du voya- « geur tous les autres parfums; mais il n'enlève ja- « mais du cœur l'odeur de cette fleur merveilleuse.

« On la trouve au bord d'une source qui coule « sans murmure à ses pieds.

« Jeune fille, dis-moi le nom de ton père, et je te « dirai le nom de cette fleur. »

Digitized by Google

Voici ceux que je rapportai moi-même, et que je fis traduire aussitôt en arabe par mon drogman :

Fontaine au bleu miroir, quand sur ton vert rivage
La rêveuse Lilla dans l'ombre vient s'asseoir,
Et sur tes flots penchée y jette son image,
Comme au golfe immobile une étoile du soir,

D'un mobile frisson tes flots dormants se plissent,
On n'en voit plus le fond de sable ou de roseaux;
Mais de charme et de jour tes ondes se remplissent,
Et l'œil ne cherche plus son ciel que dans tes eaux!

Tu n'es plus qu'un reflet de ravissantes choses,
Yeux bleus comme ces fleurs qui bordent ton bassin,
Dents de nacre riant entre des lèvres roses,
Globes qu'un souffle pur soulève avec le sein,

Cheveux nattés de fleurs et que leur poids fait pendre,
Colliers qui de ses bras relèvent le carmin,
Perles brillant sous l'onde et que l'on croit y prendre,
Comme son sable d'or, en y plongeant la main.

Ma main s'étend sur toi, source où cette ombre nage,
De peur que par le vent tout ne soit effacé;
Et mes lèvres voudraient, jalouses du rivage,
Boire ces flots heureux où l'image a passé!

Mais quand Lilla, riant, se lève et suit sa mère,
Ce n'est plus qu'un peu d'eau dans un bassin obscur.
Je goûte en vain les flots du doigt; l'onde est amère,
Et la vase et l'insecte en ternissent l'azur.

Digitized by Google

Eh bien! ce que tu fais pour ces flots, jeune fille,
Sur mon âme à jamais la beauté le produit :
Il y fait joie et jour tant que son œil y brille;
Dès que son œil se voile, hélas! il y fait nuit.

Or, la jeune fille pour qui nous venions de faire ces vers, en français et en arabe littéral, n'entendait ni le français ni l'arabe, et ne comprenait qu'un peu l'italien.

23 octobre 1832.

Au lever du soleil, nous avons quitté, frais et dispos, le couvent du mont Carmel et ses deux excellents religieux, et nous nous sommes acheminés par des sentiers escarpés qui descendent du cap à la mer. Là, nous sommes entrés dans le désert; il règne entre la mer de la Syrie, dont les côtes ici sont en général plates, sablonneuses et découpées en petits golfes, et les montagnes qui font suite au mont Carmel. Ces montagnes s'abaissent, par degrés insensibles, en se rapprochant de la Galilée; elles sont noires et nues; les rochers percent souvent l'enveloppe de terre et d'arbustes qui leur reste; leur aspect est sombre et morne; elles n'ont que leur vêtement de lumière éblouissante et la majesté idéale du passé qui les entoure; de temps en temps la chaîne, qu'elles continuent pendant environ dix lieues, est brisée, et quelque vallée peu profonde

Digitized by Google

s'entr'ouvre au regard; au fond ou sur les flancs d'une de ces vallées, nous voyons distinctement les restes d'un château fort, et un grand village arabe qui s'étend sous les murs du château; la fumée des maisons s'élève et serpente le long des flancs du Carmel, et de longues files de chameaux, de chèvres noires et de vaches rouges, se prolongent du village dans la plaine que nous traversons; quelques Arabes à cheval, armés de lances et vêtus seulement de leur couverture de laine blanche, les jambes et les bras nus, marchent en tête et en flanc de ces caravanes de pasteurs qui vont mener les troupeaux à la seule source que nous ayons rencontrée depuis quatre heures. Les sources ont été découvertes et creusées autrefois par les habitants des villes situées toutes au bord de la mer : les Arabes actuels ont abandonné ces villes depuis des siècles; il n'y reste que la fontaine, et ils font tous les jours ce voyage d'une heure ou deux, pour venir chercher l'eau et abreuver des troupeaux. Nous avons marché tout le jour sur des débris de murailles, sur des mosaïques qui percent le sable; la route est jalonnée de ruines qui attestent la splendeur et l'immense population de ces rivages dans les temps reculés.

Nous avions depuis le matin à l'horizon devant nous, au bord de la mer, une immense colonne sur laquelle les rayons du soleil étaient répercutés, et qui semblait grandir et sortir des flots à mesure que

Digitized by Google

nous avancions. En approchant, nous reconnaissons que cette colonne est une masse confuse de magnifiques ruines appartenant à différentes époques; nous distinguons d'abord une immense muraille, toute semblable, par sa forme, sa couleur, et la taille des pierres, à un pan du Colisée à Rome. Cette muraille, d'une prodigieuse hauteur, se dresse, seule et échancrée, sur un monceau d'autres ruines de constructions grecques et romaines : bientôt nous découvrons, au delà de ce pan de mur, les restes élégants et découpés à jour, comme une dentelle de pierre, d'un monument moresque, église ou mosquée, ou peut-être tous les deux tour à tour; puis une série d'autres débris debout, et d'une belle conservation, de plusieurs autres constructions antiques. Le chemin de sable que suivaient nos moukres nous menait assez près de ces curieux débris du passé, dont nous ignorions complétement l'existence, le nom et la date.

A environ un demi-mille de ce groupe de monuments, la côte de la mer s'élève et le sable se change en rocher; ce rocher a été taillé partout par la main des hommes sur une étendue d'environ un mille de circuit : on dirait une ville primitive creusée dans le roc avant que les hommes eussent appris l'art d'arracher la pierre à la terre et de s'élever des demeures à sa surface. C'est en effet une des villes souterraines dont parlent les premières histoires, ou tout au moins une de ces vastes nécropoles, villes

Digitized by Google

des morts, qui creusaient en tout sens la terre ou le rocher aux environs des grandes cités des vivants; mais la forme des rochers et des cavernes sans nombre taillées dans leurs flancs indique plutôt, à mon avis, la demeure des vivants. Ces cavernes sont vastes, les portes en sont élevées; des escaliers nombreux et larges conduisent à ces portes; des fenêtres sont percées aussi dans la roche vive pour donner de la lumière à ces habitations, et ces portes et ces fenêtres donnent sur des rues taillées profondément dans les entrailles de la colline. Nous avons suivi plusieurs de ces rues profondes et larges, et où des ornières indiquent la trace de la roue des chars. Une multitude d'aigles, de vautours, et des nuées innombrables d'étourneaux, s'élevaient, à notre approche, de l'ombre de ces rochers creusés; des arbustes grimpants, des fleurs pariétaires, des touffes de myrte et de figuier, ont pris racine dans la poussière de ces rues de pierres, et tapissent ces longues avenues. Dans quelques endroits, les anciens habitants avaient entièrement fendu la colline avec le ciseau, et percé des canaux qui laissent venir l'eau de la mer, et permettent au regard d'embrasser une partie du golfe qu'elle forme derrière la ville. C'est un paysage d'un caractère entièrement neuf, à la fois grave et dur comme le rocher, riant et lumineux comme ces percées aériennes sur le bleu de la mer, et comme ces forêts de plantes nées d'elles-mêmes dans les fentes du granit. Nous marchâmes

Digitized by Google

quelque temps dans ces labyrinthes merveilleux, et nous arrivâmes enfin au pied de la grande muraille et des monuments moresques que nous avions devant nous; là, nous nous arrêtâmes un instant pour délibérer. Ces ruines ont une mauvaise renommée; c'est là que se cachent souvent des bandes d'Arabes voleurs qui pillent et massacrent les caravanes. On nous avait avertis à Kaïpha de les éviter, ou de les passer en ordre de bataille, et sans permettre à aucun de nos hommes de s'écarter du corps de la caravane. La curiosité l'avait emporté; nous n'avions pu résister au désir de visiter des monuments dont l'histoire ancienne et moderne ne connaît rien : nous ignorions s'ils étaient déserts ou habités. Arrivés au pied des murs d'enceinte qui les enveloppent encore, nous aperçûmes la brèche par laquelle nous devions y pénétrer. Au même moment, un groupe d'Arabes à cheval parut, la lance à la main, sur le sable qui nous séparait encore de l'entrée, et fondit sur nous : nous fûmes surpris, mais nous étions prêts; nous avions à la main nos fusils à deux coups chargés et armés, et des pistolets à la ceinture. Nous avançâmes sur les Arabes, ils s'arrêtèrent court; je me détachai de la caravane, en lui ordonnant de rester sous les armes; je m'avançai avec mes deux compagnons et mon drogman; nous parlementâmes; et le scheik avec ses principaux cavaliers nous escortèrent eux-mêmes jusqu'à la brèche, en donnant ordre aux Arabes de l'intérieur de nous respecter, et

Digitized by Google

de nous laisser examiner les monuments. Je jugeai prudent néanmoins de ne laisser entrer avec nous qu'une partie de mon monde; le reste demeura campé à une portée de fusil du tertre, prêt à venir à notre secours si nous fussions tombés dans une embûche. Cette précaution n'était pas inutile, car nous trouvâmes dans l'intérieur des murs une population de deux à trois cents Arabes Bédouins, y compris les femmes et les enfants. Il n'y a qu'une issue pour sortir de ces ruines, et nous aurions été facilement pris et égorgés, si ces barbares n'eussent été tenus en respect par la force qui nous restait dehors, et qu'ils pouvaient supposer plus considérable qu'elle ne l'était réellement : nous avions eu soin de ne pas montrer tout notre monde, et quelques moukres étaient restés exprès en arrière, campés sur un mamelon où l'on pouvait les apercevoir.

Aussitôt que nous eûmes franchi la brèche, nous nous trouvâmes dans un dédale de sentiers tournant autour des débris écroulés de la grande muraille et des autres édifices antiques que nous découvrions successivement. Ces sentiers ou ces rues n'avaient aucune percée régulière; mais le pied des Arabes, des chameaux et des chèvres, les avait tracés au hasard parmi ces décombres. Les familles de la tribu n'avaient elles-mêmes rien édifié; elles avaient profité seulement de toutes les cavités que la chute des pierres gigantesques avait formées çà et là pour s'y abriter, les unes à l'ombre même des fûts des co-

Digitized by Google

lonnes ou des chapiteaux arrêtés dans leur chute par d'autres débris; les autres, par un morceau d'étoffe de poil de chèvre noire, tendu d'un pilier à l'autre, et formant ainsi le toit. Le scheik lui-même, ses femmes et ses enfants, qui occupaient sans doute le palais du village, avaient tous leur demeure à l'entrée de la ville, dans les décombres d'un temple romain, sur un tertre très-élevé, au-dessus du sentier où nous entrions, et leur maison était formée par un bloc immense de pierre sculptée qui pendait presque perpendiculairement, appuyé par un de ses angles sur d'autres blocs roulés pêle-mêle, et comme arrêtés dans leur chute. Ce chaos de pierres semblait véritablement s'écrouler encore, et prêt à écraser les femmes et les enfants du scheik, qui montraient leurs têtes au-dessus de nous, hors de cette caverne artificielle. Les femmes n'étaient pas voilées; elles n'avaient pour vêtement qu'une chemise de coton bleu, qui laisse la poitrine découverte et les jambes nues; cette chemise est serrée autour du corps par une ceinture de cuir. Ces femmes nous parurent belles, malgré les anneaux qui perçaient leurs narines, et les tatouages bizarres dont leurs joues et leur gorge étaient sillonnées. Les enfants étaient nus, assis ou à cheval sur les blocs de pierres taillées qui formaient la terrasse de ces effrayantes demeures; et quelques chèvres noires, aux longues oreilles pendantes, étaient grimpées, à côté des enfants, sur la porte de ces grottes, et nous regardaient passer, ou

bondissaient au-dessus de nos têtes, en franchissant d'un bloc à l'autre le sentier profond où nous marchions. Nous vîmes quelques chameaux couchés çà et là dans le creux frais formé par les interstices des débris, et dressant leur tête pensive et calme au-dessus des tronçons de colonnes et de chapiteaux éboulés. A chaque pas, la scène était nouvelle, et attirait plus vivement notre attention. Un peintre trouverait mille sujets d'un pittoresque inconnu dans la forme sans cesse neuve et inattendue dont les demeures de la tribu sont mêlées et confondues avec les restes des théâtres, des bains, des églises, des mosquées, qui jonchent ce coin de terre. Moins l'homme a travaillé pour se créer un asile dans ce chaos d'une ville renversée, plus ces habitations sont improvisées par le hasard bizarre de la chute des monuments, plus aussi la scène est poétique et frappante. Des femmes trayaient leurs chèvres sur les gradins de l'amphithéâtre; des troupeaux de moutons sautaient un à un de la fenêtre en ogive du palais d'un émir ou d'une église gothique de l'époque des croisés. Des scheiks accroupis fumaient leurs pipes sous l'arche ciselée d'un arc romain, et des chameaux avaient leurs longes attachées aux colonnettes moresques de la porte d'un harem. Nous descendîmes de cheval pour visiter en détail les principaux restes. Les Arabes nous firent de grandes difficultés quand nous témoignâmes la volonté d'entrer dans l'enceinte du grand temple qui est au bout de la

ville, sur un rocher au bord de la mer. Il nous fallut une contestation nouvelle à chaque cour, à chaque mur que nous avions à franchir pour y pénétrer; nous fûmes obligés d'employer même la menace pour les forcer à nous céder le passage. Les femmes et les enfants s'éloignèrent, en nous lançant des imprécations; le schcik se retira un moment, et les autres Arabes montrèrent sur leurs figures et dans leurs gestes tous les signes du mécontentement; mais l'air d'indécision et de timidité mal déguisé que nous aperçûmes aussi dans leurs manières nous encouragea à insister, et nous entrâmes, moitié de gré, moitié de force, dans l'intérieur même de ce dernier et de ce plus étonnant des monuments.

Je ne puis dire ce que c'est; il y a de tout dans sa construction, dans sa forme et dans ses ornements; je penche à croire que c'est un temple antique que les croisés ont converti en église à l'époque où ils possédèrent Césarée de Syrie et les rivages qui l'avoisinent, et que les Arabes ont converti plus tard en mosquée. Le temps, qui se joue de l'œuvre et des pensées des hommes, le convertit maintenant en poussière, et le genou du chameau se plie sur ces dalles où les genoux de trois ou quatre générations de religion se sont pliés tour à tour devant des dieux différents. Les bases de l'édifice sont évidemment d'architecture grecque d'une époque de décadence; à la naissance des voûtes, l'architecture prend le type mauresque; des fenêtres, pri-

mitivement corinthiennes, ont été converties, avec beaucoup d'art et de goût, en fenêtres mauresques à ogives et à légères colonnes accouplées; ce qui subsiste des voûtes est brodé d'arabesques d'un fini et d'une délicatesse exquis. L'édifice a huit faces, et chacun des enfoncements produits par cette forme octogone renfermait sans doute un autel, si l'on en juge par les niches qui décorent la partie des murs où ces autels devaient être appuyés. La partie centrale du monument était occupée aussi par un principal autel; on le devine aisément à l'élévation du terrain dans cet endroit du temple. Cette élévation doit être produite par les marches qui entouraient l'autel. Les pans de cette église sont à demi écroulés, et laissent à l'œil des échappées de vue sur la mer et les écueils qui la bordent; des plantes grimpantes pendent en touffes de feuillage et de fleurs du haut des voûtes déchirées, et des oiseaux au collier rouge, et des nuées de petites hirondelles bleues, gazouillaient dans ces bosquets aériens, ou voltigeaient le long des corniches. La nature reprend son hymne là où l'homme a fini le sien. En sortant de ce temple inconnu, nous parcourûmes à pied les différentes ruelles du village, trouvant à chaque pas des débris curieux et des scènes inattendues, formées par ce mélange de mœurs sauvages avec les beaux témoignages de civilisations mortes. Nous vîmes un grand nombre de femmes et de filles arabes occupées, dans les petites cours de leurs cahutes,

aux différentes occupations de la vie pastorale : les unes tissaient des étoffes de poil de chèvre ; les autres étaient employées à moudre l'orge ou à faire cuire le riz ; elles sont généralement très-belles, grandes, fortes, le teint brûlé par le soleil, mais avec l'apparence de la vigueur et de la santé. Leurs cheveux noirs étaient couverts de piastres d'argent enfilées ; elles avaient des boucles d'oreilles et des colliers garnis du même ornement ; elles jetaient des cris de surprise en nous voyant passer, et nous suivaient jusqu'à d'autres maisons. Aucun des Arabes ne nous offrit le moindre présent ; nous ne jugeâmes pas devoir en offrir nous-mêmes. Nous sortîmes avec précaution de l'enceinte ; personne de la tribu ne nous suivit, et nous allâmes planter nos tentes à un quart de lieue de la grande muraille, au fond d'un petit golfe entouré aussi de murs antiques, et qui fut jadis le port de cette ville inconnue. La chaleur était de trente-deux degrés ; nous nous baignâmes dans la mer, à l'ombre d'un vieux môle que la vague n'a pas encore complétement emporté, pendant que nos saïs dressaient nos tentes, donnaient un peu d'orge à nos chevaux, et allumaient le feu contre une arche qui servit sans doute de porte à ce port.

Les Arabes appellent ce lieu d'un nom qui veut dire *rocher coupé*. Les croisés le nomment dans leurs chroniques Castel Peregrino (Château des Pèlerins) ; mais je n'ai pu découvrir le nom de la ville intermédiaire, grecque, juive ou romaine, à laquelle ap-

Digitized by Google

partenaient les grands restes qui nous avaient attirés. Le lendemain, nous continuâmes à longer les rives de la mer jusqu'à Césarée, où nous arrivâmes vers le milieu du jour; nous avions traversé le matin un fleuve que les Arabes appellent Zirka, et qui est le fleuve des Crocodiles, de Pline.

Césarée, l'ancienne et splendide capitale d'Hérode, n'a plus un seul habitant; ses murailles, relevées par saint Louis pendant sa croisade, sont néanmoins intactes, et serviraient encore aujourd'hui de fortifications excellentes à une ville moderne. Nous franchîmes le fossé profond qui les entoure, sur un pont de pierre à peu près au milieu de l'enceinte, et nous entrâmes dans le dédale de pierres, de caveaux entr'ouverts, de restes d'édifices, de fragments de marbre et de porphyre, dont le sol de l'ancienne ville est jonché. Nous fîmes lever trois chacals du sein des décombres qui retentissaient sous les pieds de nos chevaux; nous cherchions la fontaine qu'on nous avait indiquée, nous la trouvâmes avec peine à l'extrémité orientale de ces ruines; nous y campâmes. Vers le soir, un jeune pasteur arabe y arriva avec un troupeau innombrable de vaches noires, de moutons et de chèvres; il passa environ deux heures à puiser constamment de l'eau de la fontaine pour abreuver ces animaux, qui attendaient patiemment leur tour, et se retiraient en ordre après avoir bu, comme s'ils eussent été dirigés par des bergers. Cet enfant, absolument nu, était monté sur

Digitized by Google

un âne; il sortit le dernier des ruines de Césarée, et nous dit qu'il venait ainsi tous les jours, d'environ deux lieues, conduire à l'abreuvoir les troupeaux de sa tribu, établie dans la montagne. Voilà la seule rencontre que nous fîmes à Césarée, dans cette ville où Hérode, suivant Josèphe, avait accumulé toutes les merveilles des arts grecs et romains, où il avait creusé un port artificiel qui servait d'abri à toute la marine de Syrie. Césarée est la ville où saint Paul fut prisonnier, et fit, pour sa défense et celle du christianisme naissant, cette belle harangue conservée dans le vingt-sixième chapitre des Actes des Apôtres. Cornélius le centurion et Philippe l'évangéliste étaient de Césarée, et c'est aussi du port de Césarée que les apôtres s'embarquèrent pour aller semer la parole évangélique dans la Grèce et en Italie.

Nous passons la soirée à parcourir les masures de la ville, et à recueillir des fragments de sculpture, que nous sommes obligés de laisser ensuite sur la place, faute de moyens de transport. — Belle nuit passée à l'abri de l'aqueduc de Césarée.

Route continuée à travers un désert de sable, couvert en quelques endroits d'arbustes et même de forêts de chênes verts qui servent de repaire aux Arabes. M. de Parseval s'endort à cheval; la caravane le devance; nous nous apercevons qu'il est en arrière; deux coups de fusil retentissent dans le lointain : nous partons au galop pour aller à son secours, en tirant nous-mêmes des coups de pistolet, afin d'ef-

Digitized by Google

frayer les Arabes. Heureusement il n'avait point été attaqué; il avait tiré ses deux coups sur des gazelles qui traversaient la plaine. Nous arrivons le soir, sans avoir rencontré une seule goutte d'eau, près du village arabe de El-Mukhalid. Un immense sycomore jeté, comme une tente naturelle, sur le flanc d'une colline nue et poudreuse, nous attire et nous sert d'abri. Nos Arabes vont au village demander le chemin de la fontaine; on la leur indique; nous y courons tous. Nous buvons, nous nous baignons la tête et les bras; nous revenons à notre camp, où notre cuisinier a allumé le feu au pied de l'arbre. Son tronc est déjà calciné par les feux successifs des milliers de caravanes qui ont goûté successivement son ombre. Toutes nos tentes et tous nos chevaux sont à l'abri de ses rameaux immenses. Le scheik de El-Mukhalid vient m'apporter des melons; il s'assied sous ma tente, et me demande des nouvelles d'Ibrahim-Pacha, et quelques remèdes pour lui et pour ses femmes. Je lui donne quelques gouttes d'eau de Cologne, et l'engage à souper avec nous. Il accepte. Nous avons toutes les peines du monde à le congédier.

La nuit est brûlante. Je ne puis tenir sous la tente; je me lève, et vais m'asseoir auprès de la fontaine, sous un olivier. La lune éclaire toute la chaîne des montagnes de Galilée, qui ondule gracieusement à l'horizon, à deux lieues environ de l'endroit où je suis campé. C'est la plus belle ligne d'horizon qui ait encore frappé mes regards. Les premières bran-

ches de lilas de Perse qui pendent en grappes au printemps n'ont pas une teinte violette plus fraîche et plus nuancée que ces montagnes à l'heure où je les contemple. A mesure que la lune monte et s'en approche, leur nuance s'assombrit et devient plus pourpre; les formes en paraissent mobiles comme celles des grandes vagues qu'on voit par un beau coucher du soleil en pleine mer. Toutes ces montagnes ont de plus un nom et un récit dans la première histoire que nos yeux d'enfants ont lue sur les genoux de notre mère. Je sais que la Judée est là, avec ses prodiges et ses ruines; que Jérusalem est assise derrière un de ces mamelons; que je n'en suis plus séparé que par quelques heures de marche; que je touche ainsi à un des termes les plus désirés de mon long voyage. Je jouis de cette pensée, comme l'homme jouit toujours toutes les fois qu'il touche à un des buts, même insignifiants, qu'une passion quelconque lui a assignés; je reste une ou deux heures à graver ces lignes, ces couleurs, ce ciel transparent et rosé, cette solitude, ce silence, dans mon souvenir. L'humidité de la nuit tombe, et mouille mon manteau; je rentre dans la tente, et je m'endors. Il y avait à peine une heure que j'étais endormi, quand je fus réveillé par un léger bruit; je me soulève sur le coude, et je regarde autour de moi. Un des coins du rideau de la tente était relevé pour laisser entrer la brise de la nuit; la lune éclairait en plein l'intérieur; je vois un énorme chacal qui entrait avec précaution, et

regardait de mon côté avec ses yeux de feu : je saisis mon fusil, le mouvement l'effraye, il part au galop. Je me rendors. Réveillé une seconde fois, je vois le chacal à mes pieds, fouillant du museau les plis de mon manteau, et prêt à saisir mon beau lévrier qui dormait sur la même natte que moi; charmant animal, qui ne m'a pas quitté un jour depuis huit ans, et que je défendrais, comme une part de ma vie, au péril de mes jours. Je l'avais recouvert heureusement d'un pan du manteau, et il dormait si profondément qu'il n'avait rien entendu, rien senti, et ne se doutait pas du danger qu'il courait : une seconde plus tard, le chacal l'emportait, et l'égorgeait dans son terrier. Je jette un cri, mes compagnons s'éveillent; j'étais déjà hors de la tente, et j'avais tiré un coup de fusil; mais le chacal était loin, et le lendemain aucune trace de sang ne témoignait de ma vengeance.

Nous partons aux premiers rayons qui blanchissent les collines de Judée; nous suivons des collines ondoyantes hors de la vue de la mer; la chaleur nous fatigue beaucoup, et le silence le plus profond règne dans toute la marche; à onze heures nous arrivons, accablés de soif et de lassitude, près des rives escarpées d'un fleuve qui roule lentement des eaux sombres entre deux falaises bordées de longs roseaux : il faut toucher ses eaux pour les apercevoir. Des troupeaux de buffles sauvages sont couchés dans les roseaux et dans le fleuve, et montrent leurs têtes

hors des flots; immobiles, ils passent ainsi les heures brûlantes du jour. Ils nous regardent sans faire un mouvement; nous traversons à gué le fleuve, et nous atteignons un kan abandonné. Ce fleuve est nommé aujourd'hui par les Arabes *Nahr-el-Arsouf*. L'ancienne Apollonie devait être placée à peu près ici, à moins que sa situation ne soit déterminée par un autre fleuve que nous traversâmes une heure après, et qu'on appelle maintenant *Nahr-el-Petras*.

Nous nous étendons sur nos nattes, sous les caves fraîches et sombres qui restent seules de l'ancien kan. A peine étions-nous assis autour d'un plat de riz froid que le cuisinier nous avait apporté pour déjeuner, qu'un énorme serpent de huit pieds de long, et gros comme le bras, sortit d'un des trous du vieux mur qui nous abritait, et vint se déplier entre nos jambes : nous nous précipitâmes pour le fuir vers l'entrée du souterrain; il y fut avant nous, et se perdit lentement, en faisant vibrer sa queue comme la corde d'un arc, dans les roseaux qui bordaient le fleuve. Sa peau était du plus beau bleu foncé. Nous répugnions à reprendre notre gîte; mais la chaleur était si forte qu'il fallut nous y résigner, et nous nous endormîmes sur nos selles, sans souci des visites semblables qui pourraient interrompre notre sommeil.

A quatre heures après midi, nous remontons à cheval. J'aperçois sur un monticule, à peu de distance du fleuve, un cavalier arabe, un fusil à la

main, et accompagné d'un jeune esclave à pied. Le cavalier arabe semblait chasser : il arrêtait à chaque instant son cheval, et nous regardait défiler avec un air d'incertitude et de préoccupation. Tout à coup il met sa jument au galop, s'avance sur moi, et, m'adressant la parole en italien, il me demande si je ne suis pas le voyageur qui parcourt en ce moment l'Arabie, et dont les consuls européens ont annoncé la prochaine arrivée à Jaffa. Je me nomme, il saute à bas de son cheval et veut me baiser la main. « Je suis, nous dit-il, le fils de M. Damiani, vice-consul de France à Jaffa. Prévenu de votre arrivée par des lettres apportées de Saïde par un bâtiment anglais, je viens depuis plusieurs jours à la chasse des gazelles de ce côté, pour vous découvrir et vous conduire à la maison de mon père. Notre nom est italien, notre famille est originaire d'Europe; depuis un temps immémorial elle est établie en Arabie : nous sommes Arabes, mais nous avons le cœur français, et nous regarderions comme une honte et comme une insulte à nos sentiments, si vous acceptiez l'hospitalité d'une autre maison que la nôtre. Souvenez-vous que nous vous avons touché les premiers, et qu'en Orient celui qui touche le premier un étranger a le droit d'être son hôte. Je vous en préviens, ajouta-t-il, parce que beaucoup d'autres maisons de Jaffa ont été informées de votre passage par des lettres venues sur le même bâtiment, et vont accourir au-devant de vous

Digitized by Google

aussitôt que mon esclave aura informé la ville de votre approche. » A peine avait-il terminé son discours, qu'il dit quelques mots en arabe au jeune esclave, et que celui-ci, montant sur la jument de son maître, avait disparu en un clin d'œil derrière les monticules de sable qui bornaient l'horizon. Je fis donner à M. Damiani un de mes chevaux de main qui m'accompagnait sans être monté, et nous prîmes lentement la route de Jaffa, que nous n'apercevions pas encore. Après deux heures de marche, nous vîmes, de l'autre côté d'un fleuve qui nous restait à franchir, une trentaine de cavaliers revêtus des plus riches costumes et d'armes étincelantes, et montés sur des chevaux arabes de toute beauté, qui caracolaient sur la plage du fleuve. Ils lancèrent leurs chevaux jusque dans l'eau, en poussant des cris et en tirant des coups de pistolet pour nous saluer : c'étaient les fils, les parents, les amis des principaux habitants de Jaffa, qui venaient au-devant de nous. Chacun d'eux s'approcha de moi, me fit son compliment, auquel je répondis par l'organe de mon drogman, ou en italien pour ceux qui l'entendaient. Ils se rangèrent autour de nous, et, courant çà et là sur le sable, ils nous donnèrent le spectacle de ces courses de dgérid, où les cavaliers arabes déploient toute la vigueur de leurs chevaux et toute l'adresse de leurs bras. Nous approchions de Jaffa, et la ville commençait à se lever devant nous sur la colline qui s'avance dans la mer. Le coup d'œil en est magique

quand on l'aborde de ce côté du désert. Les pieds de la ville sont baignés au couchant par la mer, qui déroule toujours là d'immenses lames écumeuses sur des écueils qui forment l'enceinte de son port; du côté du nord, celui par lequel nous arrivions, elle est entourée de jardins délicieux, qui semblent sortir par enchantement du désert, pour couronner et ombrager ses remparts : on marche sous la voûte élevée et odorante d'une forêt de palmiers, de grenadiers chargés de leurs étoiles rouges, de cèdres maritimes au feuillage de dentelle, de citronniers, d'orangers, de figuiers, de limoniers, grands comme des noyers d'Europe, et pliant sous leurs fruits et sous leurs fleurs; l'air n'est qu'un parfum soulevé et répandu par la brise de la mer; le sol est tout blanc de fleurs d'orangers, et le vent les balaye comme chez nous les feuilles mortes en automne : de distance en distance des fontaines turques en mosaïque de marbres de diverses couleurs, avec des tasses de cuivre attachées à des chaînes, offrent leur eau limpide au passant, et sont toujours entourées d'un groupe de femmes qui se lavent les pieds et puisent l'eau dans des urnes aux formes antiques. La ville élève ses blancs minarets, ses terrasses crénelées, ses balcons en ogive moresque, du sein de cet océan d'arbustes embaumés, et se détache, à l'orient, du fond blanc de sable qu'étend immédiatement derrière elle l'immense désert qui la sépare de l'Égypte. C'est près d'une de ces fontaines que nous découvrîmes tout à coup une

Digitized by Google

troisième cavalcade, à la tête de laquelle s'avançait, sur une jument blanche, M. Damiani le père, agent consulaire de plusieurs nations européennes, et l'un des personnages les plus importants de Jaffa. Son costume grotesque nous fit sourire : il était vêtu d'un vieux cafetan bleu de ciel, doublé d'hermine, et serré par une ceinture de soie cramoisie; ses jambes nues sortaient d'un large pantalon de mousseline sale, et il était coiffé d'un immense chapeau à trois cornes, lissé par les années et imbibé de sueur et de poussière, attestant de nombreux services pendant la campagne d'Égypte. Mais l'excellent accueil et la cordialité patriarcale de notre vieux vice-consul arrêtèrent le sourire sur nos lèvres, et ne laissèrent place dans nos cœurs qu'à la reconnaissance que nous lui témoignâmes. Il était accompagné de plusieurs de ses gendres et de ses enfants et petits-enfants, tous à cheval comme lui. Un de ses petits-fils, enfant de douze à quatorze ans, qui caracolait sur une jument arabe, sans bride, autour de son grand-père, est bien la plus admirable figure d'enfant que j'aie vue de ma vie.

M. Damiani marcha devant nous, et nous conduisit, au milieu d'une immense population pressée autour de nos chevaux, jusqu'à la porte de sa maison, où nos nouveaux amis nous saluèrent et nous laissèrent aux soins de notre hôte.

La maison de M. Damiani est petite, mais admirablement assise au sommet de la ville, et dominant

les trois horizons de la mer, de la côte de Gaza et d'Ascalon vers l'Égypte, et du rivage de Syrie du côté du nord. Les chambres sont entourées et surmontées de terrasses découvertes où joue la brise de mer, et d'où l'on découvre, à dix lieues en mer, la moindre voile qui traverse le golfe de Damiette. Ces chambres n'ont pas de fenêtres, le climat les rend superflues : l'air a toujours la tiédeur de nos plus belles journées de printemps; un mauvais abat-jour mal joint est le seul rempart que l'on interpose entre le soleil et soi. On partage avec les oiseaux du ciel ces demeures que l'homme s'est préparées : et dans le salon de M. Damiani, sur les étagères de bois qui règnent autour de l'appartement, des centaines de petites hirondelles au collier rouge étaient posées à côté des porcelaines de la Chine, des tasses d'argent et des tuyaux de pipe qui décorent les corniches. Elles voltigeaient tout le jour au-dessus de nos têtes, et venaient, pendant le souper, se suspendre jusque sur les branches de cuivre de la lampe qui éclairait le repas.

La famille se compose de M. Damiani père, figure indécise entre le patriarche et le marchand italien, mais où le patriarche prédomine; de madame Damiani la mère, belle femme arabe, mère de douze enfants, mais conservant encore dans ses formes et dans son teint l'éclat et la fraîcheur de la beauté turque; de plusieurs jeunes filles presque toutes d'une beauté remarquable, et de trois fils, dont nous

connaissons déjà l'aîné. Les deux autres furent pour nous de la même prévenance et de la même utilité. Les femmes ne montaient pas dans les appartements. Elles ne parurent qu'une fois en habits de cérémonie et couvertes de leurs plus riches bijoux, et se mirent à table à un seul repas avec nous. Le reste du temps, elles étaient occupées à nous préparer nos repas dans une petite cour intérieure, où nous les apercevions en sortant de la maison et en y entrant. Les jeunes gens, élevés dans le respect que les coutumes orientales commandaient aux fils pour leur père, ne s'asseyaient jamais non plus avec nous pendant le repas. Ils se tenaient debout derrière leur père, et veillaient à ce que rien ne manquât aux convives.

A peine entrés dans la maison, nous reçûmes la visite d'un grand nombre d'habitants du pays, qui vinrent nous féliciter et nous offrir leurs services. On prit le café, on apporta les pipes, et la soirée se passa dans les conversations, intéressantes pour nous, que notre curiosité provoquait. Le gouverneur de Jaffa, que j'avais envoyé complimenter par mon interprète, ne tarda pas à venir lui-même nous rendre visite. C'était un jeune et bel Arabe, revêtu du plus riche costume, et dont les manières et le langage attestaient la noblesse du cœur et l'élégance exquise des habitudes. J'ai peu vu de plus belles têtes d'homme. Sa barbe noire et soignée descendait en ondes luisantes et s'étendait en éventail sur sa poi-

Digitized by Google

trine; sa main, dont les doigts étincelaient d'énormes diamants, jouait sans cesse dans les flots de cette barbe, et y passait et repassait constamment pour l'assouplir et la peigner. Son regard était fier, doux et ouvert, comme le regard de tous les Turcs en général. On sent que ces hommes n'ont rien à cacher; ils sont francs parce qu'ils sont forts : ils sont forts parce qu'ils ne s'appuient jamais sur eux-mêmes et sur une vaine habileté, mais toujours sur l'idée de Dieu qui dirige tout, sur la Providence qu'ils appellent fatalité. Placez un Turc entre dix Européens, vous le reconnaîtrez toujours à l'élévation du regard, à la gravité de la pensée imprimée sur ses traits par l'habitude, et à la noble simplicité de l'expression. Le gouverneur avait reçu de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha des lettres qui me recommandaient fortement à lui. J'ai ces lettres. Je lui en fis lire une autre d'Ibrahim, que je portais avec moi. En voici le sens :

« Je suis informé que notre ami (ici mon nom) « est arrivé de France avec sa famille et plusieurs « compagnons de voyage, pour parcourir les pays « soumis à mes armes, et connaître nos lois et nos « mœurs. Mon intention est que toi, et tous mes « gouverneurs de ville ou de province, les comman- « dants de mes flottes, les généraux et officiers com- « mandant mes armées, vous lui donniez toutes les « marques d'amitié, vous lui rendiez tous les ser- « vices que mon affection pour lui et pour sa nation

« me commandent. Vous lui fournirez, s'il le de-
« mande, les maisons, les chevaux, les vivres dont
« il aura besoin, lui et sa suite; vous lui procurerez
« les moyens de visiter toutes les parties de nos États
« qu'il désirera voir; vous lui donnerez des escortes
« aussi nombreuses que sa sûreté, dont vous répon-
« dez sur votre tête, l'exigera; et si même il éprou-
« vait des difficultés à pénétrer dans certaines pro-
« vinces de notre domination par le fait des Arabes,
« vous ferez marcher vos troupes pour assurer ses
« excursions, etc. »

Le gouverneur porta cette lettre à son front après l'avoir lue, et me la remit. Il me demanda ce qu'il pouvait faire pour obéir convenablement aux injonctions de son maître, et s'informa des lieux où je désirais aller. Je nommai Jérusalem et la Judée. A ces mots, lui, ses officiers, MM. Damiani, les pères du couvent de Terre-Sainte à Jaffa, qui étaient présents, se récrièrent, et me dirent que la chose était impossible; que la peste venait d'éclater, avec l'intensité la plus alarmante, à Jérusalem, à Bethléem et sur toute la route; qu'elle était même à Ramla, première ville qu'on a à traverser pour aller à Jérusalem; que le pacha venait de mettre en quarantaine tout ce qui revenait de la Palestine; qu'à supposer que je fusse assez téméraire pour y pénétrer et assez heureux pour échapper à la peste, je ne pourrais peut-être pas rentrer en Syrie de plusieurs mois; qu'enfin les couvents, où les étrangers reçoi-

vent l'hospitalité dans la terre sainte, étaient tous fermés; que nous ne serions reçus dans aucun, et qu'il fallait de toute nécessité remettre à une autre époque et à une saison plus favorable le voyage que je projetais dans l'intérieur de la Judée.

Ces nouvelles m'affligèrent vivement, mais n'ébranlèrent pas ma résolution. Je répondis au gouverneur que, bien que je fusse né dans une autre religion que la sienne, je n'en adorais pas moins que lui la souveraine volonté d'Allah : que son culte à lui s'appelait Fatalité, et le mien Providence; mais que ces deux mots différents n'exprimaient qu'une même pensée : Dieu est grand! Dieu est le maître! *Allah kérim!* que j'étais venu de si loin, à travers tant de mers, tant de montagnes et tant de plaines, pour visiter les sources d'où le christianisme avait coulé sur le monde, pour voir la ville sainte des chrétiens, et comparer les lieux avec les histoires; que j'étais trop avancé pour reculer, et remettre à l'incertitude des temps et des choses un projet presque accompli; que la vie d'un homme n'était qu'une goutte d'eau dans la mer, un grain de sable dans le désert, et ne valait pas la peine d'être comptée; que d'ailleurs ce qui était écrit était écrit, et que si Allah voulait me garder de la peste au milieu des pestiférés de Judée, cela lui était aussi aisé que de me garder de la vague au milieu de la tempête, ou des balles des Arabes sur les bords du Jourdain : qu'en conséquence je persistais à vouloir pénétrer dans

l'intérieur et entrer même à Jérusalem, quel qu'en fût le péril pour moi; mais que ce que je pouvais décider de moi, je ne pouvais et ne voulais le décider des autres, et que je laissais tous mes amis, tous mes serviteurs, tous les Arabes qui m'accompagnaient, maîtres de me suivre ou de rester à Jaffa, selon la pensée de leurs cœurs. Le gouverneur alors se réria sur ma soumission à la volonté d'Allah, me dit qu'il ne souffrirait pas que je m'exposasse seul aux dangers de la route et de la peste, et qu'il allait faire choisir, dans les troupes en garnison à Jaffa, quelques soldats courageux et disciplinés qu'il mettrait entièrement sous mon commandement, et qui garderaient ma caravane pendant la marche et mes tentes pendant la nuit, pour nous préserver du contact avec les pestiférés. Il dépêcha aussi à l'instant même un cavalier au gouverneur de Jérusalem, son ami, pour lui annoncer mon voyage et me recommander à lui, et il se retira. Nous délibérâmes alors, mes amis et moi; nos domestiques même furent appelés à ce conseil sur ce que chacun de nous voulait faire. Après quelques hésitations, tous résolurent à l'unanimité de tenter la fortune et de courir la chance de la peste, plutôt que de renoncer à voir Jérusalem. Le départ fut arrêté pour le surlendemain. Nous nous couchâmes sur les nattes et sur les divans de la salle de M. Damiani, et nous nous réveillâmes au gazouillement des innombrables hirondelles qui voltigeaient sur nos têtes dans l'appartement.

Digitized by Google

La journée se passa à rendre les visites que nous avions reçues, au gouverneur et au supérieur du couvent de Terre-Sainte à Jaffa, vénérable religieux espagnol qui habite Jaffa depuis l'époque où les Français y vinrent, et qui nous certifia la vérité de l'empoisonnement des pestiférés.

Jaffa ou Yaffa, l'ancienne Joppé de l'Ecriture, est un des plus anciens et des plus célèbres ports de l'univers. Pline en parle comme d'une cité antédiluvienne. C'est là, selon les traditions, qu'Andromède fut attachée au roc et exposée au monstre marin; c'est là que Noé construisit l'arche; c'est là que les cèdres du mont Liban abordaient par ordre de Salomon, pour servir à la construction du temple. Jonas, le prophète, s'y embarqua huit cent soixante-deux ans avant le Christ. Saint Pierre y ressuscita Tabitha. La ville fut fortifiée par saint Louis, dans le temps des croisades. En 1799, Bonaparte la prit d'assaut, et y massacra les prisonniers turcs. Elle a un méchant port pour les barques seulement, et une rade très-dangereuse, comme nous l'éprouvâmes nous-mêmes à notre second voyage par mer. On compte à Jaffa cinq à six mille habitants, Turcs, Arabes, Arméniens, Grecs, Catholiques et Maronites. Chacune de ces communions y a une église. Le couvent latin est magnifique. On l'embellissait encore à notre passage; mais nous n'éprouvâmes pas l'hospitalité de ces religieux : leurs vastes appartements ne s'ouvrirent ni pour nous ni pour au-

Digitized by Google

cun des étrangers que nous rencontrâmes à Jaffa. Ils restent déserts, pendant que les pèlerins cherchent avec peine l'abri de quelque misérable kan turc, ou l'hospitalité onéreuse de quelque pauvre toit de Juif ou d'Arménien habitant de Jaffa.

Aussitôt hors des murs de Jaffa, on entre dans le grand désert d'Égypte. Décidé alors à aller au Caire par cette route, je fis partir un courrier pour El-Arich, afin d'y louer des dromadaires pour passer le désert. La route de Jaffa au Caire peut se faire ainsi en douze ou quinze jours ; mais elle offre de grandes privations et de grandes difficultés. Les ordres du gouverneur de Jaffa, et l'obligeance des principaux habitants de la ville en relation avec ceux de Gaza et d'El-Arich, les avaient beaucoup aplanies pour moi.

Le gouverneur nous envoya quelques cavaliers et huit fantassins, choisis parmi les hommes les plus braves et les plus policés du dépôt de troupes égyptiennes qui lui restaient. Ils campèrent cette nuit même à notre porte. Au lever de l'aurore, nous étions à cheval. Nous trouvâmes à la porte de la ville, du côté de Ramla, une foule de cavaliers appartenant à toutes les nations qui habitent Jaffa. Ils coururent le djérid autour de nous, et nous accompagnèrent jusqu'à une magnifique fontaine, ombragée de sycomores et de palmiers, qu'on rencontre à une heure de marche. Là, ils déchargèrent leurs pistolets en notre honneur, et reprirent le chemin de la

Digitized by Google

ville. Il est impossible de décrire la nouveauté et la magnificence de végétation qui se déploie des deux côtés de cette route, en quittant Jaffa. A droite et à gauche, c'est une forêt variée de tous les arbres fruitiers et de tous les arbustes à fleurs de l'Orient. Cette forêt, divisée en compartiments par des haies de myrtes, de jasmins et de grenadiers, est arrosée de filets d'eau échappés des belles fontaines turques dont j'ai parlé. Dans chacun de ces enclos on voit un pavillon ouvert ou une tente, sous lesquels la famille qui les possède vient passer quelques semaines au printemps ou en automne. Trois piquets et un morceau de toile forment une maison de campagne pour ces heureuses familles. Les femmes couchent sur des nattes et sur des coussins sous la tente; les hommes couchent en plein air sous la voûte des citronniers et des grenadiers. Les melons, les pastèques, les figues de trente-deux espèces, qui ombragent ces lieux enchantés, fournissent les tables; à peine y ajoute-t-on, de temps en temps, un agneau élevé par les enfants, et dont on fait, comme du temps de la Bible, le sacrifice aux jours solennels. Jaffa est le lieu de tout l'Orient qu'un amant de la nature et de la solitude devrait choisir pour passer les hivers. Le climat est la transition la plus indécise entre les déserts dévorants de l'Égypte et les pluies des côtes de Syrie, en automne. Si j'étais maître de choisir mon séjour, j'habiterais le pied du Liban, Saïde, Bayruth ou Latakié pendant le prin-

temps et l'automne; les hauteurs du Liban pendant les chaleurs de l'été, rafraîchies par les vents de mer, par le souffle qui sort de la vallée des Cèdres, et par le voisinage des neiges; et l'hiver, les jardins de Jaffa. Jaffa a quelque chose, dans son ciel et dans son sol, de plus grandiose, de plus solennel, de plus coloré, qu'aucun des sites que j'aie parcourus. L'œil ne s'y repose que sur une mer sans limites et bleue comme son ciel; sur les immenses grèves du désert d'Égypte, où l'horizon n'est interrompu de temps en temps que par le profil d'un chameau qui s'avance avec l'ondoiement d'une vague; et sur les cimes vertes et jaunes des innombrables bois d'orangers qui se pressent autour de la ville. Tous les costumes des habitants ou des voyageurs qui animent ces routes sont pittoresques et étranges. Ce sont des Bédouins de Jéricho ou de Tibériade, revêtus de l'immense plaid de laine blanche; des Arméniens aux longues robes rayées de bleu et de blanc; des Juifs de toutes les parties du globe et sous tous les vêtements du monde, caractérisés seulement par leurs longues barbes, et par la noblesse et la majesté de leurs traits : peuple-roi, mal habitué à son esclavage, et dans les regards duquel on découvre le souvenir et la certitude de grandes destinées, derrière l'apparente humiliation du maintien et l'abaissement de la fortune présente; des soldats égyptiens vêtus de vestes rouges, et tout à fait semblables à nos conscrits français par la vivacité

de l'œil et la rapidité de la marche. On sent que le génie et l'activité d'un grand homme ont passé en eux, et les animent pour un but inconnu. Enfin ce sont des agas turcs passant fièrement sur le chemin, montés sur des chevaux du désert, et suivis d'Arabes et d'esclaves noirs; de pauvres familles de pèlerins grecs assis au coin d'une rue, mangeant dans une écuelle de bois le riz ou l'orge bouillis, qu'ils ménagent pour arriver jusqu'à la ville sainte; et de pauvres femmes juives à demi vêtues, et succombant sous l'énorme fardeau d'un sac de haillons, chassant devant elles des ânes dont les deux paniers sont pleins d'enfants de tout âge. Mais revenons à nous.

Nous marchions gaiement, essayant de temps en temps la vitesse de nos chevaux contre celle des chevaux arabes que montaient MM. Damiani et les fils du vice-consul de Sardaigne. Ces deux jeunes gens, fils d'un riche négociant arabe de Ramla établi maintenant à Jaffa, avaient voulu nous accompagner jusqu'à Ramla : ils avaient envoyé, le matin, leurs esclaves pour nous préparer la maison de leur père et le souper. Nous étions suivis encore d'un autre personnage qui s'était joint volontairement à notre caravane, et qui nous surprit par la bizarre magnificence de son costume européen : c'était un petit jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, d'une figure joviale et grotesque, mais fine et spirituelle. Il avait un immense turban de mousseline jaune, un

habit vert de la forme de nos habits de cour, à collet droit et à larges basques, brodé de larges galons d'or sur toutes les coutures; des pantalons collants de velours blanc, et des bottes à revers, ornées d'une paire d'éperons à chaînes d'argent. Un kandgiar lui servait de couteau de chasse, et une paire de pistolets, incrustés de ciselures d'argent, sortaient de sa ceinture et battaient contre sa poitrine.

Sorti d'Italie dans son enfance, il avait été jeté en Égypte par je ne sais quelle vague de fortune, et se trouvait, depuis quelques années, à Jaffa ou à Ramla, exerçant son art dans les montagnes de Judée aux dépens des scheiks et des Bédouins, qui ne faisaient pas sa fortune. Sa conversation nous amusa beaucoup, et j'aurais désiré l'emmener avec moi à Jérusalem et dans les montagnes de la mer Morte, qu'il paraissait connaître parfaitement; mais ayant vécu en Orient depuis plusieurs années, il y avait contracté l'invincible terreur que les Francs y prennent de la peste, et aucune de mes offres ne parvint à le séduire. « En temps de peste, me dit-il, je ne suis plus médecin; je n'y connais qu'un remède : partir assez vite, aller assez loin, et demeurer assez longtemps pour que le mal ne puisse vous atteindre. » Il avait l'air de nous regarder avec pitié, comme des victimes prédestinées à aller chercher la mort à Jérusalem; et, d'un si grand nombre d'hommes que nous étions, il ne comptait en revoir que bien peu au retour. « Il y a quelques jours, me

dit-il, que je me trouvais à Acre; un voyageur revenant de Bethléem frappa à la porte du couvent des pères de Saint-François, ils ouvrirent; ils étaient sept. Le surlendemain, les portes du couvent étaient murées par l'ordre du gouverneur; le pèlerin et les sept religieux étaient morts en vingt-quatre heures. »

Cependant nous commencions à apercevoir la tour et les minarets de Ramla, qui s'élevaient devant nous du milieu d'un bois d'oliviers dont les troncs sont aussi gros que ceux de nos plus vieux chênes.

Ramla, anciennement Rama Éphraïm, est l'ancienne Arimathie du Nouveau Testament; elle renferme environ deux mille familles. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, vint y fonder un couvent latin qui subsiste encore : les Arméniens et les Grecs y possèdent aussi des couvents pour le secours des pèlerins de leurs nations qui vont en terre sainte. Les anciennes églises ont été converties en mosquées; dans une des mosquées se trouve le tombeau en marbre blanc du mameluk Ayoud-Bey, qui s'enfuit d'Égypte à l'arrivée des Français, et mourut à Ramla. En entrant dans la ville, nous nous informons si la peste y exerçait déjà ses ravages : deux religieux, arrivés de Jérusalem, venaient d'y mourir dans la journée; le couvent était en quarantaine. Nos nouveaux amis de Jaffa nous conduisirent à leur maison, située au milieu de la ville. Un Arabe, ancien chaudronnier, dit-on, mais aimable et excellent homme, habitait la moitié de cette maison,

Digitized by Google

et exerçait les fonctions d'agent consulaire pour je ne sais quelle nation d'Europe; cela lui donnait le droit d'avoir un drapeau européen sur le toit de sa maison : c'est la sauvegarde la plus certaine contre les avanies des Turcs et des Arabes. Un excellent souper nous attendait : nous eûmes le plaisir de trouver des chaises, des lits, des tables, tous les ustensiles de l'Europe, et nous emportâmes encore une provision de pains frais que nous dûmes à l'obligeance de nos hôtes. Le lendemain matin, nous prîmes congé de tous nos amis de Jaffa et de Rama, qui ne nous accompagnèrent pas plus loin, et nous partîmes, escortés seulement de nos cavaliers et de nos fantassins égyptiens. J'établis ainsi l'ordre de la marche : deux cavaliers en avant, à environ cinquante pas de la caravane, pour écarter les Arabes ou les pèlerins juifs que nous aurions pu rencontrer, et les tenir à distance de nos hommes et de nos chevaux; à droite et à gauche, sur nos flancs, les soldats à pied : nous marchions un à un à la file, sans déranger l'ordre, les bagages au milieu. Une petite escouade de nos meilleurs cavaliers formait l'arrière-garde, avec ordre de ne laisser ni homme ni mulet en arrière. A l'aspect d'un corps d'Arabes suspects, la caravane devait faire halte et se mettre en bataille, pendant que les cavaliers, les interprètes et moi, nous irions faire une reconnaissance. De cette manière, nous avions peu à craindre des Bédouins et de la peste; et je dois dire que cet ordre

de marche fut observé par nos soldats égyptiens, par nos cavaliers turcs et par mes propres Arabes, avec un scrupule d'obéissance et d'attention qui ferait honneur au corps le mieux discipliné de l'Europe. Nous le conservâmes pendant plus de vingt-cinq jours de route, et dans les positions les plus embarrassantes. Je n'eus jamais une réprimande à adresser à personne : c'est à ces mesures que nous dûmes notre salut.

Quelque temps après le coucher du soleil, nous arrivâmes au bout de la plaine de Ramla, auprès d'une fontaine creusée dans le roc, qui arrose un petit champ de courges. Nous étions au pied des montagnes de Judée; une petite vallée, de cent pas de largeur, s'ouvrait à notre droite; nous y descendîmes : c'est là que commence la domination des Arabes brigands de ces montagnes. Comme la nuit s'approchait, nous jugeâmes prudent d'établir notre camp dans cette vallée : nous plantâmes nos tentes à environ deux cents pas de la fontaine. Nous posâmes une garde avancée sur un mamelon qui domine la route de Jérusalem; et pendant qu'on nous préparait à souper, nous allâmes chasser des perdrix sur des collines en vue de nos tentes : nous en tuâmes quelques-unes, et nous fîmes partir, du sein des rochers, une multitude de petits aigles qui les habitent. Ils s'élevaient en tournoyant et en criant sur nos têtes, et revenaient sur nous après que nous avions tiré sur eux. Tous les animaux ont peur du feu et

de l'explosion des armes; l'aigle seul paraît les dédaigner et jouer avec le péril, soit qu'il l'ignore, soit qu'il le brave. J'ai admiré, du haut d'une de ces collines, le coup d'œil pittoresque de notre camp, avec nos piquets de cavaliers arabes sur le mamelon, nos chevaux attachés çà et là autour de nos tentes, nos moukres assis à terre et occupés à nettoyer nos harnais et nos armes, et la flamme de notre feu perçant à travers la toile d'une de nos tentes, et répandant sa légère fumée bleue en colonne que le vent inclinait. Combien j'aimerais cette vie nomade sous un pareil ciel, si l'on pouvait conduire avec soi tous ceux qu'on aime et qu'on regrette sur la terre! La terre entière appartient aux peuples pasteurs et errants comme les Arabes de Mésopotamie. Il y a plus de poésie dans une de leurs journées que dans des années entières de nos vies de cités. En demandant trop de choses à la vie civilisée, l'homme se clone lui-même à la terre; il ne peut s'en détacher sans perdre ces innombrables superfluités dont l'usage lui a fait des besoins. Nos maisons sont des prisons volontaires. Je voudrais que la vie fût un voyage sans fin, comme celui-ci; et si je ne tenais à l'Europe par des affections, je la continuerais tant que mes forces et ma fortune le comporteraient.

Nous étions là sur les confins des tribus d'Éphraïm et de Benjamin. Le puits près duquel nos tentes étaient dressées s'appelle encore le Puits de Job.

Nous partons avant le jour; nous suivons, pen-

Digitized by Google

dant deux heures, une vallée étroite, stérile et rocailleuse, célèbre par les déprédations des Arabes. C'est le lieu des environs le plus exposé à leurs courses : ils peuvent y arriver par une multitude de petites vallées sinueuses, cachées par le dos des collines inhabitées; se tenir en embuscade derrière les rochers et les arbustes, et fondre à l'improviste sur les caravanes. Le célèbre Abougosh, chef des tribus arabes de ces montagnes, tient la clef de ces défilés, qui conduisent à Jérusalem : il les ouvre ou les ferme à son gré, et rançonne les voyageurs. Son quartier général est à quelques lieues de nous, au village de Jérémie. Nous nous attendons à chaque instant à voir paraître ses cavaliers : nous ne rencontrons personne, excepté un jeune aga, parent du gouverneur de Jérusalem, monté sur une jument de toute beauté, et accompagné de sept ou huit cavaliers. Il nous salua poliment, et se rangea, avec sa suite, pour nous laisser passer, sans toucher nos chevaux ni nos vêtements.

Environ à une heure de Jérémie, la vallée se rétrécit davantage, et des arbres couvrent le chemin de leurs rameaux. Il y a là une ancienne fontaine et les restes d'un kiosque ruiné; on gravit pendant une heure par un sentier escarpé et inégal, creusé dans le rocher, au milieu des bois, et l'on aperçoit tout à coup le village et l'église de Jérémie à ses pieds, sur le revers de la colline. L'église, maintenant mosquée, paraît avoir été construite avec ma-

Digitized by Google

gnificence dans le temps du royaume de Jérusalem, sous les Lusignan. Le village est composé de quarante à cinquante maisons, assez vastes, suspendues sur le penchant des deux coteaux qui embrassent la vallée. Quelques figuiers disséminés et quelques champs de vigne annoncent une espèce de culture : nous voyons des troupeaux répandus autour des maisons; quelques Arabes, revêtus de magnifiques cafetans, fument leurs pipes sur la terrasse de la maison principale, à cent pas du chemin par lequel nous descendons. Quinze à vingt chevaux, sellés et bridés, sont attachés dans la cour de la maison. Aussitôt que les Arabes nous aperçoivent, ils descendent de la terrasse, montent à cheval, et s'avancent au petit pas vers nous. Nous nous rencontrons sur une grande place inculte qui fait face au village, et qu'ombragent cinq ou six beaux figuiers.

C'était le fameux Abougosh et sa famille. Il s'avança seul avec son frère au-devant de moi : sa suite resta en arrière. Je fis à l'instant arrêter aussi la mienne, et je m'approchai avec mon interprète. Après les saluts d'usage et les compliments interminables qui précèdent toute conversation avec les Arabes, Abougosh me demanda si je n'étais pas l'émir franc que son amie lady Stanhope, la reine de Palmyre, avait mis sous sa protection, et au nom de qui elle lui avait envoyé la superbe veste de drap d'or dont il était vêtu, et qu'il me montra avec orgueil et reconnaissance. J'ignorais ce don de lady

Stanhope, fait si obligeamment en mon nom; mais je répondis que j'étais en effet l'étranger que cette femme illustre avait confié à la générosité de ses amis de Jérémie; que j'allais visiter toute la Palestine, où la domination d'Abougosh était reconnue, et que je le priais de donner les ordres nécessaires pour que lady Stanhope n'eût pas de reproches à lui adresser. A ces mots, il descendit de cheval, ainsi que son frère; il appela quelques cavaliers de sa suite, et leur ordonna d'apporter des nattes, des tapis et des coussins, qu'il fit étendre sous l'ombre d'un grand figuier dans le champ même où nous étions, et nous pria avec de si vives instances de descendre nous-mêmes de cheval et de nous asseoir sur ce divan rustique, qu'il nous fut impossible de nous y refuser. Comme la peste régnait à Jérémie, Abougosh, qui savait que les Européens étaient en quarantaine, eut soin de ne pas toucher nos vêtements, et il établit son divan et celui de ses frères vis-à-vis de nous, à une certaine distance : quant à nous, nous n'acceptâmes que les nattes de paille et de jonc, parce qu'elles sont censées ne pas communiquer la contagion. On apporta le café et les sorbets. Nous eûmes une assez longue conversation générale; puis Abougosh me pria d'éloigner ma suite et éloigna lui-même la sienne, pour me communiquer quelques renseignements secrets que je ne puis consigner ici. Après avoir causé ainsi quelques minutes, nous fîmes rapprocher, lui ses frères, moi mes amis. « Connaît-on mon nom en

Europe? me demanda-t-il. — Oui, lui dis-je : les uns disent que vous êtes un brigand, pillant et massacrant les caravanes, emmenant les Francs en esclavage, et l'ennemi féroce des chrétiens; les autres assurent que vous êtes un prince vaillant et généreux, réprimant le brigandage des Arabes des montagnes, assurant les routes, protégeant les caravanes, l'ami de tous les Francs qui sont dignes de votre amitié. — Et vous, me dit-il en riant, que direz-vous de moi? — Je dirai ce que j'ai vu, lui répondis-je : que vous êtes aussi puissant et aussi hospitalier qu'un prince des Francs, qu'on vous a calomnié, et que vous méritez d'avoir pour amis tous les Européens qui, comme moi, ont éprouvé votre bienveillance et la protection de votre sabre. » Abougosh parut enchanté. Son frère et lui me firent encore un grand nombre de questions sur les usages des Européens, sur nos habits, sur nos armes, qu'ils admiraient beaucoup; et nous nous séparâmes. Au moment de nous quitter, il donna ordre à un de ses neveux et à quelques cavaliers de se mettre à la tête de notre caravane, et de ne pas me quitter pendant tout le temps que je resterais, soit à Jérusalem, soit dans les environs. Je le remerciai, et nous partîmes.

Abougosh règne de fait sur environ quarante mille Arabes des montagnes de la Judée, depuis Ramla jusqu'à Jérusalem, depuis Hébron jusqu'aux montagnes de Jéricho. Cette domination, qui s'est perpétuée dans sa famille depuis quelques généra-

Digitized by Google

tions, n'a d'autre titre que sa puissance même. En Arabie, on ne discute pas l'origine ou la légitimité du pouvoir; on le reconnaît, on lui est soumis pendant qu'il existe. Une famille est plus ancienne, plus nombreuse, plus riche, plus brave que les autres : le chef de cette famille devient naturellement plus influent sur la tribu; la tribu elle-même, mieux gouvernée, plus habilement ou plus vaillamment conduite à la guerre, devient dominante sans contestation. Telle est l'origine de toutes ces suprématies de chefs et de tribus que l'on reconnaît partout en Asie. La puissance se forme et se conserve comme une chose naturelle; tout découle de la famille, et, une fois le fait de cet ascendant reconnu et constaté dans les mœurs et les habitudes, nul ne le conteste; l'obéissance devient quelque chose de filial et de religieux. Il faut de grands événements et d'immenses infortunes pour renverser une famille; et cette noblesse, pour ainsi dire volontaire, se conserve pendant des siècles. On ne comprend bien le régime féodal qu'après avoir visité ces contrées; on voit comment s'étaient formées, dans le moyen âge, toutes ces familles, toutes ces puissances locales qui régnaient sur des châteaux, sur des villages, sur des provinces : c'est le premier degré de civilisation. A mesure que la société se perfectionne, ces petites puissances sont absorbées par de plus grandes; les municipalités naissent, pour protéger le droit des villes contre l'ascendant décroissant des maisons féo-

dales. Les grandes royautés s'élèvent, qui détruisent à leur tour les priviléges municipaux sans utilité; puis viennent les autres phases sociales, dont les phénomènes sont innombrables et ne nous sont pas encore tous connus.

Nous voilà bien loin d'Abougosh et de son peuple de brigands organisés. Son neveu marchait devant nous sur la route de Jérusalem. A un mille environ de Jérémie, il quitta la route et se jeta sur la droite, dans des sentiers de rochers qui sillonnent une montagne couverte de myrtes et de térébinthes. Nous le suivîmes. Les nouvelles de Jérusalem, que nous avait données Abougosh, étaient telles, qu'il y avait pour nous impossibilité absolue d'y entrer. La peste y augmentait à chaque instant; soixante à quatre-vingts personnes y succombaient tous les jours; tous les hospices, tous les couvents étaient fermés. Nous avions pris la résolution d'aller d'abord dans le désert de Saint-Jean-Baptiste, à deux lieues environ de Jérusalem, dans les montagnes les plus escarpées de la Judée; de demander là un asile de quelques jours au couvent des religieux latins qui y résident, et d'agir ensuite selon les circonstances. C'était la route de cette solitude que le neveu d'Abougosh nous faisait prendre. Après avoir marché environ deux heures par des sentiers affreux et sous un soleil dévorant, nous trouvâmes, au revers de la montagne, une petite source et l'ombre de quelques oliviers : nous y fîmes halte. Le site était sublime : nous do-

minions la noire et profonde vallée de Térébinthe, où David, avec sa fronde, tua le géant philistin. La position des deux armées est tellement décrite dans la circonscription de la vallée et dans la pente et la disposition du terrain, qu'il est impossible à l'œil d'hésiter. Le torrent à sec sur les bords duquel David ramassa la pierre traçait sa ligne blanchâtre au milieu de l'étroite vallée, et marquait, comme dans le récit de la Bible, la séparation des deux camps. Je n'avais là ni Bible ni voyage à la main, personne pour me donner la clef des lieux et le nom antique des vallées et des montagnes; mais mon imagination d'enfant s'était si vivement et avec tant de vérité représenté la forme des lieux, l'aspect physique des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après les récits et les gravures des livres saints, que je reconnus tout de suite la vallée de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous fûmes au couvent, je n'eus qu'à me faire confirmer par les Pères l'exactitude de mes prévisions. Mes compagnons de voyage ne pouvaient le croire. La même chose m'était arrivée à Séphora, au milieu des collines de la Galilée. J'avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le lieu probable de la naissance de la Vierge. Le lendemain, la même chose encore m'arriva pour la demeure des Machabées à *Modin :* en passant au pied d'une montagne aride surmontée de quelques débris d'aqueduc, je reconnus le tom-

beau des derniers grands citoyens du peuple juif, et je disais vrai sans le savoir. L'imagination de l'homme est plus vraie qu'on ne le pense; elle ne bâtit pas toujours avec des rêves, mais elle procède par des assimilations instinctives de choses et d'images qui lui donnent des résultats plus sûrs et plus évidents que la science et la logique. Excepté les vallées du Liban, les ruines de Balbek, les rives du Bosphore à Constantinople, et le premier aspect de Damas du haut de l'Anti-Liban, je n'ai presque jamais rencontré un lieu et une chose dont la première vue ne fût pour moi comme un souvenir. Avons-nous vécu deux fois ou mille fois? notre mémoire n'est-elle qu'une glace ternie que le souffle de Dieu ravive? ou bien avons-nous, dans notre imagination, la puissance de pressentir et de voir avant que nous voyions réellement? Questions insolubles!

A deux heures après midi, nous descendons les pentes escarpées de la vallée de Térébinthe, nous passons à sec le lit du torrent, et nous montons, par des escaliers taillés dans le roc, au village arabe de Saint-Jean-Baptiste, que nous apercevons devant nous.

Des Arabes à la physionomie féroce nous regardent du haut des terrasses de leurs maisons; les enfants et les femmes se pressent autour de nous dans les rues étroites du village; les religieux, épouvantés du tumulte qu'ils voient du haut de leur toit, du nombre de nos chevaux et de nos hommes, et de la

peste que nous leur apportons, refusent d'ouvrir les portes de fer du monastère. Nous revenons sur nos pas, pour aller camper sur une colline voisine du village; nous maudissons la dureté de cœur des moines; j'envoie mon drogman parlementer encore avec eux et leur adresser les reproches qu'ils méritent. Pendant ce temps, la population tout entière descend des toits; les scheiks nous enveloppent, et mêlent leurs cris sauvages aux hennissements de nos chevaux épouvantés; une horrible confusion règne dans toute notre caravane; nous armons nos fusils. Le neveu d'Abougosh, monté sur le toit d'une maison voisine du couvent : s'adresse tour à tour aux religieux et au peuple. Enfin nous obtenons, par capitulation, l'entrée du couvent; une petite porte de fer s'ouvre pour nous; nous passons, en nous courbant, un à un; nous déchargeons nos chevaux, que nous faisons passer après nous. Le neveu d'Abougosh et ses cavaliers arabes restent dehors, et campent à la porte. Les religieux, pâles et troublés, tremblent de nous toucher; nous les rassurons en leur donnant notre parole que nous n'avons communiqué avec personne depuis Jaffa, et que nous n'entrerons pas à Jérusalem tant que nous serons dans l'asile que nous leur empruntons. Sur cette assurance les visages irrités reprennent de la sérénité; on nous introduit dans les vastes corridors du monastère; chacun de nous est conduit dans une petite cellule pourvue d'un lit et d'une table, et ornée de quel-

ques gravures espagnoles de sujets pieux. On fait camper nos soldats, nos Arabes et nos chevaux dans un jardin inculte du couvent; l'orge et la paille sont jetées par-dessus les murailles; on tue pour nous, dans la rue, des moutons et un veau envoyés en présent par Abougosh; et, pendant que mon cuisinier arabe prépare, avec les frères servants, notre repas dans la cuisine du couvent, chacun de nous va prendre un moment de repos dans sa cellule rafraîchie par la brise des montagnes, ou contempler la vue étrange qui entoure le monastère.

Le couvent de Saint-Jean dans le désert est une succursale du couvent latin de Terre-Sainte à Jérusalem. Ceux des religieux dont l'âge, les infirmités, ou les goûts de retraite plus profonde, font des cénobites plus volontaires, sont envoyés dans cette maison. La maison est grande et belle, entourée de jardins taillés dans le rocher, de cours, de pressoirs pour faire l'excellent vin de Jérusalem; il y avait une vingtaine de religieux quand nous y vînmes; la plupart étaient des vieillards espagnols ayant passé la plus grande partie de leur vie dans l'exercice des fonctions de curé, soit à Jérusalem, soit à Bethléem, soit dans les autres villes de la Palestine. Quelques-uns étaient des novices assez récemment arrivés de leurs couvents d'Espagne; les huit ou dix jours que nous avons passés avec eux nous ont laissé la meilleure impression de leur caractère, de leur charité et de la pureté de leur vie. Le père

supérieur surtout est le modèle le plus accompli des vertus du chrétien : simplicité, douceur, humilité, patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse, zèle toujours opportun, soins infatigables des frères et des étrangers sans acception de rang ou de richesse, foi naturelle, agissante et contemplative à la fois, sérénité d'humeur, et de parole et de visage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais altérer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut produire la perfection du principe religieux sur une âme d'homme : l'homme n'existe plus que dans sa forme visible; l'âme est déjà transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de déifié, qui fuit l'admiration, mais qui la commande. Nous fûmes tous également frappés, maîtres et domestiques, chrétiens ou Arabes, de la sainteté communicative de cet excellent religieux; son âme semblait s'être répandue sur tous les pères et les frères du couvent; car, à des degrés différents, nous admirâmes dans tous un peu des qualités du supérieur, et cette maison de charité et de paix nous a laissé un ineffaçable souvenir. L'état monacal, dans l'époque où nous sommes, a toujours profondément répugné à mon intelligence et à ma raison; mais l'aspect du couvent de Saint-Jean-Baptiste serait propre à détruire ces répugnances s'il n'était une exception, et si ce qui est contraire à la nature, à la famille, à la société, pouvait jamais être une institution justifiable. Les couvents de terre sainte ne sont pas au reste dans

ce cas; ils sont utiles au monde par l'asile qu'ils offrent aux pèlerins d'Occident, par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peuples qui ignorent ces vertus; enfin par les rapports qu'ils entretiennent seuls entre certaines parties de l'Orient et les nations de l'Occident.

Les pères nous réveillèrent vers le soir pour nous conduire au réfectoire, où leurs serviteurs et les nôtres avaient préparé notre repas. Ce repas, comme celui de tous les jours que nous passâmes dans ce couvent, consistait en omelettes, en morceaux de mouton enfilés dans une brochette de fer et rôtis au feu, et en pilau de riz. On nous donna, pour la première fois, d'excellent vin blanc des vignes des environs : c'est le seul vin qui soit connu en Judée. Les pères du désert de Saint-Jean-Baptiste sont les seuls qui sachent le faire; ils en fournissent à tous les couvents de la Palestine : j'en achetai un petit baril, que j'expédiai en Europe. Pendant le repas, tous les religieux se promenaient dans le réfectoire, causant tour à tour avec nous; le père supérieur veillait à ce que rien ne nous manquât, nous servait souvent de ses propres mains, et allait nous chercher, dans les armoires du couvent, les liqueurs, le chocolat, et toutes les petites friandises qui lui restaient du dernier vaisseau arrivé d'Espagne. Après le souper, nous montâmes avec eux sur les terrasses du monastère : c'est la promenade habituelle des religieux en temps de peste, et ils restent souvent re-

Digitized by Google

clus ainsi pendant plusieurs mois de l'année. « Au reste, nous disaient-ils, cette réclusion nous est moins pénible que vous ne pensez; car elle nous donne le droit de fermer nos portes de fer aux Arabes du pays, qui nous importunent sans cesse de leurs visites et de leurs demandes. Lorsque la quarantaine est levée, le couvent est toujours plein de ces hommes insatiables : nous aimons mieux la peste que la nécessité de les voir. » Je le compris après les avoir moi-même connus.

Le village de Saint-Jean du désert est sur un mamelon entouré de toutes parts de profondes et sombres vallées dont on n'aperçoit pas le fond. Les flancs de ces vallées, qui font face de tous les côtés aux fenêtres du couvent, sont taillés presque à pic dans le rocher gris qui leur sert de base. Ces rochers sont percés de profondes cavernes que la nature a creusées, et que les solitaires des premiers siècles ont approfondies pour y mener la vie des aigles ou des colombes. Çà et là, sur des pentes un peu moins roides, on voit quelques plantations de vignes qui s'élèvent sur les troncs des petits figuiers, et retombent en rampant sur le roc. Voilà l'aspect de toutes ces solitudes. Une teinte grise, tachetée d'un vert jaune, couvre tout le paysage; du toit du couvent, on plonge de toutes parts sur des abîmes sans fond; quelques pauvres maisons d'Arabes mahométans et chrétiens sont groupées sur les rochers, à l'ombre du monastère. Ces Arabes sont les plus

féroces et les plus perfides de tous les hommes. Ils reconnaissent l'autorité d'Abougosh. Le nom d'Abougosh fait pâlir les moines. Ils ne pouvaient comprendre par quelle puissance de séduction ou d'autorité ce chef nous avait accueillis ainsi, et donné son propre neveu pour guide; ils soupçonnaient en ceci quelque grande intelligence diplomatique, et ne cessaient de me demander ma protection auprès du tyran de leurs tyrans. Nous rentrâmes lorsque la nuit fut venue, et passâmes la soirée dans le corridor du couvent, dans de douces conversations avec l'excellent supérieur et les bons pères espagnols. Ils étaient étrangers à tout; aucunes nouvelles d'Europe ne franchissent ces inaccessibles montagnes. Il leur était impossible de comprendre quelque chose à la nouvelle révolution française. « Enfin, disaient-ils pour conclusion à tous nos récits, pourvu que le roi de France soit catholique et que la France continue à protéger les couvents de terre sainte, tout va bien. » Ils nous firent voir leur église, charmante petite nef bâtie à l'endroit où naquit le précurseur du Christ, et ornée d'un orgue, ainsi que de plusieurs tableaux médiocres de l'école espagnole.

Le lendemain, nous ne pûmes résister au désir de jeter au moins de loin un regard sur Jérusalem.

Nous fîmes nos conditions avec les pères; il fut convenu que nous laisserions au monastère une partie de nos gens, de nos chevaux et de nos bagages; que nous ne prendrions avec nous que les cavaliers

Digitized by Google

d'Abougosh, les soldats égyptiens, et les domestiques arabes indispensables aux soins de nos chevaux de selle; que nous n'entrerions pas dans la ville; que nous nous bornerions à en faire le tour, en évitant le contact avec les habitants; que dans le cas où, par accident ou autrement, ce contact aurait eu lieu, nous ne demanderions plus à rentrer au couvent, mais que nous retirerions nos effets et notre monde, et camperions dans les environs de Jérusalem. Ces conditions acceptées, et sans autre gage que notre parole et notre véracité, nous partîmes.

JÉRUSALEM.

Le 28 octobre, nous partons, à cinq heures du matin, du désert de Saint-Jean-Baptiste. Nous attendons l'aurore à cheval, dans la cour du couvent, fermée de hautes murailles, pour ne pas communiquer, dans les ténèbres, avec les Arabes et les Turcs pestiférés du village et de Bethléem. A cinq heures et demie, nous sommes en marche; nous gravissons une montagne toute semée de roches grises énormes, et attachées en bloc, les unes les autres, comme si le marteau les avait cassées. — Quelques vignes rampantes, aux feuilles jaunies par l'au-

tomne, se traînent dans de petits champs défrichés dans les intervalles des rochers, et d'énormes tours de pierres, semblables à celles dont parle le *Cantique des cantiques*, s'élèvent dans ces vignes : — des figuiers, dont le sommet est déjà dépouillé de feuilles, sont jetés sur les bords de la vigne, et laissent tomber leurs figues noires sur la roche. — A notre droite, le désert de Saint-Jean, où retentit la voix, *Vox clamavit in deserto*, se creuse, comme un immense abîme, entre cinq ou six hautes et noires montagnes; et, dans l'intervalle que laissent leurs sommets pierreux, l'horizon de la mer d'Égypte, couvert d'une brume noirâtre, s'entr'ouvre à nos yeux : à notre gauche, et tout près de nous, voici une ruine de tour ou de château antique, sur la pointe d'un mamelon très-élevé, qui se dépouille, comme tout ce qui l'entoure : on distingue quelques autres ruines, semblables aux arches d'un aqueduc, descendant de ce château : sur la pente de la montagne, quelques ceps croissent à leurs pieds, et jettent sur ces arches écroulées quelques voûtes de verdure jaune et pâle : un ou deux térébinthes croissent isolés dans ces débris; c'est *Modin*, le château et le tombeau des derniers hommes héroïques de l'histoire sacrée, —les Machabées. — Nous laissons derrière nous ces ruines, étincelantes des rayons les plus hauts du matin : ces rayons ne sont pas fondus, comme en Europe, dans une vague et confuse clarté, dans un rayonnement écla-

Digitized by Google

tant et universel; ils s'élancent, du haut des montagnes qui nous cachent Jérusalem, comme des flèches de feu de diverses teintes, réunies à leur centre, et divergeant dans le ciel à mesure qu'ils s'en éloignent : les uns sont d'un bleu légèrement argenté, les autres d'un blanc mat; ceux-ci d'un rose tendre et pâlissant sur leurs bords, ceux-là d'une couleur de feu ardent, et chauds comme les rayons d'un incendie, — divisés, et cependant harmonieusement accordés, par des teintes successives et dégradées : ils ressemblent à un brillant arc-en-ciel, dont le cercle se serait brisé dans le firmament, et qui se disséminerait dans les airs. — C'est la troisième fois que ce beau phénomène de l'aurore ou du coucher du soleil se présente à nous sous cet aspect, depuis que nous sommes dans la région montagneuse de la Galilée et de la Judée; c'est l'aurore ou le soir tels que les peintres antiques les représentent, image qui paraîtrait fausse à qui n'a pas été témoin de la réalité. — A mesure que le jour monte, l'éclat distinct et la couleur azurée ou enflammée de chacune de ces barres lumineuses diminue, et se fond dans la lueur générale de l'atmosphère; et la lune qui était suspendue sur nos têtes, rose encore et couleur de feu, s'efface, prend une teinte nacrée, et s'enfonce dans la profondeur du ciel comme un disque d'argent, dont la couleur pâlit à mesure qu'il s'enfonce dans une eau profonde. — Après avoir gravi une seconde montagne, plus haute et plus nue encore

que la première, l'horizon s'ouvre tout à coup sur la droite, et laisse voir tout l'espace qui s'étend entre les derniers sommets de la Judée où nous sommes, et la haute chaîne des montagnes d'Arabie. Cet espace est inondé déjà de la lumière ondoyante et vaporeuse du matin; après les collines inférieures qui sont sous nos pieds, roulées et brisées en blocs de roches grises et concassées, l'œil ne distingue plus rien que cet espace éblouissant et si semblable à une vaste mer, que l'illusion fut pour nous complète, et que nous crûmes discerner ces intervalles d'ombre foncée et de plaques mates et argentées, que le jour naissant fait briller ou fait assombrir sur une mer calme. Sur les bords de cet océan imaginaire, un peu sur la gauche de notre horizon, et environ à une lieue de nous, le soleil brillait sur une tour carrée, sur un minaret élevé, et sur les larges murailles jaunes de quelques édifices qui couronnent le sommet d'une colline basse, et dont la colline même nous dérobait la base : mais à quelques pointes de minarets, à quelques créneaux de murs plus élevés, et à la cime noire et bleue de quelques dômes qui pyramidaient derrière la tour et le grand minaret, on reconnaissait une ville, dont nous ne pouvions découvrir que la partie la plus élevée, et qui descendait le long des flancs de la colline : ce ne pouvait être que Jérusalem; nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouis-

sait en silence de ce premier regard jeté à la dérobée sur la ville, et tout m'inspirait le nom de Jérusalem. C'était elle! elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers. Nous arrêtâmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition. Chaque pas que nous avions à faire, en descendant dans les vallées profondes et sombres qui étaient sous nos pieds, allait de nouveau la dérober à nos yeux : derrière ces hautes murailles et ces dômes abaissés de Jérusalem, une haute et large colline s'élevait en seconde ligne, plus sombre que celle qui portait et cachait la ville: cette seconde colline bordait et terminait pour nous l'horizon. Le soleil laissait dans l'ombre son flanc occidental; mais rasant de ses rayons verticaux sa cime, semblable à une large coupole, il paraissait faire nager son sommet transparent dans la lumière, et l'on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel qu'à quelques arbres larges et noirs plantés sur le sommet le plus élevé, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons. C'était la montagne des Oliviers; c'étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans le ciel, arrosés de larmes divines, de la sueur de sang, et de tant d'autres larmes et de tant d'autres sueurs, depuis la nuit qui les a rendus sacrés. On en distinguait confusément quelques autres qui formaient des taches sombres sur ses flancs; puis

les murs de Jérusalem coupaient l'horizon, et cachaient le pied de la montagne sacrée : plus près de nous, et immédiatement sous nos yeux, rien que le désert de pierres, qui sert d'avenue à la ville de pierres : — ces pierres énormes et fondues, d'une teinte uniforme de gris de cendre, s'étendent, sans interruption, depuis l'endroit où nous étions jusqu'aux portes de Jérusalem. Les collines s'abaissent et se relèvent; des vallées étroites circulent et serpentent entre leurs racines; quelques vallons même s'étendent çà et là, comme pour tromper l'œil de l'homme et lui promettre la végétation et la vie; mais tout est de pierres, collines, vallées et plaines : ce n'est qu'une seule couche de dix ou douze pieds d'épaisseur de roches fondues, et qui n'offrent qu'assez d'intervalle entre elles pour laisser ramper le reptile, ou pour briser la jambe du chameau qui s'y enfonce. Si l'on se représente d'énormes murailles de pierres colossales comme celles du Colisée ou des grands théâtres romains, s'écroulant d'une seule pièce, et recouvrant de leurs pans immenses et fondus la terre qui les porte, on aura une exacte idée de la couche et de la nature des roches qui recouvrent partout ces derniers remparts de la ville du désert. Plus on approche, plus les pierres se pressent et s'élèvent comme des avalanches éternelles, prêtes à engloutir le passant. Les derniers pas que l'on fait avant de découvrir Jérusalem sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces

Digitized by Google

rochers qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d'eux : nous étions dans cette dernière et lugubre avenue, nous y marchions depuis un quart d'heure, quand les rochers, s'écartant tout à coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. Un espace vide de quelques centaines de pas s'étendait seul entre la porte de Bethléem et nous : cet espace, aride et ondulé comme ces glacis qui entourent de loin les places fortes de l'Europe et désolé comme eux, s'ouvrait à droite, et s'y creusait en un étroit vallon, qui descendait en pente douce, et à gauche il portait cinq vieux troncs d'oliviers à demi couchés sous le poids du temps et des soleils; arbres pour ainsi dire pétrifiés, comme les champs stériles d'où ils sont péniblement sortis. La porte de Bethléem, dominée par deux tours couronnées de créneaux gothiques, mais déserte et silencieuse comme ces vieilles portes de châteaux abandonnés, était ouverte devant nous. Nous restâmes quelques minutes immobiles à la contempler; nous brûlions du désir de la franchir, mais la peste était à son plus haut période d'intensité dans Jérusalem : on ne nous avait reçus au couvent de Saint-Jean-Baptiste du désert que sous la promesse la plus formelle de ne pas entrer dans la ville. Nous n'entrâmes pas; — et, tournant à gauche, nous descendîmes lentement le long des hautes murailles,

bâties au revers d'un ravin profond ou d'un fossé où nous apercevions de temps en temps les pierres fondamentales de l'ancienne enceinte d'Hérode. A tous les pas nous rencontrions les cimetières turcs, blanchis de monuments funéraires surmontés du turban : ces cimetières, dont la peste peuplait chaque nuit les solitudes, étaient çà et là remplis de groupes de femmes turques et arabes qui venaient pleurer leurs maris ou leurs pères. Quelques tentes étaient plantées sur les tombes, et sept ou huit femmes assises ou à genoux, tenant de beaux enfants qu'elles allaitaient, sur leurs bras, poussaient, par intervalles, des lamentations cadencées, chants ou prières funèbres dont la religieuse mélancolie s'alliait merveilleusement à la scène désolée qui était sous nos yeux. Ces femmes n'étaient point voilées; quelques-unes étaient jeunes et belles; elles avaient à côté d'elles des corbeilles pleines de fleurs artificielles, et peintes de couleurs éclatantes, qu'elles plantaient tout autour du tombeau en les arrosant de larmes. Elles se penchaient de temps en temps vers la terre fraîchement remuée, et chantaient au mort quelques versets de leur complainte, paraissant lui parler tout bas; puis, restant en silence, l'oreille collée au monument, elles avaient l'air d'attendre et d'écouter la réponse. Ces groupes de femmes et d'enfants, assis pour pleurer là tout le jour, étaient le seul signe de vie et d'habitation humaine qui nous apparût pendant notre circuit autour des murailles:

du reste, nul bruit, nulle fumée ne s'élevait; et quelques colombes, volant des figuiers aux créneaux, et des créneaux sur les bords des piscines saintes, étaient le seul mouvement et le seul murmure de cette enceinte muette et vide.

A moitié chemin de la descente qui nous conduisait au Cédron et au pied du mont des Oliviers, nous vîmes une grotte profonde, ouverte, non loin des fossés de la ville, sous un monticule de roche jaunâtre. Je ne voulus pas m'y arrêter; je voulais voir d'abord Jérusalem, et rien qu'elle, et elle tout entière, embrassée d'un seul regard avec ses vallées et ses collines, son Josaphat et son Cédron, son temple et son sépulcre, ses ruines et son horizon!

Nous passâmes ensuite devant la porte de Damas, charmant monument du goût arabe, flanquée de deux tours; ouverte par une large, haute et élégante ogive, et crénelée de créneaux arabesques en forme de turbans de pierre. Puis nous tournâmes à droite contre l'angle des murs de la ville, qui forment du côté du nord un carré régulier; et ayant à notre gauche la profonde et obscure vallée de Gethsemani, dont le torrent à sec du Cédron occupe et remplit le fond, nous suivîmes, jusqu'à la porte de Saint-Étienne, un sentier étroit touchant aux murailles, interrompu par deux belles piscines, dans l'une desquelles le Christ guérit le paralytique. Ce sentier est suspendu sur une marge étroite qui domine le précipice de Gethsemani et la vallée de Josaphat : à la porte de

Saint-Étienne, il est interrompu dans sa direction le long des terrasses à pic qui portaient le temple de Salomon, et portent aujourd'hui la mosquée d'Omar; et une pente rapide et large descend tout à coup à gauche, vers le pont qui traverse le Cédron et conduit à Gethsemani et au jardin des Olives. Nous passâmes ce pont, et nous redescendîmes de cheval en face d'un charmant édifice d'architecture composite, mais d'un caractère sévère et antique, qui est comme enseveli au plus profond de la vallée de Gethsemani et en occupe toute la largeur. C'est le tombeau supposé de la Vierge, mère du Christ : il appartient aux Arméniens, dont les couvents étaient les plus ravagés par la peste. Nous n'entrâmes donc pas dans le sanctuaire même du tombeau ; je me contentai de me mettre à genoux sur la marche de marbre de la cour qui précède ce joli temple, et d'invoquer celle dont toute mère apprend, de bonne heure, à son enfant le culte pieux et tendre. En me levant, j'aperçus derrière moi un arpent d'étendue, touchant d'un côté à la rive élevée du torrent du Cédron, et de l'autre s'élevant doucement contre la base du mont des Olives. Un petit mur de pierres sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers, espacés de trente à quarante pas les uns des autres, le couvrent presque tout entier de leur ombre. Ces oliviers sont au nombre des plus gros arbres de cette espèce que j'aie jamais rencontrés : la tradition fait remonter leurs années jusqu'à la date mémorable de l'agonie de l'homme-Dieu

qui les choisit pour cacher ses divines angoisses. Leur aspect confirmerait au besoin la tradition qui les vénère; leurs immenses racines, comme les accroissements séculaires, ont soulevé la terre et les pierres qui les recouvraient, et, s'élevant de plusieurs pieds au-dessus du niveau du sol, présentent au pèlerin des siéges naturels, où il peut s'agenouiller ou s'asseoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de leurs cimes silencieuses. Un tronc noueux, cannelé, creusé par la vieillesse comme par des rides profondes, s'élève en large colonne sur ces groupes de racines, et, comme accablé et penché par le poids des jours, s'incline à droite ou à gauche, et laisse pendre ses vastes rameaux entrelacés, que la hache a cent fois retranchés pour les rajeunir. Ces rameaux vieux et lourds, qui s'inclinent sur le tronc, en portent d'autres plus jeunes qui s'élèvent un peu vers le ciel, et d'où s'échappent quelques tiges d'une ou deux années, couronnées de quelques touffes de feuilles, et noircies de quelques petites olives bleues qui tombent, comme des reliques célestes, sur les pieds du voyageur chrétien. Je m'écartai de la caravane, qui était restée autour du tombeau de la Vierge, et je m'assis un moment sur les racines du plus solitaire et du plus vieux de ces oliviers; son ombre me cachait les murs de Jérusalem; son large tronc me dérobait aux regards des bergers, qui paissaient des brebis noires sur le penchant du mont des Olives. Je n'avais sous les yeux que le ravin profond

et déchiré du Cédron, et les cimes de quelques autres oliviers qui couvrent en cet endroit toute la largeur de la vallée de Josaphat. Nul bruit ne s'élevait du lit du torrent à sec, nulle feuille ne frémissait sur l'arbre. Je fermai un moment les yeux, je me reportai en pensée à cette nuit, veille de la rédemption du genre humain, où le Messager divin avait bu jusqu'à la lie le calice de l'agonie, avant de recevoir la mort de la main des hommes, pour salaire de son céleste message.

Je demandai ma part de ce salut qu'il était venu apporter au monde à un si haut prix; je me représentai l'océan d'angoisses qui dut inonder le cœur du Fils de l'homme quand il contempla d'un seul regard toutes les misères, toutes les ténèbres, toutes les amertumes, toutes les vanités, toutes les iniquités du sort de l'homme; quand il voulut soulever seul ce fardeau de crimes et de malheurs sous lequel l'humanité tout entière passe courbée et gémissante dans cette étroite vallée de larmes; quand il comprit qu'on ne pouvait apporter même une vérité et une consolation nouvelle à l'homme qu'au prix de sa vie; quand, reculant d'effroi devant l'ombre de la mort qu'il sentait déjà sur lui, il dit à son Père : « Que ce calice passe loin de moi ! » Et moi, homme misérable, ignorant et faible, je pourrais donc m'écrier aussi, au pied de l'arbre de la faiblesse humaine : Seigneur, que tous ces calices d'amertume s'éloignent de moi, et soient reversés par vous dans ce calice déjà bu pour

nous tous! — Lui, avait la force de le boire jusqu'à la lie; — il vous connaissait, il vous avait vu; il savait pourquoi il allait le boire; il savait quelle vie immortelle l'attendait au fond de son tombeau de trois jours; — mais moi, Seigneur, que sais-je, si ce n'est la souffrance qui brise mon cœur, et l'espérance qu'il m'a apprise?

Je me relevai, et j'admirai combien ce lieu avait été divinement prédestiné et choisi pour la scène la plus douloureuse de la passion de l'homme-Dieu. C'était une vallée étroite, encaissée, profonde; fermée au nord par des hauteurs sombres et nues qui portaient les tombeaux des rois; ombragée à l'ouest par l'ombre des murs sombres et gigantesques d'une ville d'iniquités; couverte à l'orient par la cime de la montagne des Oliviers, et traversée par un torrent qui roulait ses ondes amères et jaunâtres sur les rochers brisés de la vallée de Josaphat. A quelques pas de là, un rocher noir et nu se détache, comme un promontoire, du pied de la montagne, et, suspendu sur le Cédron et sur la vallée, porte quelques vieux tombeaux des rois et des patriarches, taillés en architecture gigantesque et bizarre, et s'élance, comme le pont de la mort, sur la vallée des lamentations.

A cette époque, sans doute, les flancs, aujourd'hui demi-nus, de la montagne des Oliviers étaient arrosés par l'eau des piscines et par les flots encore coulants du Cédron. Des jardins de grenadiers, d'o-

Digitized by Google

rangers et d'oliviers, couvraient d'une ombre plus épaisse l'étroite vallée de Gethsemani, qui se creuse, comme un nid de douleur, dans le fond le plus rétréci et le plus ténébreux de celle de Josaphat. L'homme d'opprobre, l'homme de douleur, pouvait s'y cacher comme un criminel, entre les racines de quelques arbres, entre les roches du torrent, sous les triples ombres de la ville, de la montagne et de la nuit; il pouvait entendre de là les pas secrets de sa mère et de ses disciples, qui passaient sur le chemin en cherchant leur fils et leur maître; les bruits confus, les acclamations stupides de la ville, qui s'élevaient au-dessus de sa tête, pour se réjouir d'avoir vaincu la vérité et chassé la justice; et le gémissement du Cédron, qui roulait ses ondes sous ses pieds, et qui bientôt allait voir sa ville renversée et ses sources brisées par la ruine d'une nation coupable et aveugle. Le Christ pouvait-il mieux choisir le lieu de ses larmes? pouvait-il arroser de la sueur de sang une terre plus labourée de misères, plus abreuvée de tristesses, plus imbibée de lamentations?

Je remontai à cheval, et, tournant à chaque instant la tête pour apercevoir quelque chose de plus de la vallée et de la ville, je gravis en un quart d'heure la montagne des Oliviers : chaque pas que faisait mon cheval sur le sentier qui y monte me découvrait un quartier, un édifice de plus de Jérusalem. J'arrivai au sommet couronné d'une mosquée

en ruines qui couvre la place où le Christ s'éleva au ciel après sa résurrection; je déclinai un peu vers la droite de cette mosquée pour arriver auprès de deux colonnes brisées, couchées à terre aux pieds de quelques oliviers, sur un plateau qui regarde à la fois Jérusalem, Sion, les vallées de Saint-Saba qui mènent à la mer Morte; la mer Morte elle-même, brillant de là entre les cimes des montagnes et l'horizon immense et sillonné de cimes diverses qui se termine aux montagnes d'Arabie : là, je m'assis. — Voici la scène devant moi :

La montagne des Oliviers, au sommet de laquelle je suis assis, descend, en pente brusque et rapide, jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée dont les flancs nus sont tachetés de pierres noires et blanches, pierres funèbres de la mort, dont ils sont presque partout pavés, s'élève une immense et large colline dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé; nul arbre n'y peut planter ses racines, nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments; la pente est si roide, que la terre et les pierres y croulent sans cesse, et elle ne présente à l'œil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblable à des monceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure

prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leurs pieds, et s'élèvent ici de cinquante, de cent, et, plus loin, de deux à trois cents pieds au-dessus de cette base de terre. — Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes, et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'orient. Cette terrasse peut avoir à vue d'œil mille pieds de long sur cinq à six cents pieds de large; elle est d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre où elle se creuse insensiblement, comme pour rappeler à l'œil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques : l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse, touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans,

Digitized by Google

chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive ; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse, d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré. — Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques, correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers, et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville. Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres sur lequel sont jetées quelques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés, où le voya-

geur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville : mais ville brillante de lumière et de couleur, — présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants, sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur éblouissante; les façades de ses maisons teintes, par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Pæstum ou de Rome; ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le saint sépulcre et le Calvaire; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent; et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du sépulcre, qui, selon les idées que nous donne l'Évangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem. La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser, dans son enceinte, les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du Juste, et celui de la résurrection de l'homme-Dieu!

Digitized by Google

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers! Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui *sort du sein du désert, brillante de clarté!*

C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus; car elle semble être encore, et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un panier de raisins d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin,

sous les térébinthes, hors des portes de la ville.

Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sortait; le mendiant même n'était pas assis contre les bornes, la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien; le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompéi ou d'Herculanum! Nous ne vîmes que quatre convois funèbres sortir en silence de la porte de Damas, et s'acheminer le long des murs vers les cimetières turcs; et de la porte de Sion, lorsque nous y passâmes, qu'un pauvre chrétien mort de la peste le matin, et que quatre fossoyeurs emportaient au cimetière des Grecs. Ils passèrent près de nous, étendirent le corps du pestiféré sur la terre, enveloppé de ses habits, et se mirent à creuser en silence son dernier lit, sous les pieds de nos chevaux. La terre autour de la ville était fraîchement remuée par de semblables sépultures que la peste multipliait chaque jour; et le seul bruit sensible, hors des murailles de Jérusalem, était la complainte monotone des femmes turques qui pleuraient leurs morts. Je ne sais si la peste était la seule cause de la nudité des chemins et du silence profond autour de Jérusalem et dedans. Je ne le crois pas, car les

Turcs et les Arabes ne se détournent pas des fléaux de Dieu, convaincus qu'ils peuvent les atteindre partout, et qu'aucune route ne leur échappe. — Sublime raison de leur part, mais qui les mène à de funestes conséquences!

A gauche de la plate-forme, du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'affaisse tout à coup, s'élargit, se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs assez semblables à un hameau d'Europe, couronné de son église et de son clocher. C'est Sion! c'est le palais! — c'est le tombeau de David! c'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos! lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier des poëtes du sentiment! c'est le roi des lyriques! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves; jamais la pensée du poëte ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste; jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants. Tous les gémissements les plus secrets du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme; et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentis-

Digitized by Google

saient sur la terre; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang, et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques du roi-prophète, qui parle au Dieu créateur comme un ami à son ami, qui comprend et loue ses merveilles, qui admire ses justices, qui implore ses miséricordes, et semble un écho anticipé de la poésie évangélique, répétant les douces paroles du Christ avant de les avoir entendues. Prophète ou non, selon qu'il sera considéré par le philosophe ou le chrétien, aucun d'eux ne pourra refuser au poëte-roi une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre homme. Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume! Pour moi, je ne le peux plus.

J'aurais, moi, humble poëte d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos précisément où David choisit le sien à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, et de la Palestine, et de la Galilée. Jérusalem est à gauche avec le temple et ses édifices, sur lesquels le regard du roi ou du poëte pouvait plonger sans en être vu. Devant lui, des jardins fertiles, descendant en pentes mourantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent dont il aimait l'écume et la voix. — Plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend; les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent : c'est sur

quelques-uns de ces rochers suspendus sur l'eau courante; c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores, rafraîchies par l'haleine et par le murmure des eaux; c'est au pied de quelques-uns de ces térébinthes aïeux du térébinthe qui me couvre, que le poëte sacré venait sans doute attendre le souffle qui l'inspirait si mélodieusement. Que ne puis-je l'y retrouver, pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes dans cet âge inquiet, comme il chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi! Mais il n'y a plus de chant dans le cœur de l'homme, car le désespoir ne chante pas. Et tant qu'un nouveau rayon ne descendra pas sur la ténébreuse humanité de nos temps, les lyres resteront muettes, et l'homme passera en silence entre deux abîmes de doute, sans avoir ni aimé, ni prié, ni chanté! — Mais je remonte au palais de David. Il plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée de Josaphat; une large ouverture dans les collines de l'est conduit de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la mer Morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir dans ses eaux pesantes et épaisses, comme une épaisse glace de Venise qui donne une teinte mate et plombée à la lumière qui l'effleure. Ce n'est point ce que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur. C'est d'ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant dormir ses eaux tranquilles entre l'ombre

des hautes montagnes d'Arabie qui s'étendent, comme des Alpes, à perte de vue derrière ses flots, et entre les cimes élancées, pyramidales, coniques, légères, dentelées et étincelantes des dernières montagnes de la Judée. Voilà la vue de Sion! — Passons. —

Il y a une autre scène de paysage de Jérusalem que je voudrais me graver à moi-même dans la mémoire; mais je n'ai ni pinceau ni couleur. C'est la vallée de Josaphat! vallée célèbre dans les traditions de trois religions, où les Juifs, les chrétiens et les mahométans s'accordent à placer la scène terrible du jugement suprême! — vallée qui a vu déjà sur ses bords la plus grande scène du drame évangélique : les larmes, les gémissements et la mort du Christ! vallée où tous les prophètes ont passé tour à tour, en jetant un cri de tristesse et d'horreur qui semble y retentir encore! vallée qui doit entendre une fois le grand bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu, et se présentant d'elles-mêmes à leur fatal jugement!

Même date.

Nous rentrons, sans avoir violé aucune condition du pacte conclu avec les religieux au couvent de Saint-Jean dans le désert. Nous sommes reçus avec une confiance et une charité qui nous attendrissent; car si nous n'étions pas des hommes d'honneur, si un de nos Arabes seulement avait échappé à notre sur-

Digitized by Google

veillance et communiqué avec ceux qui portaient les pestiférés tout au milieu de nous, ce serait la mort que nous rapporterions peut-être à tout le couvent.

29 octobre 1832.

Parti à cinq heures du matin du désert de Saint-Jean, avec tous nos chevaux, escortes, Arabes d'Abougosh et quatre cavaliers envoyés par le gouverneur de Jérusalem. Nous établissons notre camp à deux portées de fusil des murs, à côté du cimetière turc, tout couvert de petites tentes où les femmes viennent pleurer. Ces tentes sont pleines de femmes, d'enfants et d'esclaves, portant des corbeilles de fleurs qu'elles plantent pour la journée autour du tombeau. Nos cavaliers de Naplouse entrent seuls dans la ville, et vont avertir le gouverneur de notre arrivée. Pendant qu'ils portent notre message, nous ôtons nos souliers, nos bottes et nos sous-pieds de drap, qui sont susceptibles de prendre la peste, et nous chaussons des babouches de maroquin, nous nous frottons d'huile et d'ail, préservatif que j'ai imaginé d'après le fait connu à Constantinople, que les marchands et les porteurs d'huile sont moins sujets à la contagion. Au bout d'une demi-heure, nous voyons sortir de la porte de Bethléem le kiaya du gouverneur, l'interprète du couvent des moines latins, cinq ou six cavaliers revêtus de costumes éclatants et portant des cannes à pom-

meaux d'or et d'argent, enfin nos propres cavaliers de Naplouse et quelques jeunes pages aussi à cheval. Nous allons à leur rencontre, ils forment la haie autour de nous, et nous entrons par la porte de Bethléem. Trois pestiférés, morts de la nuit, en sortaient au même moment, et nous disputent un instant le passage avec leurs porteurs, sous la voûte sombre de l'entrée de la ville. Immédiatement après avoir franchi cette voûte, nous nous trouvons dans un carrefour composé de petites et misérables maisons, et de quelques jardins incultes, dont les murs d'enceinte sont éboulés. Nous suivons un moment le chemin le plus large de ce carrefour : il nous mène à une ou deux petites rues aussi obscures, aussi étroites, aussi sales; nous ne voyons, dans ces rues, que des convois de morts qui passent d'un pas précipité en se rangeant contre les murailles, à la voix et sous le bâton levé des janissaires du gouverneur. Çà et là, quelques marchands de pain et de fruits, couverts de haillons, assis sur le seuil de petites échoppes, avec leurs paniers sur leurs genoux, et criant leurs marchandises à la manière de nos halles de grandes villes. De temps en temps une femme voilée paraît à la fenêtre grillée en bois de ces maisons; un enfant ouvre une porte basse et sombre, et vient acheter, pour la famille, la provision du jour. Ces rues sont partout obstruées de décombres, d'immondices amoncelées, et surtout de tas de chiffons de drap ou d'étoffe de coton teinte

en bleu, que le vent balaye comme les feuilles mortes, et dont nous ne pouvons éviter le contact. C'est par ces immondices et ces lambeaux d'étoffes, dont le pavé des villes d'Orient est couvert, que la peste se communique le plus. Jusqu'ici nous ne voyons, dans les rues de Jérusalem, rien qui annonce la demeure d'une nation; aucun signe de richesse, de mouvement et de vie; l'aspect extérieur nous avait trompé comme nous l'avions été si souvent déjà dans d'autres villes de la Grèce ou de la Syrie. La plus misérable bourgade des Alpes ou des Pyrénées, les ruelles les plus négligées de nos faubourgs abandonnés aux dernières classes de nos populations d'ouvriers, ont plus de propreté, de luxe et d'élégance que ces rues désertes de la reine des villes. Nous ne rencontrons que quelques cavaliers bédouins, montés sur des juments arabes, dont le pied glisse, ou s'enfonce dans les trous dont le pavé est labouré. Ces hommes n'ont pas l'air noble et chevaleresque des scheiks arabes de la Syrie et du Liban. Ils ont la physionomie féroce, l'œil du vautour et le costume du brigand.

Après avoir circulé quelque temps dans ces rues toutes semblables, arrêtés de temps en temps par l'interprète du couvent latin, qui, en nous montrant une maison turque en décombres, une vieille porte en bois vermoulu, les débris d'une fenêtre moresque, nous disait : « Voilà la maison de Véronique, la porte du Juif-Errant, la fenêtre du Prétoire; » pa-

roles qui ne faisaient qu'une pénible impression sur nous, démenties qu'elles étaient par l'aspect évidemment moderne et par l'invraisemblance parlante de ces démonstrations arbitraires; pieuses fraudes dont personne n'est coupable, parce qu'elles datent de je ne sais qui, et qu'on les répète peut-être depuis des siècles aux pèlerins, dont la crédulité ignorante les a elle-même inventées. — On nous montre enfin le toit du couvent latin, mais nous ne pouvons y entrer. Les religieux sont en quarantaine, le monastère est fermé en temps de peste. Une petite maison qui en dépend reste seulement ouverte aux étrangers, sous la direction du religieux, curé de Jérusalem; elle n'a qu'une ou deux chambres; elles sont occupées, nous n'y allons pas. On nous introduit dans une petite cour carrée, enceinte de toutes parts par de hautes arcades qui portent des terrasses; c'est la cour d'un couvent. Les religieux viennent sur les terrasses, et s'entretiennent quelques moments avec nous en espagnol et en italien. Aucun d'eux ne parle français; ceux que nous voyons sont presque tous des vieillards à la physionomie douce, vénérable et heureuse. Ils nous accueillent avec gaieté et cordialité, et paraissent regretter beaucoup que la calamité régnante leur interdise toute communication avec des hôtes exposés comme nous à prendre et à donner la peste. Nous leur apprenons des nouvelles d'Europe; ils nous offrent les secours que leur pays comporte. Un boucher tue des moutons pour nous

dans la cour. On nous descend des pains frais par une corde, du haut des terrasses. Nous recevons d'eux, par la même voie, une provision de croix, de chapelets, et d'autres pieuses curiosités, dont ils ont toujours des magasins abondamment fournis; nous leur remettons en échange quelques aumônes, et des lettres dont leurs amis de Chypre et de Syrie nous ont chargés pour eux. Chaque objet qui passe de nous à eux est soumis d'abord à une rigoureuse fumigation, puis plongé dans un vase d'eau froide, et hissé enfin au sommet de la terrasse, dans un bassin de cuivre suspendu à une corde. Ces pauvres religieux paraissent plus terrifiés que nous du danger qui les environne. Ils ont si souvent éprouvé qu'une légère imprudence dans l'observation des règles sanitaires enlevait en peu de moments un couvent tout entier, qu'ils les observent avec une rigoureuse fidélité. Ils ne peuvent comprendre comment nous nous sommes jetés volontairement et de gaieté de cœur dans cet océan de contagion, dont une seule goutte fait pâlir. Le curé de Jérusalem, au contraire, forcé par état de courir les chances de ses paroissiens, veut nous persuader qu'il n'y a point de peste.

Après une demi-heure de conversation avec ces religieux, la cloche les appelle à la messe. Nous leur faisons nos remercîments; ils nous adressent leurs vœux de bon voyage; nous envoyons à notre camp les provisions et les vivres dont nous nous sommes pourvus, et nous sortons de la cour du couvent.

Après avoir descendu quelques autres rues semblables à celles que je viens de décrire, nous nous trouvâmes sur une petite place, ouverte au nord sur un coin du ciel et de la colline des Oliviers; à notre gauche, quelques marches à descendre nous conduisirent sur un parvis découvert. La façade de l'église du Saint-Sépulcre donnait sur ce parvis. L'église du Saint-Sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C'est, à l'extérieur surtout, un vaste et beau monument de l'époque byzantine; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où elle fut construite; c'est un digne pavillon jeté par la piété des hommes sur le tombeau du Fils de l'homme. A comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure à tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme : ce n'est au dehors qu'une montagne de pierres flanquée de collines de pierres; le Saint-Sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée, où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches, ajoute à la masse l'inestimable prix d'un travail habile; où la pierre est devenue dentelle pour être digne d'entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine; où la pensée même qui l'a élevé est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Il est vrai que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas telle aujourd'hui que sainte Hélène, mère de Cons-

tantin, la construisit; les rois de Jérusalem la retouchèrent, et l'embellirent des ornements de cette architecture semi-occidentale, semi-moresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient. Mais telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec sa masse byzantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures même, stigmates du temps et des barbares, qui restent imprimées sur sa façade, elle ne fait point contraste avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée qu'elle exprime; on n'éprouve pas, à son aspect, cette pénible impression d'une grande idée mal rendue, d'un grand souvenir profané par la main des hommes : au contraire, on se dit involontairement : Voilà ce que j'attendais. L'homme a fait ce qu'il a pu de mieux. Le monument n'est pas digne du tombeau, mais il est digne de cette race humaine qui a voulu honorer ce grand sépulcre; et l'on entre dans le vestibule voûté et sombre de la nef, sous le coup de cette première et grave impression.

A gauche, en entrant sous ce vestibule qui ouvre sur le parvis même de la nef, dans l'enfoncement d'une large et profonde niche qui portait jadis des statues, les Turcs ont établi leur divan; ils sont les gardiens du Saint-Sépulcre, qu'eux seuls ont le droit de fermer ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six figures vénérables de Turcs, à longues barbes blanches, étaient accroupies sur ce divan, recouvert de riches tapis d'Alep; des tasses à café et des pi-

pes étaient autour d'eux sur ces tapis; ils nous saluèrent avec dignité et grâce, et donnèrent ordre à un des surveillants de nous accompagner dans toutes les parties de l'église. Je ne vis rien sur leurs visages, dans leurs propos ou dans leurs gestes, de cette irrévérence dont on les accuse. Ils n'entrent pas dans l'église, ils sont à la porte; ils parlent aux chrétiens avec la gravité et le respect que le lieu et l'objet de la visite comportent. Possesseurs, par la guerre, du monument sacré des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent; ils le conservent, ils y maintiennent un ordre, une police, une révérence silencieuse que les communions chrétiennes, qui se le disputent, sont bien loin d'y garder elles-mêmes. Ils veillent à ce que la relique commune de tout ce qui porte le nom de chrétien soit préservée pour tous, afin que chaque communion jouisse, à son tour, du culte qu'elle veut rendre au saint tombeau. Sans les Turcs, ce tombeau que se disputent les grecs et les catholiques, et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne, aurait déjà été cent fois un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour à tour passé exclusivement de l'une à l'autre, et aurait été interdit, sans doute, aux ennemis de la communion triomphante. Je ne vois pas là de quoi accuser et injurier les Turcs. Cette prétendue intolérance brutale, dont les ignorants les accusent, ne se manifeste que par de la tolérance et du respect

pour ce que d'autres hommes vénèrent et adorent. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent, et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les monuments conservés de l'islamisme?

Au bout de ce vestibule, nous nous trouvâmes sous la large coupole de l'église. Le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, le tout de mauvais goût et d'un dessin tourmenté et bizarre; il a été reconstruit, en 1817, par un architecte européen, aux frais de l'Église grecque, qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre, règne le vide de la grande coupole extérieure; on y circule librement, et on trouve, de piliers en piliers, des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ; elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la rédemption; la partie de l'église du Saint-Sé-

pulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'école grecque, divise cette nef de l'autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d'ornements de tous genres dont les murs et l'autel sont surchargés, son ensemble est d'un effet grave et religieux; on sent que la prière, sous toutes les formes, a envahi ce sanctuaire, et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu; un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du Calvaire, où les trois croix furent plantées : le Calvaire, le tombeau, et plusieurs autres sites du drame de la rédemption, se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue; cela semble peu conforme aux récits des évangiles, et l'on est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie taillé dans le roc hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l'enceinte des murailles modernes; mais les traditions sont telles, et elles ont prévalu. L'esprit ne conteste pas sur une pareille scène, pour quelques pas de différence entre les vraisemblances historiques et les traditions : que ce fût ici ou là, toujours est-il que ce ne fut pas loin des sites qu'on nous désigne. Après un moment de méditation profonde et silencieuse donné, dans chacun de ces lieux sacrés, au souvenir qu'il retraçait,

Digitized by Google

nous redescendîmes dans l'enceinte de l'église, et nous pénétrâmes dans le monument intérieur qui sert de rideau de pierre ou d'enveloppe au tombeau même : il est divisé en deux petits sanctuaires ; dans le premier se trouve la pierre où les anges étaient assis quand ils répondirent aux saintes femmes : *Il n'est plus là, il est ressuscité;* le second et dernier sanctuaire renferme le sépulcre, recouvert encore d'une espèce de sarcophage de marbre blanc qui entoure et cache entièrement à l'œil la substance même du rocher primitif dans lequel le sépulcre était creusé. Des lampes d'or et d'argent, alimentées éternellement, éclairent cette chapelle, et des parfums y brûlent nuit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et embaumé. Nous y entrâmes un à un séparément, sans permettre à aucun des desservants du temple d'y pénétrer avec nous, et séparés par un rideau de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité du lieu, ni l'intimité des impressions qu'il pourrait inspirer à chacun selon sa pensée et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta environ un quart d'heure, et nul n'en sortit les yeux secs. Quelle que soit la forme que les méditations intérieures, la lecture de l'histoire, les années, les vicissitudes du cœur et de l'esprit de l'homme, aient donnée au sentiment religieux dans son âme, soit qu'il ait gardé la lettre du christia-

nisme, les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit, soit que le Christ pour lui soit un Dieu crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes divinisé par la vertu, inspiré par la vérité suprême, et mourant pour rendre témoignage à son Père; que Jésus soit à ses yeux le Fils de Dieu ou le Fils de l'homme, la Divinité faite homme ou l'humanité divinisée, toujours est-il que le christianisme est la religion de ses souvenirs, de son cœur et de son imagination; qu'il ne s'est pas tellement évaporé au vent du siècle et de la vie, que l'âme où on le versa n'en conserve la première odeur, et que l'aspect des lieux et des monuments visibles de son premier culte ne rajeunisse en lui ses impressions, et ne l'ébranle d'un solennel frémissement. Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe : ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice; aucune tombe n'a été si féconde; aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n'a brisé d'une manière aussi victorieuse le rocher que l'homme avait scellé sur elle, et n'a donné un démenti à la mort

par une si éclatante et si perpétuelle résurrection!

J'entrai à mon tour et le dernier dans le saint sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes, qui restent mystère entre l'homme et son âme, entre l'insecte pensant et le Créateur : ces impressions ne s'écrivent point; elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés; toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de celui qui nous apprit à prier son Père et le nôtre; toutes les joies, toutes les tristesses de la pensée dont ces prières furent le langage, se réveillent au fond de l'âme, et produisent, par leur retentissement, par leur confusion, cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur, qui ne cherchent point de paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline, et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre d'un sépulcre. Je restai longtemps ainsi, priant le ciel, le Père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois

vers le ciel; priant pour mon père ici-bas, pour ma mère dans un autre monde, pour tous ceux qui sont ou qui ne sont plus, mais avec qui le lien invisible n'est jamais rompu : la communion de l'amour existe toujours; le nom de tous les êtres que j'ai connus, aimés, dont j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur la pierre du saint sépulcre. Je ne priai qu'après pour moi-même; ma prière fut ardente et forte; je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le verbe; je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette heure de crise pour ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé : une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence, et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités; il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage, où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles, et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments : celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard.

Digitized by Google

Même date

Au sortir de l'église du Saint-Sépulcre, nous suivîmes la voie Douloureuse, dont M. de Chateaubriand a donné un si poétique itinéraire. Rien de frappant, rien de constaté, rien de vraisemblable; des masures de construction moderne, données partout, par les moines aux pèlerins, pour des vestiges incontestés des diverses stations du Christ. L'œil ne peut avoir même un doute, et toute confiance dans ces traditions locales est détruite d'avance par l'histoire des premières années du christianisme, où Jérusalem ne conserva pas pierre sur pierre; où les chrétiens furent ensuite bannis de la ville pendant de nombreuses années. Jérusalem, à l'exception de ses piscines et des tombeaux des rois, ne conserve aucun monument d'aucune de ces grandes époques : quelques sites seulement sont reconnaissables, comme le site du temple, dessiné par ses terrasses, et portant aujourd'hui l'immense et belle mosquée d'Omar-el-Sakara; le mont de Sion, occupé par le couvent des Arméniens et le tombeau de David; mais ce n'est même que l'histoire à la main et avec l'œil du doute que la plupart de ces sites peuvent être assignés avec une certaine précision. Hormis les murs de terrasses sur la vallée de Josaphat, aucune pierre ne porte sa date dans sa forme et dans sa couleur; tout est en poudre, ou tout est moderne. L'esprit erre incertain

sur l'horizon de la ville, sans savoir où se poser; mais la ville tout entière, dessinée par la colline circonscrite qui la porte, par les différentes vallées qui l'enceignent, et surtout par la profonde vallée du Cédron, est un monument auquel l'œil ne peut se tromper : c'est bien là que Sion était assise; site bizarre et malheureux pour la capitale d'un grand peuple : c'est plutôt la forteresse naturelle d'un petit peuple chassé de la terre, et se réfugiant avec son Dieu et son temple sur un sol que nul n'a intérêt à lui disputer, sur des rochers qu'aucunes routes ne peuvent rendre accessibles, dans des vallées sans eau, dans un climat rude et stérile, n'ayant pour horizon que les montagnes calcinées par le feu intérieur des volcans, les montagnes d'Arabie et de Jéricho, et qu'une mer infecte, sans rivage et sans navigation, la mer Morte! — Voilà la Judée, voilà le site de ce peuple dont le destin est d'être proscrit à toutes les époques de son histoire, et à qui les nations ont disputé même cette capitale de ses proscriptions, jetée, comme un nid d'aigle, au sommet de ce groupe de montagnes : et cependant ce peuple portait avec lui la grande idée de l'unité de Dieu, et ce qu'il y avait de vérité dans cette idée élémentaire suffisait pour le séparer des autres peuples, et pour le rendre fier de ses proscriptions et confiant dans ses doctrines providentielles.

Digitized by Google

Même date.

Après avoir parcouru les différents quartiers de la ville, tous aussi nus, tous aussi misérables, tous aussi démantelés que ceux par lesquels nous étions entrés, nous descendîmes du côté de la fameuse mosquée qui tient la place du temple de Salomon. Le gouverneur de Jérusalem a son sérail dans un édifice attenant aux jardins et aux murs de la mosquée. Nous allions lui faire notre visite de remercîment. La cour du sérail était entourée de cachots grillés, où nous aperçûmes quelques figures de bandits de Jéricho et de Samarie, qui attendaient leur délivrance ou le sabre du pacha. Des cavaliers couchés aux pieds de leurs chevaux, des scheiks du désert et des Arabes de Naplouse, étaient groupés çà et là sur les escaliers ou sous les hangars, attendant l'heure du divan. Le gouverneur, apprenant notre arrivée, nous envoya son fils pour nous engager à monter. Ce jeune homme, d'environ trente ans, est le plus beau des Arabes, et peut-être des hommes que j'aie vus en ma vie. La force, la grâce, l'intelligence et la douceur sont fondues avec une telle harmonie dans ses traits, et brillent à la fois dans son œil bleu avec une si attrayante évidence, que nous restâmes tous frappés de son aspect. C'est un Samaritain. Le gouverneur de Jérusalem, son père, est le plus puissant des Arabes de Naplouse. Persécuté par Abdalla, pa-

Digitized by Google

cha d'Acre, et souvent en guerre avec lui pendant la domination des Turcs, il avait été forcé de se réfugier, avec sa famille, dans les montagnes au delà de la mer Morte; la victoire d'Ibrahim-Pacha sur Abdalla l'avait ramené dans sa patrie. Il y avait retrouvé ses richesses et son influence; il avait chassé ses ennemis du pays, et le pacha d'Égypte, pour suppléer à l'insuffisance de ses troupes égyptiennes en Judée, lui avait confié le gouvernement de Samarie et de Jérusalem. Il n'avait d'autres troupes que quelques centaines de cavaliers de sa tribu, à l'aide desquels il maintenait l'ordre et la domination d'Ibrahim sur toutes les populations d'alentour. Nous entrâmes dans le divan, grande salle sans aucun ornement que quelques tapis sur des nattes, des pipes et des tasses de café sur le sol. Le gouverneur, entouré d'un grand nombre d'esclaves, d'Arabes armés, et de quelques secrétaires à genoux, écrivant sur leurs mains, était occupé à rendre la justice et à expédier ses ordres. Il se leva à notre approche, et vint au-devant de nous. Il fit enlever les tapis du divan, susceptibles de donner la peste, et y fit substituer des nattes d'Égypte, qui ne la communiquent pas. Nous nous assîmes. On nous présenta les pipes et le café. Mon drogman lui fit en mon nom les compliments d'usage, et je le remerciai moi-même de tous les soins qu'il avait bien voulu prendre pour que des étrangers comme nous pussent visiter sans péril les lieux consacrés par leur religion. Il me ré-

Digitized by Google

pondit avec un sourire obligeant qu'il ne faisait que son devoir; que les amis d'Ibrahim étaient ses amis; qu'il répondait d'un cheveu de leurs têtes; qu'il était prêt, non-seulement à faire pour moi ce qu'il avait fait, mais encore à marcher lui-même, si je l'ordonnais, avec ses troupes, et à m'accompagner partout où ma curiosité ou ma religion m'inspireraient le désir d'aller, dans les limites de son gouvernement; que tel était l'ordre du pacha. Puis il s'informa de nous, des nouvelles de la guerre, et de la part que les puissances de l'Europe prenaient à la fortune d'Ibrahim. Je lui répondis de manière à satisfaire ses pensées secrètes : que l'Europe admirait dans Ibrahim-Pacha un conquérant civilisateur; que, sous ce rapport, elle prenait intérêt à ses victoires; qu'il était temps que l'Orient participât aux bienfaits d'une meilleure administration; que le pacha d'Égypte était le missionnaire armé de la civilisation européenne en Arabie; que sa bravoure et la tactique qu'il nous empruntait lui donnaient la certitude de vaincre le grand vizir, qui s'avançait à sa rencontre en Caramanie; que, selon toute apparence, il remporterait là une grande victoire, et marcherait sur Constantinople; qu'il n'y entrerait pas, parce que les Européens ne le lui permettraient pas encore, mais qu'il ferait la paix avec leur médiation, et garderait l'Arabie et la Syrie en souveraineté permanente. C'était là ce qui touchait au cœur du vieux révolté de Naplouse : ses regards buvaient

mes paroles, et son fils et ses amis penchaient leurs têtes au-dessus de la mienne pour ne pas perdre un mot de cette conversation, qui était pour eux l'augure d'une longue et paisible domination dans Samarie. Quand je vis le gouverneur si bien disposé, je lui témoignai le désir, non pas d'entrer dans la mosquée d'Omar, puisque je savais qu'une telle démarche eût été contraire aux mœurs du pays, mais d'en contempler l'extérieur. « Si vous l'exigez, me répondit-il, tout vous sera ouvert; mais je m'exposerais à irriter profondément les musulmans de la ville : ils sont encore ignorants; ils croient que la présence d'un chrétien dans l'enceinte de la mosquée leur ferait courir de grands périls, parce qu'une prophétie dit que tout ce qu'un chrétien demanderait à Dieu dans l'intérieur de El-Sakara, il l'obtiendrait; et ils ne doutent pas qu'un chrétien n'y demandât à Dieu la ruine de la religion du Prophète et l'extermination des musulmans. Pour moi, ajouta-t-il, je n'en crois rien : tous les hommes sont frères, bien qu'ils adorent, chacun dans leur langue, le Père commun; il ne donne rien aux uns aux dépens des autres; il fait luire son soleil sur les adorateurs de tous les prophètes; les hommes ne savent rien, mais Dieu sait tout; *Allah kérim*, Dieu est grand! » et il inclina sa tête en souriant. « Dieu me préserve, lui dis-je, d'abuser de votre hospitalité, et de vous exposer pour satisfaire une vaine curiosité de voyageur! Si j'étais dans la mosquée d'El-Sakara, je ne

prierais pour l'extermination d'aucun peuple, mais pour la lumière et le bonheur de tous les enfants d'Allah. » A ces mots, nous nous levâmes; il nous conduisit par un corridor à une fenêtre de son sérail, qui donnait sur les cours extérieures de la mosquée. Nous ne pûmes pas en saisir aussi bien l'ensemble de cet endroit, qu'on le fait du haut de la montagne des Oliviers : nous ne vîmes que les murs de la coupole, quelques portiques moresques de l'architecture la plus élégante, et les cimes des cyprès qui croissent dans les jardins intérieurs. Je pris congé du gouverneur en lui annonçant que mon projet était de passer huit ou dix jours campé aux environs de la ville, et de partir le lendemain pour aller à la mer Morte, au Jourdain, à Jéricho, et jusqu'au pied des montagnes de l'Arabie pétrée; que je rentrerais plusieurs fois, comme aujourd'hui, dans l'intérieur de Jérusalem, et que je n'avais à lui demander que le nombre de cavaliers suffisant pour garantir notre sûreté dans les différentes excursions que nous nous proposions de faire en Judée. Nous sortîmes de Jérusalem par la même porte de Bethléem, près de laquelle nos tentes étaient dressées ce jour-là; et nous achevâmes de visiter, dans la soirée, tous les sites remarquables ou consacrés autour des murs de la ville.

Digitized by Google

Même date.

Soirée passée à parcourir les pentes qui s'étendent, au sud de Jérusalem, entre le tombeau de David et la vallée de Josaphat. Ces pentes sont le seul côté de la ville qui présente l'apparence d'un peu de végétation. Au coucher du soleil, je m'assieds en face de la colline des Oliviers, à quatre ou cinq cents pas au-dessus de la fontaine de Siloé, à peu près où étaient les jardins de David : Josaphat est à mes pieds; les hautes murailles des terrasses du temple sont un peu au-dessus de moi à ma gauche; je vois les cimes des beaux cyprès qui élèvent leurs têtes pyramidales au-dessus des portiques de la mosquée El-Aksa, et les dômes des orangers qui recouvrent la belle fontaine du temple appelée la Fontaine de l'Oranger. Cette fontaine me rappelle une des plus délicieuses traditions orientales inventées, transmises ou conservées par les Arabes. Voici comment ils racontent que Salomon choisit le sol de la mosquée :

« Jérusalem était un champ labouré; deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple; l'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants, l'autre vivait seul; ils cultivaient en commun le champ qu'ils avaient hérité de leur mère; le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, et en firent deux tas

égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée; il se dit à lui-même : « Mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes; il ne s'en apercevra pas, et ne pourra ainsi refuser. » Et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l'autre frère se réveilla, et dit à sa femme : « Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues, il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui; levons-nous, allons, et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes, il ne s'en apercevra pas demain, et ne pourra ainsi les refuser. » Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain, chacun des frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils : ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

« Or, le lieu où une si bonne pensée était venue

à la fois et si persévéramment à deux hommes devait être une place agréable à Dieu; et les hommes la bénirent, et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu. »

Quelle charmante tradition! comme elle respire la naïve bonté des mœurs patriarcales! comme l'inspiration qui vient aux hommes de consacrer à Dieu un lieu où la vertu a germé sur la terre est simple, antique et naturelle! J'ai entendu chez les Arabes des centaines de légendes de cette nature. On respire l'air de la Bible dans toutes les parties de cet Orient.

L'aspect de la vallée de Josaphat est conforme à la destination que les idées chrétiennes lui assignent. Elle ressemble à un vaste sépulcre, trop étroit cependant pour les flots du genre humain qui doivent s'y accumuler. Dominée de toutes parts elle-même par des monuments funèbres; encaissée à son extrémité méridionale dans le rocher de Silhoa, tout percé de caves sépulcrales comme une ruche de la mort; ayant çà et là pour bornes tumulaires les tombeaux de Josaphat et celui d'Absalon, taillés en pyramides dans le roc vif et ombragés d'un côté par les noires collines du mont des Offenses, de l'autre par les remparts du temple écroulé; ce fut un lieu naturellement imprégné d'une sainte horreur, destiné de bonne heure à devenir les gémonies d'une grande ville, et où l'imagination des prophètes dut placer sans efforts les scènes de mort, de résurrec-

tion et de jugement. On se figure la vallée de Josaphat comme un vaste encaissement de montagnes où le Cédron, large et noir torrent aux eaux lugubres, coule avec des murmures lamentables; où de larges gorges, ouvertes sur les quatre vents, s'élargissent pour laisser passer les quatre torrents des morts venant de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi; les immenses gradins des collines s'y étendent en amphithéâtre pour faire place aux enfants innombrables d'Adam, venant assister, chacun pour sa part, au dénoûment final du grand drame de l'humanité : rien de tout cela. La vallée de Josaphat n'est qu'un fossé naturel creusé entre deux monticules de quelques cents pieds d'élévation, dont l'un porte Jérusalem et l'autre la cime du mont des Olives; les remparts de Jérusalem, en s'écroulant, en combleraient la plus grande partie; nulle gorge n'y a son embouchure; le Cédron, qui sort de terre à quelques pas au-dessus de la vallée, n'est qu'un torrent formé en hiver par l'écoulement des eaux pluviales qui dégouttent de quelques champs d'oliviers au-dessous des tombeaux des rois, et il est traversé par un pont au milieu de la vallée, en face d'une des portes de Jérusalem; il a quelques pas de large, et la vallée, dans cet endroit, n'est pas plus large que son fleuve. Ce fleuve, sans eau, trace seulement un lit rapide de cailloux blancs au fond de cette gorge. La vallée de Josaphat, en un mot, ressemble tout à fait à un de ces fossés creusés

au pied des hautes fortifications d'une grande ville, où l'égout de la ville roule en hiver ses immondices, où quelques pauvres habitants des faubourgs disputent un coin de terre aux remparts pour cultiver quelques légumes, où les chèvres et les ânes abandonnés vont brouter, sur les pentes escarpées, l'herbe flétrie par les immondices et la poussière. Semez le sol de pierres sépulcrales appartenant à tous les cultes du monde, et vous aurez devant les yeux la vallée du Jugement.

Même date.

Voici la fontaine de Siloé, la source unique de la vallée, la source inspiratrice des rois et des prophètes; je ne sais comment tant de voyageurs ont eu de la peine à la découvrir, et se disputent encore sur le site qu'elle occupait. La voilà tout entière pleine d'eau limpide et savoureuse, répandant l'haleine des eaux dans cet air embrasé et poudreux de la vallée, creusée de vingt marches dans le rocher dont la cime portait le palais de David, avec sa voûte de blocs de pierre polis par les siècles, et tapissés, dans leurs jointures, de mousses humides et de lierre éternel. Les marches de ses escaliers, usées par le pied des femmes qui viennent du village de Silhoa y remplir leurs cruches, sont luisantes comme le marbre. J'y descends; je m'assieds un moment sur ces fraîches dalles; j'écoute, pour m'en souvenir, le léger suinte-

ment de la source; je lave mes mains et mon front dans ses eaux; je répète les vers de Milton, pour invoquer, à mon tour, ses inspirations depuis si longtemps muettes. C'est le seul endroit des environs de Jérusalem où le voyageur trouve à mouiller son doigt, à étancher sa soif, à reposer sa tête à l'ombre du rocher rafraîchi et de deux ou trois touffes de verdure. Quelques petits jardins, plantés de grenadiers et d'autres arbrisseaux par les Arabes de Silhoa, jettent autour de la fontaine un bouquet de pâle verdure. Elle la nourrit du superflu de ses eaux. C'est là que finit la vallée de Josaphat. Plus bas, une petite plaine à pente douce entraîne le regard dans les larges et profondes gorges des montagnes volcaniques de Jéricho et de Saint-Saba, et la mer Morte finit l'horizon.

BORDS DU JOURDAIN,

AU DELA DE LA PLAINE DE JÉRICHO, A QUELQUES LIEUES DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE DANS LA MER MORTE.

Parti hier, 30 octobre, de Jérusalem, à sept heures du matin, avec toute ma caravane : six soldats d'Ibrahim-Pacha, le neveu d'Abougosh et quatre cavaliers de ce chef; huit cavaliers arabes de Na-

plouse, envoyés par le gouverneur de Jérusalem. Nous avons fait le tour de la ville, descendu au fond de la vallée de Josaphat; nous avons remonté le long du mont des Oliviers, laissé à droite le *mons Offensionis*, traversé, à son extrémité méridionale, la chaîne de montagnes qui font suite à celle des Oliviers. Arrivés au village de Béthulie, peuplé encore de quelques familles arabes, nous y reconnaissons les restes d'un monument chrétien. Il y a une bonne source. Un Arabe tire de l'eau pendant une heure, pour abreuver nos chevaux et remplir nos jarres suspendues aux selles de nos mulets. Il n'y a plus d'eau jusqu'à Jéricho, dix ou douze heures de marche. Nous repartons de Béthulie à quatre heures après midi. Descente de deux heures par un chemin large et à pentes artificiellement ménagées, taillé dans les flancs à pic des montagnes, qui se succèdent sans interruption. C'est la seule trace d'une route que j'aie vue en Orient. C'était la route de Jéricho et des plaines fertiles arrosées par le Jourdain. Elle menait aux possessions des tribus d'Israël qui avaient eu en partage tout le cours de ce fleuve, et la plaine de Tibériade jusqu'aux environs de Tyr et au pied du Liban. Elle conduisait en Arabie, en Mésopotamie, et par là en Perse et aux Indes, pays avec lesquels Salomon avait établi ses grandes relations commerciales. Ce fut lui, sans doute, qui créa cette route. C'est aussi par ces vallées que le peuple juif passa pour la première fois, quand il descendit de l'Ara-

bie pétrée, traversa le Jourdain, et vint s'emparer de son héritage. A partir de Béthulie, on ne rencontre plus ni maison ni culture; les montagnes sont complétement dépouillées de végétation; c'est du rocher ou de la poussière de rocher que le vent laboure à son gré; une teinte de cendre noirâtre couvre, comme d'un linceul funèbre, toute cette terre. De temps en temps les montagnes se concassent et se fendent en gorges étroites et profondes : abîmes où nul sentier ne conduit, où l'œil ne voit que la répétition éternelle des mêmes scènes qui l'environnent. Presque toutes ces montagnes ont l'apparence volcanique; les pierres roulées sur leurs flancs ou sur la route, par les eaux d'hiver, ressemblent à des blocs de lave durcie et gercée par les siècles. On voit même çà et là dans les lointains, sur quelques croupes de collines, cette légère teinte jaunâtre et sulfureuse qu'on aperçoit sur le Vésuve ou sur l'Etna; il est impossible de résister longtemps à l'impression de tristesse et d'horreur que ce paysage inspire. C'est une oppression du cœur et une affliction des yeux. Quand on est au sommet d'une des montagnes, et que l'horizon s'ouvre un instant au regard, on ne voit, aussi loin que la vue peut porter, que des chaînes noirâtres, des cimes coniques ou trouquées, amoncelées les unes sur les autres et se détachant du bleu cru du firmament; c'est un labyrinthe, sans bornes, d'avenues de montagnes de toutes formes, déchirées, cassées, fendues en mor-

ceaux gigantesques, renouées les unes aux autres par des chaînes de collines semblables, avec des ravins sans fond où l'on espère entendre au moins le bruit d'un torrent, mais où rien ne remue, sans qu'on puisse découvrir un arbre, une herbe, une fleur, une mousse; ruines d'un monde calciné, ébullition d'une terre en feu, dont les bouillons pétrifiés ont formé ces vagues de terre et de pierre. A six heures, nous rencontrons, au fond d'un ravin, les murs d'un caravansérai ruiné, et une source protégée par un petit mur orné de sentences du Koran. La source ne verse que goutte à goutte sa pluie dans le bassin de pierre; nos Arabes y appliquent en vain leurs lèvres; nous faisons reposer un moment nos chevaux à l'ombre du caravansérai; nous avons descendu si longtemps, que nous nous croyons au niveau de la plaine de Jéricho et de la mer Morte. Nous nous remettons en route, déjà accablés de la chaleur et de la fatigue de la journée; nos cavaliers arabes nous flattent de l'espérance d'être en quelques heures à Jéricho : cependant le jour tombe de minute en minute, et le crépuscule ajoute son horreur à celle des gorges où nous sommes. Après une heure de marche dans le fond de cette vallée, nous nous trouvons encore sur les pentes escarpées d'une chaîne de montagnes nouvelle qui nous semble enfin la dernière avant la descente sur la plaine de Jéricho; la nuit nous dérobe entièrement l'horizon; nous n'avons assez de lumière que pour distinguer à nos

pieds les précipices sans fond où le moindre faux pas de nos chevaux nous ferait rouler; nos jarres sont épuisées, la soif nous dévore; un des Samaritains dit à notre drogman qu'il connaît une source dans le voisinage; nous nous décidons à faire halte où nous sommes, s'il peut en effet trouver un peu d'eau. Après une demi-heure d'attente, le Samaritain revient, et dit qu'il n'a pu trouver la source. Il faut marcher; il nous reste quatre heures de route. Nous plaçons les Arabes de Naplouse à la tête de la caravane; chaque cavalier a l'ordre de suivre pas à pas celui qui le précède, sans perdre sa trace; le plus profond silence règne dans toute la bande; la nuit est devenue si sombre, qu'il est impossible de voir à la tête de son cheval; on suit son compagnon au bruit de ses pas. A chaque instant la caravane entière s'arrête parce que les premiers cavaliers sondent le sentier, de peur de nous précipiter dans l'abîme; nous descendons tous de cheval pour marcher avec plus de tâtonnements; vingt fois nous sommes obligés de nous arrêter aux cris qui partent de la tête ou de la queue de la caravane: c'est un cheval qui a roulé, c'est un homme qui est tombé; nous sommes souvent sur le point de nous arrêter tout à fait et d'attendre, immobiles à notre place, que cette longue et profonde nuit soit passée; mais la tête marche, il faut marcher. Après trois heures d'une pareille anxiété, nous entendons de grands cris et des coups de fusil à la tête de la caravane : nous croyons

que les Arabes de Jéricho nous attaquent; chacun de nous se prépare à faire feu au hasard; mais, de proche en proche, nous apprenons que ce sont les Naplousiens qui crient de joie et tirent leurs armes parce que nous avons franchi le mauvais pas; nous sentons en effet la route s'aplanir un peu sous nos pieds. Je remonte à cheval; mon jeune étalon arabe, sentant l'eau dans le voisinage, se défend, et dans la lutte se précipite avec moi dans un ravin; personne ne s'en aperçoit, tant la nuit est noire; je ne lâche pas la bride, et, me remettant en selle, j'abandonne l'animal à son instinct, sans savoir si je suis sur une corniche ou dans le fond d'un ravin creusé dans la plaine; il s'élance au galop en hennissant, et ne s'arrête qu'aux bords d'un ruisseau large, peu profond et entouré d'arbustes épineux; il s'y abreuve. J'entends à ma gauche les cris et les coups de pistolet des Arabes qui viennent de s'apercevoir de ma disparition, et qui me cherchent dans la plaine; je vois briller un feu à travers les feuilles des arbustes, je lance mon cheval de ce côté, et en peu de minutes je me trouve à la porte de ma tente, plantée au bord de ce même ruisseau; il était minuit. Nous mangeâmes un morceau de pain trempé dans l'eau, et nous nous endormîmes sans savoir où nous étions, et ne concevant pas par quel prodige nous étions passés tout à coup, de cette solitude sans ombre et sans eau, aux bords d'un ruisseau qui, à la lumière de nos torches et du foyer des Arabes, nous apparaissait

comme un ruisseau des Alpes, avec son rideau de saules et ses touffes de jonc et de cresson.

Si le Tasse avait eu, comme le prétend M. de Chateaubriand, l'inspiration des lieux en écrivant la Jérusalem délivrée (et j'avoue que, tout admirateur que je suis du Tasse, ce n'est pas par là que je le louerais, car il est impossible d'avoir moins compris les sites et plus menti aux mœurs qu'il ne l'a fait; mais qu'importent les sites et les mœurs? la poésie n'est pas là, elle est dans le cœur); s'il avait eu cette inspiration, c'eût été sans doute au bord de ce ruisseau qu'il eût fait arriver Herminie fuyant sur son coursier abandonné à son essor, et qu'elle eût rencontré ce pasteur arcadien, et non arabe, dont il nous fait une si ravissante description.

Nous nous réveillâmes comme elle au gazouillement de mille oiseaux volant sur les branches des arbres, et au bruissement de l'eau sur son lit de cailloutages. Nous sortîmes des tentes pour reconnaître le site où la nuit nous avait jetés. Les montagnes de Judée, traversées la veille, nous restaient à l'orient à une lieue environ de notre camp; leur chaîne, toujours stérile et dentelée, s'étendait à perte de vue au midi et au nord, et de loin en loin nous apercevions de vastes gorges qui débouchaient dans la plaine, et d'où les flots de vapeurs nocturnes sortaient comme de larges fleuves, et se répandaient en nappes de brouillards sur les sables ondulés des ri-

vages du lac Asphaltite. A l'occident, un large désert de sable nous séparait des bords du Jourdain que nous ne pouvions discerner, de la mer Morte, et des montagnes bleues de l'Arabie pétrée. Ces montagnes, vues à cette heure et de cette distance, nous semblaient, par le jeu des ombres sur leurs croupes et dans leurs vallées, parsemées de culture et ombragées d'immenses forêts; les ravins blanchâtres qui les sillonnent imitaient, à s'y méprendre, la chute et l'éblouissement des eaux d'une cascade. Il n'en est rien cependant : quand j'en approchai, je reconnus qu'elles ne présentaient, en plus grand, que le même aspect stérile et dépouillé des montagnes de la Judée. Autour de nous tout était riant et frais, quoique inculte; l'eau anime tout, même le désert; et les arbustes légers qui étaient répandus, comme des bocages artificiels, par groupes de deux ou trois sur ses bords, nous rappelaient les plus doux sites de la patrie. Nous montâmes à cheval; nous ne devions être qu'à une heure de Jéricho, mais nous n'apercevions ni murs ni fumée dans la plaine, et nous ne savions trop où nous diriger, quand une trentaine de cavaliers bédouins, montés sur des chevaux superbes, débouchèrent entre deux mamelons de sable et s'avancèrent en caracolant au-devant de nous. C'était le scheik et les principaux habitants de Jéricho qui, informés de notre approche par un Arabe du gouverneur de Jérusalem, nous cherchaient dans le désert pour se mettre à notre suite. Nous

ne connaissions les Arabes du désert de Jéricho que par la renommée de férocité et de brigandage qu'ils ont dans toute la Syrie, et nous ne savions trop, au premier moment, s'ils venaient à nous en amis ou en ennemis; mais rien dans leur conduite, pendant plusieurs jours qu'ils restèrent avec nous, ne dénota une mauvaise intention de leur part. Domptés par la terreur du nom d'Ibrahim, dont ils croyaient voir en nous les émissaires, ils nous donnèrent tout ce que leur pays peut offrir, le désert libre, l'eau de leurs fontaines, et un peu d'orge et de doura pour nourrir nos chevaux. Je remerciai le scheik et ses amis de l'escorte qu'ils venaient nous offrir; ils se joignirent à notre troupe, et, courant çà là sur nos flancs à travers les monticules de sable, ils paraissaient et disparaissaient avec la rapidité du vent. Je remarquai là un cheval admirable de forme et de vitesse, monté par le frère du scheik, et je chargeai mon drogman de me l'acheter à tout prix. Mais comme de pareilles offres ne peuvent se faire directement sans une espèce d'outrage à la délicatesse du propriétaire du cheval, il fallut plusieurs jours de négociations pour me rendre possesseur de ce bel animal, que je destinais à ma fille et que je lui donnai en effet.

Digitized by Google

JÉRICHO.

Après une heure de marche, nous nous trouvâmes, sans nous en douter, au pied des remparts de Jéricho : ces remparts étaient de véritables murailles de vingt pieds d'élévation sur quinze à vingt pieds de largeur, formées de fagots d'épine accumulés les uns sur les autres et arrangés avec une admirable industrie, pour empêcher le passage des bestiaux et des hommes : fortifications qui ne se seraient pas écroulées au son de la trompette, mais que l'étincelle du feu du pasteur ou le renard de Samson auraient embrasées. Cette forteresse d'épines sèches avait deux ou trois larges portes toujours ouvertes, et où les sentinelles arabes veillaient sans doute pendant la nuit. En passant devant ces portes, nous vîmes, sur les larges toits de quelques huttes de boue, toutes les femmes et tous les enfants de la ville du désert, groupés dans les attitudes les plus pittoresques, qui se pressaient et se portaient les uns les autres pour nous voir passer. Ces femmes, dont les épaules et les jambes étaient nues, avaient pour tout vêtement un morceau de toile de coton bleu, serré au milieu du corps par une ceinture de cuir, les bras et les jambes entourés de plusieurs bracelets d'or et d'argent, les cheveux crépus et flottant sur

le cou; quelques-unes les avaient tressés et nattés avec des piastres et des sequins, en immense profusion, qui retombaient comme une cuirasse sur leur poitrine et sur leurs épaules. Il y en avait de remarquablement belles : elles n'ont point cet air de douceur, de modestie timide et de langueur voluptueuse des femmes arabes de la Syrie; ce ne sont plus des femmes, ce sont les femelles des barbares; elles ont dans l'œil et dans l'attitude le même feu, la même audace, la même férocité que le Bédouin. Plusieurs négresses étaient au milieu d'elles, et ne semblaient point esclaves : les Bédouins épousent également les négresses ou les blanches, et la couleur n'établit pas les rangs. Ces femmes poussaient des cris sauvages et riaient en nous voyant passer; les hommes, au contraire, semblaient réprouver leur indiscrète curiosité, et ne nous montraient que gravité et respect. Non loin des murs d'épines, nous passâmes près de deux ou trois maisons de scheiks : elles sont bâties de boue desséchée au soleil; elles n'ont que quelques pieds d'élévation; la terrasse recouverte de nattes et de tapis en est le principal appartement; la famille s'y tient presque jour et nuit. Devant la porte est un large banc de boue séchée, où l'on étend un tapis pour le chef. Il s'y établit dès le matin, entouré de ses principaux esclaves et visité par ses amis. Le café et la pipe y fument sans cesse. Une grande cour remplie de chevaux, de chameaux, de chèvres et de vaches, entoure la maison. Il y a toujours deux

ou trois belles juments sellées et bridées pour les courses du maître.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques moments près du palais de boue du scheik, qui nous offrit de l'eau, du café, la pipe, et fit égorger un veau et plusieurs moutons pour notre caravane. Nous reçûmes aussi en présent des grains de doura grillés, des poulets et des pastèques; nous repartîmes précédés du scheik et de quinze à vingt des principaux Arabes de la ville; nous trouvâmes quelques champs de maïs et de doura bien cultivés aux environs de Jéricho : quelques jardins d'orangers et de grenadiers, quelques beaux palmiers entourent aussi les maisons éparses autour de la ville; puis tout redevient désert et sable. Ce désert est une immense plaine à plusieurs gradins qui vont en s'abaissant successivement jusqu'au fleuve du Jourdain, par des degrés réguliers comme les marches d'un escalier naturel; l'œil ne voit qu'une plaine unie; mais, après avoir marché une heure, on se trouve tout à coup au bord d'une de ces terrasses; on descend par une pente rapide; on marche une heure encore, puis une nouvelle descente, et ainsi de suite. Le sol est un sable blanc, solide, et recouvert d'une croûte concrète et saline produite, sans doute, par les brouillards de la mer Morte, qui, en s'évaporant, laissent cette croûte de sel; il n'y a ni pierre ni terre, excepté en approchant des bords du fleuve ou des montagnes; on a partout un horizon assez vaste, et l'on

peut distinguer de très-loin un Arabe galopant dans la plaine. Comme ce désert est le théâtre de leur brigandage, du pillage et du massacre des caravanes qui vont de Jérusalem à Damas, ou de la Mésopotamie en Égypte, les Arabes ont profité de quelques mamelons formés par le sable mouvant, et en ont aussi élevé eux-mêmes de factices pour se dérober aux regards des caravanes et les observer de plus loin; ils creusent un trou dans le sable au sommet de ces mamelons, et s'y enterrent eux et leurs chevaux. Aussitôt qu'ils aperçoivent une proie, ils s'élancent avec la rapidité du faucon; ils vont avertir leur tribu, et reviennent ensemble à l'attaque : c'est là leur unique industrie, leur unique gloire; leur civilisation à eux, c'est le meurtre et le pillage, et ils attachent autant d'estime à leurs succès dans ce genre d'exploits, que nos conquérants à la conquête d'une province. Leurs poëtes, car ils en ont, célèbrent dans leurs vers ces scènes de barbarie, et font passer de générations en générations le souvenir honoré de leur courage et de leurs crimes. Les chevaux surtout ont leur part de gloire dans ces récits; en voici un que le fils du scheik nous raconta chemin faisant :

« Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent

à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch (c'est le nom de l'Arabe dont il nous parlait) avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. « Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait de chameau, l'orge ou le doura dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert comme le vent d'Égypte, tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain, qui

rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume : qu'au moins si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. » En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer : il baissa la tête, flaira son maître, et, l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop, et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue; toute la tribu l'a pleuré, les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho. »

Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe. L'animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats; il en est de même de tous les animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus

d'instinct, plus de fraternité pour l'homme que chez nous. Ils se souviennent mieux des jours d'Éden, où ils étaient encore soumis volontairement à la domination du roi de la nature. J'ai vu moi-même fréquemment, en Syrie, des oiseaux pris le matin par des enfants, et parfaitement apprivoisés le soir, n'ayant plus besoin ni de cage ni de fil aux pattes pour les retenir avec la famille qui les adopte, mais volant libres sur les orangers et les mûriers du jardin, et revenant à la voix se percher d'eux-mêmes sur le doigt des enfants ou sur la tête des jeunes filles.

Le cheval du scheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, me connaissait, au bout de peu de jours, pour son maître : il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et franchissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et caressant pour moi, et accoutumé aux soins de mes Arabes, il marchait paisible et sage à son rang dans la caravane, tant que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes vêtus à la turque, ou des Syriens; mais s'il venait, même un an après, à apercevoir un Bédouin monté sur un cheval du désert, il devenait tout à coup un autre animal : son œil s'allumait, son cou se gonflait, sa queue s'élevait et battait ses flancs comme un fouet; il se dressait sur ses jarrets, et marchait ainsi longtemps sous le poids de sa selle et de son cavalier : il ne hennissait pas, mais il jetait un cri

belliqueux comme celui d'une trompette d'airain, un cri tel que tous les chevaux en étaient effrayés, et s'arrêtaient, en dressant les oreilles, pour l'écouter.

Même date.

Après cinq heures de marche, pendant lesquelles le fleuve semblait toujours s'éloigner de nous, nous arrivâmes au dernier plateau, au pied duquel il devait couler; mais bien que nous n'en fussions plus qu'à deux ou trois cents pas, nous n'apercevions toujours que la plaine et le désert devant nous, et aucune trace de vallée ni de fleuve. C'est, je pense, cette illusion du désert qui a fait dire et croire à quelques voyageurs que le Jourdain roulait ses eaux bourbeuses sur un lit de cailloux et entre des rivages de sable dans le désert de Jéricho. Ces voyageurs n'avaient pu parvenir jusqu'au fleuve, et, voyant de loin une vaste mer de sable, ils n'ont pu s'imaginer qu'une oasis fraîche, profonde, ombreuse et délicieuse, était creusée entre les plateaux de ce désert monotone, et couvrait les flots à plein bord, et le lit murmurant du Jourdain, de rideaux de verdure, que la Tamise même lui envierait : c'est là pourtant la vérité. Nous en restâmes confondus et charmés quand, arrivés nous-mêmes au bord du dernier plateau qui manque tout à coup sous les pas et se creuse en vallée à pic, nous eûmes devant les

yeux un des plus gracieux vallons où jamais nos regards se fussent reposés. Nous nous y précipitâmes au galop de nos chevaux, attirés par la nouveauté du spectacle et par l'attrait de la fraîcheur, de l'humidité et de l'ombre, dont cette vallée était toute pleine : ce n'était partout que pelouses du plus beau vert, où croissaient çà et là des touffes de joncs en fleurs, et des plantes bulbeuses dont les larges et éclatantes corolles semaient d'étoiles de toutes couleurs les gazons et le pied des arbres; des bosquets d'arbustes aux longues tiges flexibles, retombant comme des panaches tout autour de leurs troncs multipliés; de grands peupliers de Perse aux légers feuillages, non pas s'élevant en pyramides comme nos peupliers taillés, mais jetant librement de tous côtés leurs membres nerveux comme ceux des chênes, et dont l'écorce, lisse et blanche, brillait aux rayons mobiles du soleil du matin; des forêts de saules de toute espèce, et de grands osiers tellement touffus qu'il était impossible d'y pénétrer, tant les arbres étaient pressés, et tant les innombrables lianes qui serpentaient à leurs pieds, et se tressaient d'une tige à l'autre, formaient entre eux un inextricable réseau. Ces forêts s'étendaient à perte de vue, des deux côtés et sur les deux rives du fleuve. Il nous fallut descendre de cheval, et établir notre camp dans une des clairières de la forêt, pour pénétrer à pied jusqu'au cours du Jourdain, que nous entendions sans le voir. Nous avançâmes avec peine, tantôt dans

le fourré du bois, tantôt dans les longues herbes, tantôt à travers les tiges hautes des joncs : enfin, nous trouvâmes un endroit où le gazon seul bordait les eaux, et nous trempâmes nos pieds et nos mains dans le fleuve. Il peut avoir cent à cent vingt pieds de largeur ; sa profondeur paraît considérable ; son cours est rapide comme celui du Rhône à Genève ; ses eaux sont d'un bleu pâle, légèrement ternies par le mélange des terres grises qu'il traverse et qu'il creuse, et dont nous entendions, de moments en moments, d'énormes falaises qui s'écroulaient dans son cours : ses bords sont à pic, mais il les remplit jusqu'au pied des joncs et des arbres dont ils sont couverts. Ces arbres, à chaque instant minés par les eaux, y laissent pendre et traîner leurs racines ; souvent déracinés eux-mêmes, et manquant d'appui dans la terre qui s'éboule, ils penchent sur les eaux avec tous leurs rameaux et toutes leurs feuilles, qui y trempent, et lancent comme des arches de verdure d'un bord à l'autre. De temps en temps un de ces arbres est emporté avec la portion du sol qui le soutient, et vogue tout feuillé sur le fleuve avec ses lianes arrachées et accrochées à ses branches, ses nids submergés, et ses oiseaux encore perchés sur ses rameaux : nous en vîmes passer plusieurs, pendant le peu d'heures que nous restâmes dans cette charmante oasis. La forêt suit toutes les sinuosités du Jourdain, et lui tresse partout une perpétuelle guirlande de rameaux et de feuilles qui trempent dans l'eau, et font murmu-

Digitized by Google

rer ses vagues légères. Une innombrable quantité d'oiseaux habite ces forêts impénétrables. Les Arabes nous avertissent de ne pas marcher sans nos armes, et de ne nous avancer qu'avec précaution, parce que ces épais taillis sont le repaire de quelques lions, de panthères et de chats-tigres. Nous n'en vîmes aucun; mais nous entendîmes souvent dans l'ombre du fourré des rugissements et des bruits semblables à ceux que font les grands animaux en perçant les profondeurs des bois. Nous parcourûmes, pendant une ou deux heures, les parties accessibles du rivage de ce beau fleuve. Dans quelques endroits, les Arabes des tribus sauvages des montagnes de l'Arabie pétrée, au pied desquelles nous étions, avaient incendié la forêt, pour y pénétrer ou pour enlever du bois : il y restait une grande quantité de troncs, calcinés seulement par l'écorce; mais les jets nouveaux avaient poussé autour des arbres brûlés, et les plantes grimpantes de ce sol fertile avaient déjà tellement enlacé les arbres morts et les arbres jeunes, que la forêt en était plus étrange, sans en être moins vaste et moins luxuriante. Nous cueillîmes une ample provision de branches de saules, de peupliers, de tous les arbres à longue tige et à belle écorce, dont j'ignore les noms, pour en faire des présents à nos amis d'Europe; et nous rejoignîmes le camp, que nos Arabes avaient changé de place pendant notre excursion au bord du fleuve.

Ils avaient découvert un site encore plus gracieux

et plus propre à dresser nos tentes, que tous ceux que nous venions de parcourir : c'était une pelouse d'une herbe aussi fine et aussi touffue que si elle eût été brontée par un troupeau de moutons. Çà et là, disséminés sur cette pelouse, quelques arbustes à large feuille, quelques jeunes touffes de platanes et de sycomores jetaient une tache d'ombre sur l'herbe, pour nous abriter et tenir les chevaux au frais. Le Jourdain, dont le cours n'était qu'à vingt pas, avait creusé un petit golfe peu profond dans le milieu de la clairière, et ses eaux venaient y tournoyer aux pieds de deux ou trois grands peupliers. Une pente accessible menait jusqu'au fleuve, et nous permettait d'y conduire un à un nos chevaux altérés, et d'aller nous y baigner nous-mêmes. Nous dressâmes là nos deux tentes, et nous y fîmes la halte du jour.

Le jour suivant, 2 novembre, nous continuâmes notre route, tirant vers les plus hautes montagnes de l'Arabie pétrée, quittant et retrouvant le Jourdain, selon les sinuosités de son cours, et nous rapprochant de la mer Morte. Il y a, non loin du cours du fleuve, dans un endroit du désert que je ne saurais comment désigner, les restes encore imposants d'un château des croisés, bâti par eux, apparemment pour garder cette route. Cette masure est inhabitée, et peut servir au contraire à abriter les Arabes en embuscade pour dépouiller les caravanes. Elle produit, au milieu de ces vagues de sable, l'effet d'une carcasse de vaisseau abandonnée sur l'hori-

Digitized by Google

zon de la mer. En approchant de la mer Morte, les ondulations de terrain diminuent; la pente incline insensiblement vers le rivage; le sable devient spongieux, et les chevaux, enfonçant à chaque pas, avancent péniblement. Quand nous aperçûmes enfin la réverbération des flots, nous ne pûmes contenir notre impatience : nous partîmes au galop pour nous précipiter dans les premières vagues, qui dormaient devant nous, brillantes comme du plomb fondu, sur le sable. Le scheik de Jéricho et ses Arabes, qui nous suivaient toujours, croyant que nous voulions courir le djérid avec eux, partirent alors en même temps en tous sens dans la plaine, et, revenant sur nous en poussant des cris, brandissaient leurs longues lances de roseaux comme s'ils eussent voulu nous percer; puis, arrêtant court leurs chevaux et les renversant sur leurs jarrets, ils nous laissaient passer, et repartaient de nouveau pour revenir encore. J'arrivai le premier, grâce à la vitesse de mon cheval turcoman; mais, à trente ou quarante pas des flots, le lit de sable mêlé de terre est tellement humide et d'un fond si marécageux, que mon cheval enfonçait jusqu'au ventre, et que je craignis d'être englouti. Je revins sur mes pas; et, descendant de cheval, nous nous approchâmes à pied du rivage. La mer Morte a été décrite par plusieurs voyageurs. Je n'ai noté ni son poids spécifique, ni la quantité de sel relative que ses eaux contiennent. Ce n'était pas de la science ou de la critique que je venais y chercher.

J'y venais simplement parce qu'elle était sur ma route, parce qu'elle était au milieu d'un désert fameux, fameuse elle-même par l'engloutissement des villes qui s'élevèrent jadis là où je voyais s'étendre ses flots immobiles. Ses bords sont plats du côté du levant et du couchant; au nord et au midi, les hautes montagnes de Judée et d'Arabie l'encadrent, et descendent presque jusqu'à ses flots. Celles d'Arabie cependant s'en éloignent un peu plus, surtout du côté de l'embouchure du Jourdain, où nous étions alors. Ces bords sont entièrement déserts; l'air y est infect et malsain. Nous en éprouvâmes nous-mêmes l'influence pendant plusieurs jours que nous passâmes dans ce désert. Une grande pesanteur de tête et un sentiment fébrile nous atteignit tous, et ne nous abandonna qu'en quittant cette atmosphère. On n'y aperçoit pas d'île. Cependant, au coucher du soleil, du haut d'un monticule de sable, je crus en distinguer deux à l'extrémité de l'horizon, du côté de l'Idumée. Les Arabes n'en savent rien. La mer a, dans cette partie, au moins trente lieues de long, et ils ne s'aventurent jamais à suivre si loin son rivage. Aucun voyageur n'a jamais pu tenter une circumnavigation de la mer Morte; elle n'a même jamais été vue par son autre extrémité, ni par ses deux rivages de Judée et d'Arabie. Nous sommes, je crois, les premiers qui ayons pu en toute liberté l'explorer sous les trois faces; et si nous avions eu à nous un peu plus de temps à dépenser, rien ne nous eût

empêchés de faire venir des planches de sapin du Liban, de Jérusalem ou de Jaffa, de faire construire sur les lieux une chaloupe, et de visiter en paix toutes les côtes de cette méditerranée merveilleuse. Les Arabes, qui ne laissent pas ordinairement approcher les voyageurs, et dont les préjugés s'opposent à ce que personne tente de naviguer sur cette mer, étaient alors tellement dévoués à nos moindres volontés, qu'ils n'auraient mis nul obstacle à notre tentative. Je l'aurais certainement exécutée, si j'avais pu prévoir l'accueil que ces Arabes nous firent. — Mais il était trop tard; il aurait fallu renvoyer à Jérusalem, faire venir des charpentiers pour construire la barque : tout cela nous eût pris, avec la navigation, au moins trois semaines, et nos jours étaient comptés. J'y renonçai donc, non sans peine. Un voyageur, dans les mêmes circonstances que moi, pourra facilement l'accomplir, et jeter sur ce phénomène naturel, et sur cette question géographique, les lumières que la critique et la science sollicitent depuis si longtemps.

L'aspect de la mer Morte n'est ni triste ni funèbre, excepté à la pensée. A l'œil, c'est un lac éblouissant, dont la nappe immense et argentée répercute la lumière et le ciel, comme une glace de Venise; des montagnes, aux belles coupes, jettent leur ombre jusque sur ses bords. On dit qu'il n'y a ni poissons dans son sein, ni oiseaux sur ses rives. Je n'en sais rien; je n'y vis ni procellaria, ni mouettes, ni ces

beaux oiseaux blancs, semblables à des colombes marines, qui nagent tout le jour sur les vagues de la mer de Syrie, et accompagnent les caïques sur le Bosphore; mais, à quelques centaines de pas de la mer Morte, je tirai et tuai des oiseaux semblables à des canards sauvages, qui se levaient des bords marécageux du Jourdain. Si l'air de la mer était mortel pour eux, ils ne viendraient pas si près affronter ses vapeurs méphitiques. Je n'aperçus pas non plus ces ruines de villes englouties que l'on voit, dit-on, à peu de profondeur sous les vagues. Les Arabes qui m'accompagnaient prétendent qu'on les découvre quelquefois. Je suivis longtemps les bords de cette mer, tantôt du côté de l'Arabie, où est l'embouchure du Jourdain (ce fleuve est là, véritablement, comme les voyageurs le décrivent, une mare d'eau sale dans un lit de boue), tantôt du côté des montagnes de Judée, où les rivages s'élèvent, et prennent quelquefois la forme des légères dunes de l'Océan. La nappe d'eau nous offrit partout le même aspect : éclat, azur et immobilité. Les hommes ont bien conservé la faculté que Dieu leur donna, dans la Genèse, d'appeler les choses par leurs noms. Cette mer est belle; elle étincelle, elle inonde, de la réflexion de ses eaux, l'immense désert qu'elle couvre; elle attire l'œil, elle émeut la pensée; mais elle est morte; le mouvement et le bruit n'y sont plus : ses ondes, trop lourdes pour le vent, ne se déroulent pas en vagues sonores, et jamais la blanche ceinture de son écume

ne joue sur les cailloux de ses bords : c'est une mer pétrifiée. Comment s'est-elle formée? Apparemment, comme dit la Bible et comme dit la vraisemblance, vaste centre de chaînes volcaniques qui s'étendent de Jérusalem en Mésopotamie, et du Liban à l'Idumée, un cratère se sera ouvert dans son sein, au temps où sept villes peuplaient sa plaine. Les villes auront été secouées par le tremblement de terre : le Jourdain, qui, selon toute probabilité, courait alors à travers ces plaines, et allait se jeter dans la mer Rouge, arrêté tout à coup par les monticules volcaniques sortis de la terre, et s'engouffrant dans les cratères de Sodome et de Gomorrhe, aura formé cette mer corrompue par le sel, le soufre et le bitume, aliments ou produits ordinaires des volcans : voilà le fait et la vraisemblance. Cela n'ajoute ni ne retranche rien à l'action de cette souveraine et éternelle volonté que les uns appellent miracle, et que les autres appellent nature : nature et miracle n'est-ce pas tout un? et l'univers est-il autre chose que miracle éternel et de tous les moments?

Même date.

Nous revenons par le côté septentrional de la mer Morte, du côté de la vallée de Saint-Saba. Le désert est beaucoup plus accentué dans cette partie : il est labouré de vagues de terre et de sable énormes, qu'il nous faut à tout moment tourner ou franchir.

Digitized by Google

La file de notre caravane se dessine ondulcusement sur le dos de ses vagues, comme une longue flotte sur une grosse mer, dont on aperçoit tour à tour et dont on perd les différents bâtiments dans les plis de la vague. Après trois heures de route, quelquefois sur de petites plaines unies où nous courons au galop, quelquefois sur le bord de profonds ravins de sable où roulent quelques-uns de nos chevaux, nous apercevons devant nous la fumée des maisons de Jéricho. Les Arabes se détachent, et s'enfuient vers cette fumée. Deux seulement restent avec nous pour nous montrer la route. En approchant de Jéricho, les principaux d'entre les Arabes reviennent au-devant de nous. Nous campons au milieu d'un champ ombragé de quelques palmiers, et où coule une petite rivière. Nos tentes sont promptement dressées, et nous trouvons un souper préparé, grâces aux présents de tout genre que les Arabes ont apportés à notre camp. L'Arabe qui montait le beau cheval que je désirais emmener, avait paru admirer lui-même le cheval turcoman que j'avais monté la veille. La conversation amenée habilement sur nos chevaux mutuels, il fait l'éloge de plusieurs des miens. Je lui propose de changer le sien contre le cheval turcoman ; nous débattons toute la soirée sur le surplus à donner par moi : rien ne se décide encore. A chaque fois que j'arrive à son prix, il témoigne une si grande douleur de se détacher de son cheval, que nous allons nous coucher sans conclure. Le lende-

main, au moment du départ, tous les chevaux déjà bridés et montés, je lui fais encore quelques avances. Il se détermine enfin à monter lui-même mon cheval turcoman, il le galope à travers la plaine : séduit par les brillantes qualités de l'animal, il m'envoie le sien par son fils. Je lui remets neuf cents piastres, je monte le cheval, et je pars. Toute la tribu semblait le voir partir avec regret : les enfants lui parlaient, les femmes le montraient du doigt, le scheik revenait sans cesse le regarder, et lui faire certains signes cabalistiques que les Arabes ont toujours la précaution de faire aux chevaux qu'ils vendent ou qu'ils achètent. L'animal lui-même semblait comprendre la séparation, et baissait tristement sa tête ombragée d'une superbe crinière, en regardant à droite et à gauche le désert d'un œil triste et inquiet. L'œil des chevaux arabes est une langue tout entière. Par leur bel œil, dont la prunelle de feu se détache du blanc large et marbré de sang de l'orbite, ils disent et comprennent tout.

J'avais cessé depuis quelques jours de monter celui de mes chevaux que je préférais à tous les autres. Par suite des innombrables superstitions arabes, il y a soixante et dix signes bons ou mauvais pour l'horoscope d'un cheval, et c'est une science que possèdent presque tous les hommes du désert. Le cheval dont je parle, et que j'avais appelé *Liban* parce que je l'avais acheté dans ces montagnes, était un jeune et superbe étalon, grand, fort, courageux,

infatigable et sage, et à qui je n'ai jamais reconnu l'ombre d'un vice pendant quinze mois que je l'ai monté; mais il avait sur le poitrail, dans la disposition accidentelle de son beau poil gris cendré, un de ces épis que les Arabes ont mis au nombre des signes funestes. J'en avais été prévenu en l'achetant; mais je l'avais acquis par ce raisonnement bien simple et à leur portée, qu'un signe funeste pour un mahométan était un signe favorable pour un chrétien. Ils n'avaient trouvé rien à répondre, et je montais Liban toutes les fois que j'avais à faire des journées de route plus longues ou plus mauvaises que les autres. Lorsque nous approchions d'une ville ou d'une tribu, et que l'on venait au-devant de la caravane, les Arabes ou les Turcs, frappés de la beauté et de la vigueur de Liban, commençaient par me faire compliment et par l'admirer avec l'œil de l'envie; mais, après quelques moments d'admiration, le signe fatal, qui était cependant un peu couvert par le collier de soie et l'amulette suspendus au cou, que tout cheval porte toujours, venait à se découvrir; et les Arabes, s'approchant de moi, changeaient de figure, prenaient l'air grave et affligé, et me faisaient signe de ne plus monter ce cheval. Cela était peu important en Syrie; mais dans la Judée et dans les tribus du désert, je craignais que cela ne portât atteinte à ma considération, et ne détruisît le respect et le prestige d'obéissance qui nous entouraient. Je cessai donc de le monter, et on le menait

en main à ma suite. Je ne doute pas que nous n'ayons dû une grande part de la déférence et de la crainte dont nous fûmes environnés, à la beauté des douze ou quinze chevaux arabes que nous montions ou qui nous suivaient. Un cheval, en Arabie, c'est la fortune d'un homme ; cela suppose tout, cela tient lieu de tout : ils prenaient une haute idée d'un Franc qui possédait tant de chevaux, aussi beaux que ceux de leur scheik et que les chevaux du pacha.

Nous revenons à Jérusalem par cette même vallée que nous avons traversée de nuit en arrivant. Avant d'entrer dans la première gorge des montagnes, sur un beau et large plateau qui domine la plaine, nous voyons des traces évidentes d'antiques constructions, et nous supposons que c'est là le véritable emplacement de l'ancienne Jéricho. Il a fallu de grands progrès de civilisation pour bâtir les villes dans les plaines. On ne se trompe jamais en cherchant les villes antiques sur les hauteurs.

C'est dans cette gorge que la parabole touchante du Samaritain place la scène du meurtre et de la charité. Il paraît que, dès le temps de l'Évangile, ces vallées étaient en mauvaise renommée.

Journée fatigante par la monotonie de quatorze heures de route, et par l'excessive ardeur du soleil réverbéré par les flancs escarpés des vallées; nous ne rencontrons personne, dans ces quatorze heures, qu'un berger arabe qui paissait un innombrable troupeau de chèvres noires sur la croupe d'une colline.

Digitized by Google

2 novembre 1832, campé auprès de la piscine de Salomon, sous les murs de Jérusalem.

Nous voulions consacrer une journée à la prière dans ce lieu vers lequel tous les chrétiens se tournent en priant, comme les mahométans se tournent vers la Mecque. Nous engageâmes le religieux qui faisait seul les fonctions de curé à Jérusalem, à célébrer pour nos parents vivants et morts, pour nos amis de tous les temps et de tous les lieux, pour nous-mêmes enfin, la commémoration du grand et douloureux sacrifice qui avait arrosé cette terre du sang du Juste, pour y faire germer la charité et l'espérance : nous y assistâmes tous dans les sentiments que nos souvenirs, nos douleurs, nos pertes, nos désirs et nos mesures diverses de piété et de croyance nous inspiraient à chacun. Nous choisîmes pour temple et pour autel la grotte de Gethsemani, dans le creux de la vallée de Josaphat; c'est dans cette caverne du pied du mont des Olives que le Christ se retirait, suivant les traditions, pour échapper quelquefois à la persécution de ses ennemis et à l'importunité de ses disciples; c'est là qu'il s'entretenait avec ses pensées célestes, et qu'il demandait à son Père que le calice trop amer qu'il avait rempli lui-même, comme nous remplissons tous le nôtre, passât loin de ses lèvres; c'est là qu'il dit à ses trois amis, la veille de sa mort, de rester à l'écart et de ne pas

Digitized by Google

s'endormir, et qu'il fut obligé de les réveiller trois fois, tant le zèle de la charité humaine est prompt à s'assoupir; c'est là enfin qu'il passa ces heures terribles de l'agonie, lutte ineffable entre la vie et la mort, entre la volonté et l'instinct, entre l'âme qui veut s'affranchir et la matière qui résiste parce qu'elle est aveugle! c'est là qu'il sua le sang et l'eau, et que, las de combattre avec lui-même sans que la victoire de l'intelligence donnât la paix à ses pensées, il dit ces paroles finales, ces paroles qui résument tout l'homme et tout le Dieu, ces paroles qui sont devenues la sagesse de tous les sages, et qui devraient être l'épitaphe de toutes les vies, et l'inscription unique de toutes les choses créées : « Mon Père, que « votre volonté soit faite, et non la mienne! »

Le site de cette grotte, creusée dans le rocher du Cédron, est un des sites les plus probables et les mieux justifiés par l'aspect des lieux, de tous ceux que la pieuse crédulité populaire a assignés à chacune des scènes du drame évangélique : c'est bien là la vallée assise à l'ombre de la mort, l'abîme caché sous les murs de la ville, le creux le plus profond et vraisemblablement alors le plus fui des hommes, où le Christ, qui devait avoir tous les hommes pour ennemis parce qu'il venait attaquer tous leurs mensonges, dut chercher quelquefois un abri et se recueillir en lui-même pour méditer, pour prier et pour souffrir! Le torrent impur de Cédron coule à quelques pas. Ce n'était alors qu'un égout de Jérusalem;

la colline des Oliviers s'y replie pour se joindre avec les collines qui portent le tombeau des rois, et forme là comme un coude enfoncé, où des masses d'oliviers, de térébinthes et de figuiers, et ces arbres fruitiers que le pauvre peuple cultive toujours, dans la poussière même du rocher, aux alentours d'une grande ville, devaient cacher l'entrée de la grotte : de plus, ce site ne fut pas remué et rendu méconnaissable par les ruines qui ensevelirent Jérusalem. Des disciples qui avaient veillé et prié avec le Christ purent revenir, et dire, en marquant le rocher et les arbres : « C'était là ! » Une vallée ne s'efface pas comme une rue, et le moindre rocher dure plus que le plus magnifique des temples.

La grotte de Gethsemani et le rocher qui la couvre sont entourés maintenant des murs d'une petite chapelle fermée à clef, et dont la clef reste entre les mains des religieux latins de Jérusalem. Cette grotte et les sept oliviers du champ voisin leur appartiennent; la porte, taillée dans le roc, ouvre sur la cour d'un autre pieux sanctuaire que l'on appelle le Tombeau de la Vierge; celle-ci appartient aux Grecs; la grotte est profonde et haute, et divisée en deux cavités qui communiquent par une espèce de portique souterrain. Il y a plusieurs autels taillés aussi dans la roche vive; on n'a pas défiguré ce sanctuaire, donné par la nature, par autant d'ornements artificiels que tous les autres sanctuaires du Saint-Sépulcre; la voûte, le sol et les parois sont le rocher même,

suintant encore, comme des larmes, l'humidité caverneuse de la terre qui l'enveloppe; on a seulement appliqué, au-dessus de chaque autel, une mauvaise représentation, en lames de cuivre peint de couleur chair, et de grandeur naturelle, de la scène de l'agonie du Christ, avec les anges qui lui présentent le calice de la mort. Si l'on arrachait ces mauvaises figures qui détruisent celles que l'imagination pieuse aime à se créer dans l'ombre de cette grotte vide; si on laissait les regards mouillés de larmes monter librement et sans images sensibles vers la pensée dont cette nuit est pleine, cette grotte serait la plus intacte et la plus religieuse relique des collines de Sion; mais il faut que les hommes gâtent toujours un peu tout ce qu'ils touchent. Hélas! s'ils avaient altéré et gâté seulement les pierres et les ruines de ces scènes visibles! Mais que n'ont-ils pas fait des dogmes, des doctrines, des exemples de cette religion de raison, de simplicité, d'amour et d'humilité, que le Fils de l'homme leur avait enseignée au prix de son sang? Quand Dieu permet qu'une vérité tombe sur la terre, les hommes commencent par maudire et par lapider celui qui l'apporte, puis ils s'emparent de cette vérité qu'ils n'ont pu tuer avec lui parce qu'elle est immortelle; c'est sa dépouille, c'est leur héritage: mais, comme la pierre précieuse que les malfaiteurs enlèvent au pèlerin céleste, ils l'enchâssent dans tant d'erreurs qu'elle devient méconnaissable,

jusqu'à ce que le jour brille de nouveau sur elle, et que, séparant après des siècles le diamant de son entourage, la sagesse dise : « Voilà le vrai, voilà le faux ; ceci est la vérité, ceci est l'erreur ! » Voilà pourquoi toutes les religions ont deux natures dont l'association étonne les esprits ; une nature populaire : miracles, légendes, superstitions honteuses ; alliage impur dont les siècles d'ignorance et de ténèbres mêlent et ternissent la pensée du ciel ; une nature rationnelle et philosophique que l'on découvre éclatante et immuable en effaçant de la main la rouille humaine, et qui, présentée au jour éternel et incorruptible, qui est la raison, la réfléchit pure et entière, et éclaire toute chose et toute intelligence de cette lumière de vérité et d'amour au fond de laquelle on voit et l'on aime l'*Être évident*, Dieu !

Même date.

Il reste, non loin de la grotte de Gethsemani, un petit coin de terre ombragé encore par sept oliviers, que les traditions populaires assignent comme les mêmes arbres sous lesquels Jésus se coucha et pleura. Ces oliviers, en effet, portent réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses racines la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes, et formés, comme tous ceux des vieux oliviers, d'un grand nombre de tiges qui semblent s'être incorporées à l'arbre sous la

même écorce, et forment comme un faisceau de colonnes accouplées. Leurs rameaux sont presque desséchés, mais portent cependant encore quelques olives. Nous cueillîmes celles qui jonchaient le sol sous les arbres; nous en fîmes tomber quelques-unes avec une pieuse discrétion, et nous en remplîmes nos poches pour les apporter en reliques, de cette terre, à nos amis. Je conçois qu'il est doux pour l'âme chrétienne de prier, en roulant dans ses doigts les noyaux d'olives de ces arbres dont Jésus arrosa et féconda peut-être les racines de ses larmes, quand il pria lui-même, pour la dernière fois, sur la terre. Si ce ne sont pas les mêmes troncs, ce sont probablement les rejetons de ces arbres sacrés. Mais rien ne prouve que ce ne soient pas identiquement les mêmes souches. J'ai parcouru toutes les parties du monde où croît l'olivier; cet arbre vit des siècles, et nulle part je n'en ai trouvé de plus gros, quoique plantés dans un sol rocailleux et aride. J'ai bien vu, sur le sommet du Liban, des cèdres que les traditions arabes reportent aux années de Salomon. Il n'y a là rien d'impossible : la nature a donné à certains végétaux plus de durée qu'aux empires; certains chênes ont vu passer bien des dynasties, et le gland que nous foulons aux pieds, le noyau d'olive que je roule dans mes doigts, la pomme de cèdre que le vent balaye, se reproduiront, fleuriront, et couvriront encore la terre de leur ombre, quand les centaines de générations qui nous suivent auront

Digitized by Google

rendu à la terre cette poignée de poussière qu'elles lui empruntent tour à tour. Ceci n'est pas une marque de mépris de la création pour nous. L'importance relative des êtres ne se mesure pas à la durée, mais à l'intensité de leur existence. Il y a plus de vie dans une heure de pensée, de contemplation, de prière ou d'amour, que dans une existence tout entière d'homme purement physique. Il y a plus de vie dans une pensée qui parcourt le monde et monte au ciel dans un espace de temps inappréciable, dans le millionième d'une seconde, que dans les dix-huit siècles de végétation des oliviers que je touche, ou dans les deux mille cinq cents ans des cèdres de Salomon.

Même date.

Déjeuné, assis sur les marches de la fontaine de Siloé. Écrit quelques vers, déchiré et jeté les lambeaux dans la source. La parole est une arme ébréchée. Les plus beaux vers sont ceux qu'on ne peut pas écrire. Les mots de toute langue sont incomplets, et chaque jour le cœur de l'homme trouve, dans les nuances de ses sentiments, et l'imagination dans les impressions de la nature visible, des choses que la bouche ne peut exprimer, faute de mots. Le cœur et la pensée de l'homme sont un musicien forcé de jouer une musique infinie sur un clavier qui n'a que quelques notes. Il vaut mieux se taire. Le silence est

Digitized by Google

une belle poésie dans certains moments. L'esprit l'entend et Dieu la comprend : c'est assez.

Même date.

En remontant la vallée de Josaphat, je passe auprès du sépulcre d'Absalon. C'est un bloc de rocher taillé dans le bloc même de la montagne de Silhoa, et qui n'est pas détaché du roc primitif qui lui sert de base. Il a environ trente pieds d'élévation, et vingt de large sur toutes ses faces. Je le dis au hasard, car je ne mesure rien : la toise ne sert qu'à l'architecte. La forme est une base carrée avec une porte grecque au milieu, corniche corinthienne, portant pyramide au sommet. Nul caractère romain ni grec. — Apparence grave, bizarre, monumentale et neuve, comme les monuments égyptiens. Les Juifs n'eurent pas d'architecture propre. Ils empruntèrent à l'Égypte, à la Grèce, mais, je crois, surtout aux Indes: la clef de tout est aux Indes; la génération des pensées et des arts me semble remonter là. Elles ont enfanté l'Assyrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie, les grandes villes du désert, comme Balbek; puis l'Égypte, puis les îles, comme Crète et Chypre; puis l'Étrurie, puis Rome; puis la nuit est venue, et le christianisme, couvé d'abord par la philosophie platonicienne, ensuite par la barbare ignorance du moyen âge, a enfanté notre civilisation et nos arts modernes. Nous sommes jeunes, et

nous passons à peine l'âge de la virilité. Un monde nouveau dans la pensée, dans les formes sociales et dans les arts, sortira, probablement avant peu de siècles, de la grande ruine du moyen âge à laquelle nous assistons. On sent que le monde moral porte son fruit, dont l'enfantement se fera dans les convulsions et la douleur; la parole écrite et multipliée par la presse, en portant la discussion, la critique et l'examen sur tout, en appelant la lumière de toutes les intelligences sur chaque point de fait ou de contestation dans le monde, amène invinciblement l'âge de raison pour l'humanité. La révélation à tous par tous. — La réverbération de la lumière divine, qui est raison et religion, par tous les centres de l'humanité. — On ferait un beau livre de l'histoire de l'esprit divin dans les différentes phases de l'humanité; de l'histoire de la Divinité dans l'homme, où l'on trouverait ce principe religieux agissant d'abord dans les premiers temps connus de l'humanité par les instincts et par les impulsions aveugles; puis chantant par la voix des poëtes, *mens divinior;* puis se manifestant sur les tables des législateurs, ou dans les initiations mystérieuses des théocraties indiennes, égyptiennes, hébraïques. Lorsque ces formes mythologiques s'évanouissent de l'esprit humain, usées par le temps, épuisées par la crédulité des hommes, on le verrait, disséminé et épars dans les grandes écoles philosophiques de la Grèce et de l'Asie Mineure et dans les sectes pythagoriciennes, chercher

en vain des symboles universels, jusqu'à ce que le christianisme résumât toute vérité spéculative et contestée en ces deux grandes vérités pratiques et incontestables : Adoration d'un Dieu unique ; charité et fraternité entre tous les hommes. Le christianisme lui-même, obscurci et mêlé d'erreurs comme toute doctrine devenue populaire, par les crédulités des siècles qu'il a traversés, paraît destiné à se transformer lui-même, à ressortir plus rationnel et plus pur des mystères surabondants dont on l'a enveloppé, et à confondre ses divines clartés avec celle de la religieuse raison qu'il a fait éclore le premier, et élevée si haut sur l'horizon de l'humanité.

Même date.

Un peu au-dessus de la naissance de la vallée du Cédron, au nord de Jérusalem, nous traversâmes quelques champs d'une terre rougeâtre et plus fertile, couverte d'un bois d'oliviers. A environ cinq cents pas de la ville, nous nous trouvâmes aux bords d'une profonde carrière; nous y descendîmes. A gauche, un bloc de roche, richement sculpté, s'étendait dans toute la largeur de la carrière, et laissait voir au-dessous une étroite ouverture à demi fermée par la terre et les pierres éboulées. Un homme pouvait à peine s'y glisser en rampant. Nous y pénétrâmes; mais comme nous n'avions ni briquets ni torches, nous ressortîmes aussitôt, et ne visi-

tâmes pas les chambres intérieures : c'étaient les sépulcres des rois. La frise magnifiquement sculptée et du plus beau travail grec, qui règne sur le rocher extérieur, assigne à cette décoration des monuments l'époque la plus florissante des arts dans la Grèce; cependant elle date peut-être de Salomon, car qui peut savoir ce que ce grand prince avait emprunté au génie des Indes ou de l'Égypte?

3 novembre 1832.

La peste, qui ravage de plus en plus Jérusalem et les environs, ne nous permet pas d'entrer dans Bethléem, dont le couvent et le sanctuaire sont fermés. Nous montons cependant à cheval dans la soirée, et, après avoir traversé un plateau d'environ deux lieues qui règne à l'orient de Jérusalem, nous arrivons sur une hauteur à peu de distance de Bethléem, et d'où l'on découvre parfaitement toute cette petite ville. A peine y étions-nous assis, qu'une nombreuse cavalcade d'Arabes bethléémites arrive, et demande à m'être présentée. Après les compliments d'usage, ils me disent qu'ils sont députés auprès de moi par la population de Bethléem, pour me prier de faire diminuer l'impôt dont Ibrahim-Pacha a frappé leur ville; qu'ils savent, par la renommée et par les Arabes d'Abougosh, leur chef, qu'Ibrahim-Pacha est mon ami et ne me refusera certainement pas, si je sollicite son indulgence pour eux.

Comme les Arabes bethléémites sont la plus détestable race de ces contrées, toujours en guerre avec leurs voisins, toujours rançonnant le couvent latin de Bethléem, je leur réponds avec gravité, en leur faisant de sévères reproches sur leurs rapines que j'aurai égard à leur requête et que je la présenterai au pacha, mais à condition qu'ils respecteront les Européens, les pèlerins, et surtout les couvents de Bethléem et du désert de Saint-Jean; et que, s'ils se permettent la moindre violation de domicile à l'égard de ces pauvres religieux, la résolution d'Ibrahim est de les exterminer jusqu'au dernier, ou de les chasser dans les déserts de l'Arabie pétrée. J'ajoute (et ceci semble leur faire une vive impression) que si les forces d'Ibrahim-Pacha ne suffisent pas, les pachas de l'Europe sont décidés à venir eux-mêmes, et à les mettre à la raison. En attendant, je les engage à payer le tribut. Depuis ce jour-là jusqu'au jour de mon départ, j'ai eu constamment à ma suite, malgré toutes mes instances pour les congédier, un certain nombre de scheiks bédouins de Bethléem, d'Hébron et du désert de Saint-Jean, qui ne cessaient de m'implorer pour la réduction du tribut. Rentré au camp dans la vallée de la piscine de Salomon, sous les murs de Sion, je reçois la visite d'Abougosh, qui vient avec son oncle et son frère s'informer de nos nouvelles. Je lui donne le café et la pipe, et nous causons une heure à la porte de ma tente, assis chacun sous un olivier.

Même date.

Un courrier de Jaffa m'apporte des lettres d'Europe et de Bayruth, et me les remet sous les remparts de Jérusalem. Ces lettres me rassurent sur la santé de ma fille; mais comme elle ajoute au bas de la lettre de sa mère qu'elle ne veut pas absolument que j'aille en Égypte en ce moment, je change ma marche; je contremande ma caravane de chameaux à El-Arisch, et je me détermine à revenir par la côte de Syrie. Nous levons nos tentes; j'envoie un présent de cinq cents piastres au couvent, en outre de quinze cents piastres que j'ai payées pour chapelets, reliques, crucifix, etc., et nous prenons de nouveau la route du désert de Saint-Jean.

L'aspect général des environs de Jérusalem peut se peindre en peu de mots : montagnes sans ombre, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée; de temps en temps un figuier auprès, une gazelle ou un chacal se glissant furtivement entre les brisures de la roche; quelques plants de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol; de loin en loin un bouquet de pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés d'une colline; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se déta-

chant triste et seul du bleu du ciel; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissant de loin sur la crête de Sion; voilà la terre. Un ciel élevé, pur, net, profond, où jamais le moindre nuage ne flotte, et ne se colore de la pourpre du soir et du matin. Du côté de l'Arabie, un large gouffre descendant entre les montagnes noires, et conduisant les regards jusqu'aux flots éblouissants de la mer Morte et à l'horizon violet des cimes des montagnes de Moab. Pas un souffle de vent murmurant dans les créneaux ou entre les branches sèches des oliviers; pas un oiseau chantant ni un grillon criant dans le sillon sans herbe : un silence complet, éternel, dans la ville, sur les chemins, dans la campagne. Telle était Jérusalem pendant tous les jours que nous passâmes sous ses murailles. Je n'y ai entendu que le hennissement de mes chevaux qui s'impatientaient au soleil, autour de notre camp, et qui creusaient du pied le sol en poussière; et d'heure en heure le chant mélancolique du muezzin criant l'heure du haut des minarets, ou les lamentations cadencées des pleureurs turcs, accompagnant en longues files les pestiférés aux différents cimetières qui entourent les murs. Jérusalem, où l'on veut visiter un sépulcre, est bien elle-même le tombeau d'un peuple, mais tombeau sans cyprès, sans inscriptions, sans monuments, dont on a brisé la pierre, et dont les cendres semblent recouvrir la terre qui l'entoure de deuil, de silence et de stérilité. Nous y

jetâmes plusieurs fois nos regards, en la quittant, du haut de chaque colline d'où nous pouvions l'apercevoir encore; et enfin nous vîmes, pour la dernière fois, la couronne d'oliviers qui domine la montagne de ce nom, et qui surnage longtemps dans l'horizon après qu'on a perdu la ville de l'œil, s'abaisser elle-même dans le ciel, et disparaître comme ces couronnes de fleurs pâles que l'on jette dans un sépulcre.

Nous devions cependant y revenir encore, mais, hélas! non plus dans les mêmes sentiments; non plus pour y pleurer sur les misères des autres, mais pour y gémir sur nos propres misères, et pour y faire boire nos propres larmes à cette terre qui en a tant bu et tant séché.

Hier j'avais planté ma tente dans un champ rocailleux, où croissaient quelques troncs d'oliviers noueux ou rabougris, sous les murs de Jérusalem, à quelques centaines de pas de la tour de David, un peu au-dessus de la fontaine de Siloé, qui coule encore sur les dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau du poëte-roi qui l'a si souvent chantée. Les hautes et noires terrasses qui portaient jadis le temple de Salomon s'élevaient à ma gauche, couronnées par les trois coupoles bleues et par les colonnettes légères et aériennes de la mosquée d'Omar, qui plane aujourd'hui sur les ruines de la maison de Jéhovah. — La ville de Jérusalem, ravagée par la peste, était

tout inondée des rayons d'un soleil éblouissant répercutés sur ses mille dômes, sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre dorée, sur ses murailles polies par les siècles et par les vents salins du lac Asphaltite; aucun bruit ne montait de son enceinte, muette et morte comme la couche d'un agonisant; ses larges portes étaient ouvertes, et l'on apercevait de temps en temps le turban blanc et le manteau rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces portes abandonnées : rien ne venait, rien ne sortait; l'air du matin soulevait seul la poudre ondoyante des chemins, et faisait un moment l'illusion d'une caravane; mais quand la bouffée de vent avait passé, quand elle était venue mourir en sifflant sur les créneaux de la tour des Pisans ou sur les trois palmiers de la maison de Caïphe, la poussière retombait, le désert apparaissait de nouveau, et le pas d'aucun chameau, d'aucun mulet, ne retentissait sur les pavés de la route : seulement, de quart d'heure en quart d'heure, les deux battants ferrés de toutes les portes de Jérusalem s'ouvraient, et nous voyions passer les morts que la peste venait d'achever, et que deux esclaves nus portaient, sur un brancard, aux tombes répandues tout autour de nous. Quelquefois un long cortége de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs, accompagnait le mort et défilait en chantant entre les troncs d'oliviers, puis rentrait à pas lents et silencieusement dans la ville. Plus souvent les morts étaient seuls; et quand les deux esclaves avaient

Digitized by Google

creusé de quelques palmes le sable ou la terre de la colline, et couché le pestiféré dans son dernier lit, ils s'asseyaient sur le tertre même qu'ils venaient d'élever, se partageaient les vêtements du mort, et, allumant leurs longues pipes, ils fumaient en silence, et regardaient la fumée de leurs chibouks monter en légère colonne bleue, et se perdre gracieusement dans l'air limpide, vif et transparent de ces journées d'automne.

A mes pieds, la vallée de Josaphat s'étendait comme un vaste sépulcre; le Cédron tari la sillonnait d'une déchirure blanchâtre, toute semée de gros cailloux, et les flancs des deux collines qui la cernent étaient tout blancs de tombes et de turbans sculptés, monument banal des Osmanlis : un peu sur la droite, la colline des Oliviers s'affaissait, et laissait, entre les chaînes éparses des cônes volcaniques des montagnes nues de Jéricho et de Saint-Sabba, l'horizon s'étendre et se prolonger, comme une avenue lumineuse, entre des cimes de cyprès inégaux : le regard s'y jetait de lui-même, attiré par l'éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait aux pieds des degrés de ces montagnes ; et derrière, la chaîne bleue des montagnes de l'Arabie pétrée bornait l'horizon. Mais borner n'est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes comme le cristal, et l'on voyait ou l'on croyait voir au delà un horizon vague et indéfini s'étendre encore, et nager dans les vapeurs ambiantes d'un air teint de pourpre et de céruse.

Digitized by Google

C'était l'heure de midi, l'heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière de toutes les heures; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge, dans le sac de poil de chèvre, à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente, les pieds enchaînés à des anneaux de fer: ces beaux et doux animaux étaient immobiles, leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparse, leur poil gris, luisant, et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb. Les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers; ils avaient étendu sur la terre leurs nattes de Damas, et ils fumaient, en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d'Antar; Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois pasteur, guerrier et poëte, qui a écrit le désert tout entier dans ses poésies nationales, épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon; ses vers, qui endorment ou exaltent l'imagination de l'Arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé, retentissaient en sons gutturaux dans le groupe animé de mes Saïs; et quand le poëte avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages, mais impressionnables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres; ils joignaient leurs mains, les élevaient au-dessus de leurs

oreilles, et, inclinant la tête, ils s'écriaient : *Allah! Allah! Allah!*

Plus tard, le souvenir de ces heures passées ainsi à écouter ces vers, que je ne pouvais comprendre, me fit rechercher avec soin quelques fragments de poésies arabes populaires, et surtout du poëme héroïque d'Antar. Je parvins à m'en procurer un certain nombre, et je me les faisais traduire par mon drogman pendant les soirées d'hiver que je passai dans le Libân. Je commençais moi-même à entendre un peu d'arabe, mais pas assez pour le lire; mon interprète traduisait les morceaux du poëme en italien vulgaire, et je les traduisais ensuite mot à mot en français. Je conserve ces essais poétiques inconnus en Europe, et je les fais insérer à la fin de cet ouvrage. On verra que la poésie est de tous les lieux, de tous les temps et de toutes les civilisations.

Le poëme d'Antar est, comme je viens de le dire, la poésie nationale de l'Arabe errant; ce sont les livres saints de son imagination. Combien d'autres fois encore n'ai-je pas vu des groupes de mes Arabes, accroupis le soir autour du feu de mon bivac, tendre le cou, prêter l'oreille, diriger leurs regards de feu vers un de leurs compagnons qui leur récitait quelques passages de ces admirables poésies, tandis qu'un nuage de fumée, s'élevant de leurs pipes, formait au-dessus de leurs têtes l'atmosphère fantastique des songes, et que nos chevaux, la tête penchée sur eux, semblaient eux-mêmes attentifs à la

Digitized by Google

voix monotone de leurs maîtres! Je m'asseyais non loin du cercle, et j'écoutais aussi, bien que je ne comprisse pas; mais je comprenais le son de la voix, le jeu des physionomies, les frémissements des auditeurs; je savais que c'était de la poésie, et je me figurais des récits touchants, dramatiques, merveilleux, que je me récitais à moi-même. C'est ainsi qu'en écoutant de la musique mélodieuse ou passionnée je crois entendre les paroles, et que la poésie de la langue chantée me révèle et me parle la poésie de la langue écrite. Faut-il même tout dire? je n'ai jamais lu de poésie comparable à cette poésie que j'entendais dans la langue inintelligible pour moi de ces Arabes : l'imagination dépassant toujours la réalité, je croyais comprendre la poésie primitive et patriarcale du désert; je voyais le chameau, le cheval, la gazelle; je voyais l'oasis dressant ses têtes de palmiers d'un vert jaune au-dessus des dunes immenses de sable rouge, les combats des guerriers, et les jeunes beautés arabes enlevées et reprises parmi la mêlée, et reconnaissant leurs amants dans leurs libérateurs. Cela me rappelle que j'ai eu toujours plus de plaisir à lire un poëte étranger dans une détestable et plate traduction, que dans l'original même : c'est que l'original le plus beau laisse toujours quelque chose à désirer dans l'expression, et que la mauvaise traduction ne fait qu'indiquer la pensée, le motif poétique; que l'imagination, brodant elle-même ce motif avec des paroles qu'elle

suppose aussi transparentes que l'idée, jouit d'un plaisir complet et qu'elle se crée à elle-même. L'infini étant dans la pensée, elle le suppose dans l'expression : le plaisir est ainsi infini. Il faut, pour se donner ce plaisir, être jusqu'à un certain point musicien ou poëte; mais qui ne l'est pas?

Antar, à la fois le héros et le poëte de l'Arabe errant, est peu connu de nous; nous savons mal son histoire; nous ignorons même la date précise de son existence. Quelques savants prétendent qu'il vivait dans le sixième siècle de notre ère. Les traditions locales reportent sa vie bien plus haut. Antar, selon ces traditions empruntées en partie à son poëme, était un esclave nègre qui conquit sa liberté par ses exploits et ses vertus, et obtint sa maîtresse Abla à force d'amour et d'héroïsme. Le poëme d'Antar n'est pas, comme celui d'Homère, écrit entièrement en vers; il est en prose poétique de l'arabe le plus pur et le plus classique, entrecoupée de vers. Ce qu'il y a de singulier dans ce poëme, c'est que la partie du récit écrite en prose est infiniment supérieure aux fragments lyriques qui y sont intercalés. La partie poétique y sent la recherche, l'affectation et la manière des littératures en décadence; rien au contraire n'est plus simple, plus naturel, plus véritablement passionné, que le récitatif. Tout ce que j'ai lu de poésies arabes, antiques ou modernes, participe plus ou moins de cette malheureuse recherche de la poésie d'Antar : ce sont, sinon des jeux de

mots, du moins des jeux d'idée, des jeux d'images, plutôt faits pour amuser l'esprit que pour toucher le cœur. Il faut des siècles à l'art pour arriver à l'expression simple et sublime de la nature. Pour les Arabes, les vers ne sont encore qu'un ingénieux mode de badiner avec leur esprit ou avec leurs sentiments. J'excepte quelques poésies religieuses, écrites, il y a environ trente ans, par un évêque maronite du mont Liban : j'en rapporte quelques fragments dignes des lieux qui les ont inspirées, et des sujets sacrés auxquels ce pieux cénobite avait exclusivement consacré son mâle génie. Ces poésies religieuses sont plus solennelles et plus intimes qu'aucune de celles que je connaisse en Europe; il y reste quelque chose de l'accent de Job, de la grandeur de Salomon et de la mélancolie de David.

Je regrette qu'un orientaliste exercé ne traduise pas pour nous Antar tout entier; cela vaudrait mieux qu'un voyage, car rien ne réfléchit autant les mœurs qu'un poëme; cela rajeunirait aussi nos propres inspirations par les couleurs si neuves qu'Antar a puisées dans ses solitudes; cela serait, de plus, amusant comme l'Arioste, touchant comme le Tasse. Je ne puis douter que la poésie italienne de l'Arioste et du Tasse ne soit sœur des poésies arabes : la même alliance d'idées qui produisit l'Alhambra, Séville, Grenade, et quelques-unes de nos cathédrales, a produit la *Jérusalem* et les drames charmants du poëte de Reggio. Antar est plus intéressant que *les*

Mille et une Nuits, parce qu'il est moins merveilleux. Tout l'intérêt est puisé dans le cœur de l'homme et dans les aventures vraies ou vraisemblables du héros et de son amante. Les Anglais ont une traduction presque complète de ce delicieux poëme; nous n'en possédons que quelques beaux fragments, disséminés dans nos revues littéraires. Le lecteur pourra à peine entrevoir, à travers les imperfections des morceaux placés à la fin de cet ouvrage, les admirables beautés de l'original.

A quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari sur un de ces petits monuments de pierre blanche dont toutes les collines, autour de Jérusalem, sont parsemées : elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur. Son profil, que son voile rejeté en arrière me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles têtes du Parthénon; mais en même temps la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la beauté sévère et mâle des statues grecques; ses cheveux d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très-estimée dans ce pays du soleil, dont elle est comme un reflet permanent; ses cheveux, détachés de sa tête, tombaient autour d'elle, et balayaient littéralement le sol; sa poitrine était entièrement dé-

couverte, selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie; et quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban, ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre, et creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore dans l'admirable épopée de M. de Chateaubriand. Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre alentour; un beau tapis de Damas était étendu sous ses genoux; sur le tapis il y avait quelques vases de fleurs, et une corbeille pleine de figues et de galettes d'orge; car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou, creusé dans la terre, et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter. Elle se penchait de moments en moments vers cette ouverture; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots, elle y collait ensuite l'oreille, comme si elle eût attendu la réponse; puis elle se remettait à chanter en pleurant encore. J'essayai de comprendre les paroles qu'elle murmurait ainsi, et qui venaient jusqu'à moi; mais mon drogman arabe ne put les saisir ou les rendre. Combien je les regrette! que de secrets de l'amour ou de la douleur! que de soupirs animés de toute la vie de deux âmes arrachées l'une à l'autre, ces paroles confuses et noyées de larmes devaient contenir! Oh! si quelque chose pouvait ja-

mais réveiller un mort, c'étaient de pareilles paroles murmurées par une pareille bouche!

A deux pas de cette femme, sous un morceau de toile noire soutenu par deux roseaux fichés en terre pour servir de parasol, ses deux petits enfants jouaient avec trois esclaves noires d'Abyssinie, accroupies, comme leur maîtresse, sur le sable que recouvrait un tapis. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles aussi, aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l'Abyssinie, étaient groupées dans des attitudes diverses, comme trois statues tirées d'un seul bloc. L'une avait un genou en terre, et tenait sur l'autre genou un des enfants qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère; l'autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes, comme la Madeleine de Canova, sur son tablier de toile bleue; la troisième était debout, un peu penchée sur ses deux compagnes, et, se balançant à droite et à gauche, berçait contre son sein, à peine dessiné, le plus petit des enfants, qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu'aux enfants, ceux-ci se prenaient à pleurer; et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissants et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfants.

C'était un dimanche : à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusa-

lem, j'entendais sortir par bouffées, de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres. Les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après trois mille ans, rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle, sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de terre sainte aller et venir, leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rhythmes divers.

Et moi j'étais là aussi pour chanter toutes ces choses; pour étudier les siècles à leur berceau; pour remonter jusqu'à sa source le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion; pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monuments, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir, d'une sagesse plus réelle et d'une philosophie plus vraie, la poésie grave et pensée de l'époque où nous vivons!

Cette scène, jetée par hasard sous mes yeux, et recueillie dans un de mes mille souvenirs de voyages, me présenta les destinées et les phases presque complètes de toute poésie : les trois esclaves noires berçant les enfants avec les chansons naïves et sans pensée de leur pays, la poésie pastorale et instructive de l'enfance des nations; la jeune veuve turque pleurant son mari en chantant ses sanglots à

la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du cœur; les soldats et les moukres arabes récitant des fragments belliqueux, amoureux et merveilleux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples nomades ou conquérants; les moines grecs chantant les psaumes sur leurs terrasses solitaires, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme et de rénovation religieuse; et moi, méditant sous ma tente et recueillant des vérités historiques ou des pensées sur toute la terre, la poésie de philosophie et de méditations, fille d'une époque où l'humanité s'étudie et se résume elle-même jusque dans les chants dont elle amuse ses loisirs.

Voilà la poésie tout entière dans le passé; mais dans l'avenir, que sera-t-elle? . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

GETHSEMANI,

OU LA MORT DE JULIA.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous plaçons ici, avant que l'auteur quitte Jérusalem et les grottes de Gethsemani qu'il vient de décrire, des vers qu'il écrivit quatorze mois après la perte de son unique enfant, vers dont la scène et les images se rapportent aux lieux qu'il vient de visiter.

Je fus dès la mamelle un homme de douleur;
Mon cœur, au lieu de sang, ne roule que des larmes;
Ou plutôt de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes,
Il a pétrifié les larmes dans mon cœur.
L'amertume est mon miel, la tristesse est ma joie;
Un instinct fraternel m'attache à tout cercueil;
Nul chemin ne m'arrête, à moins que je n'y voie
Quelque ruine ou quelque deuil!

Si je vois des champs verts qu'un ciel pur entretienne,
De doux vallons s'ouvrant pour embrasser la mer,
Je passe, et je me dis avec un rire amer :
Place pour le bonheur, hélas! et non la mienne!
Mon esprit n'a d'écho qu'où l'on entend gémir;
Partout où l'on pleura mon âme a sa patrie:

Une terre de cendre et de larmes pétrie
Est le lit où j'aime à dormir.

Demandez-vous pourquoi? Je ne pourrais le dire :
De cet abîme amer je remuerais les flots,
Ma bouche pour parler n'aurait que des sanglots.
Mais déchirez ce cœur, si vous voulez y lire!
La mort dans chaque fibre a plongé le couteau;
Ses battements ne sont que lentes agonies,
Il n'est plein que de morts comme des gémonies;
Toute mon âme est un tombeau!

Or, quand je fus aux bords où le Christ voulut naître,
Je ne demandai pas les lieux sanctifiés
Où les pauvres jetaient les palmes sous ses pieds,
Où le Verbe à sa voix se faisait reconnaître,
Où l'Hosanna courait sur ses pas triomphants,
Où sa main, qu'arrosaient les pleurs des saintes femmes,
Essuyant de son front la sueur et les flammes,
Caressait les petits enfants:

Conduisez-moi, mon père, à la place où l'on pleure,
A ce jardin funèbre où l'Homme de salut,
Abandonné du Père et des hommes, voulut
Suer le sang et l'eau qu'on sue avant qu'on meure!
Laissez-moi seul, allez; j'y veux sentir aussi
Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie :
Homme de désespoir, mon culte est l'agonie;
Mon autel à moi, c'est ici!

Il est, au pied poudreux du jardin des Olives,
Sous l'ombre des remparts d'où s'écroula Sion,
Un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,
Où le Cédron tari filtre entre ses deux rives:

Digitized by Google

Josaphat en sépulcre y creuse ses coteaux ;
Au lieu d'herbe, la terre y germe des ruines,
Et des vieux troncs minés les traînantes racines
Fendent les pierres des tombeaux.

Là, s'ouvre entre deux rocs la grotte ténébreuse
Où l'Homme de douleur vint savourer la mort,
Quand, réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,
Il dit à ses amis : « Veillez; l'heure est affreuse! »
La lèvre, en frémissant, croit encore étancher
Sur le pavé sanglant les gouttes du calice
Et la moite sueur du fatal sacrifice,
Sue encore aux flancs du rocher.

Le front dans mes deux mains, je m'assis sur la pierre,
Pensant à ce qu'avait pensé ce front divin,
Et repassant en moi, de leur source à leur fin,
Ces larmes dont le cours a creusé ma carrière.
Je repris mes fardeaux et je les soulevai;
Je comptai mes douleurs, mort à mort, vie à vie;
Puis dans un songe enfin mon âme fut ravie.
Quel rêve, grand Dieu, je rêvai!

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor.
Son front à chaque été s'accomplissait encor;
Mais son âme avait l'âge où le ciel les rappelle :
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer,
Partout à son rayon sa trace était suivie,
Et, sans se retourner pour me porter envie,
Nul père ne la vit passer.

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,

Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errants une éternelle fête;
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil!

C'était plus : de ma mère, hélas! c'était l'image;
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage;
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur.

Son front se nuançait à ma moindre pensée,
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien;
Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,
Comme dans une eau claire une ombre est retracée.
Mais tout ce qui montait de son cœur était doux,
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère,
Pour prier Dieu sur ses genoux!

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,
Et que je la tenais belle sur mon genou,
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou;
Ma tête sur son front tendrement inclinée.
Ce front, se renversant sur le bras paternel,
Seconait l'air bruni de ses tresses soyeuses;
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses,
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel.

Digitized by Google

Pour me darder son cœur et pour puiser mon âme,
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,
Et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,
Dieu seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme.
Mes lèvres ne savaient d'amour où se poser;
Elle les appelait comme un enfant qui joue,
Et les faisait flotter de sa bouche à sa joue,
Qu'elle dérobait au baiser!

Et je disais à Dieu, dans ce cœur qu'elle enivre :
« Mon Dieu! tant que ces yeux luiront autour de moi,
Je n'aurai que des chants et des grâces pour toi :
Dans cette vie en fleurs c'est assez de revivre.
Va, donne-lui ma part de tes dons les plus doux,
Effeuille sous mes pas ses jours en espérance,
Prépare-lui sa couche, entr'ouvre-lui d'avance
Les bras enchaînés d'un époux! »

Et, tout en m'enivrant de joie et de prière,
Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas
Que ce front devenait plus pesant sur mon bras,
Que ses pieds me glaçaient les mains, comme la pierre.
« Julia! Julia! d'où vient que tu pâlis?
Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui change?
Parle-moi, souris-moi! Pas de ces jeux, mon ange!
Rouvre-moi ces yeux où je lis! »

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,
Le sourire y mourait à peine commencé,
Son souffle raccourci devenait plus pressé,
Comme les battements d'une aile qui se pose.
L'oreille sur son cœur, j'attendais ses élans;
Et quand le dernier souffle eut enlevé son âme;

Digitized by Google

Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme
Porte mort et froid dans ses flancs!

Et sur mes bras roidis portant plus que ma vie,
Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,
Je me levai debout, je marchai vers l'autel,
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attiédie,
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller;
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,
Comme la place au nid d'où l'oiseau d'une aurore
Vient à peine de s'envoler!

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,
Et la douleur combla la place où fut mon cœur;
Et je dis à mon Dieu : « Mon Dieu, je n'avais qu'elle!
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour;
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche;
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

« C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures;
Mon matin, mon soir et ma nuit;

« Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité,

Digitized by Google

Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage;
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait.

« Eh bien! prends, assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel;
Moi-même je l'étends sur ton funèbre autel.
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!
Ma fille, mon enfant, mon souffle! la voilà!
La voilà! J'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela! »

Un sanglot m'étouffa, je m'éveillai. La pierre
Suintait sous mon corps d'une sueur de sang;
Ma main froide glaçait mon front en y passant;
L'horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière.
Je m'enfuis : l'aigle au nid est moins prompt à courir.
Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure;
L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure :
Elle m'attendait pour mourir!

Maintenant tout est mort dans ma maison aride,
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi;
Mes bras s'ouvrent à rien, et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur;
La prière en mon sein avec l'espoir est morte.
Mais c'est Dieu qui t'écrase, ô mon âme! Sois forte,
Baise sa main sous la douleur!

Digitized by Google

4 novembre 1832.

Passé la soirée et la nuit au désert de Saint-Jean, à prendre congé de nos excellents religieux, dont la mémoire nous accompagnera toujours : le souvenir des vertus humbles et parfaites reste dans l'âme, comme le parfum des odeurs d'un temple que l'on a traversé. Nous remîmes à ces bons pères une aumône à peine suffisante pour les indemniser des dépenses que nous leur avions occasionnées ; ils comptèrent pour rien le péril que nous leur avions fait courir ; ils me prièrent de les recommander à la protection terrible d'Abougosh, que je devais revoir à Jérémie. Nous partîmes avant le jour, pour éviter l'importunité de la poursuite des Bédouins de Bethléem et du désert de Saint-Jean, qui ne se lassaient pas de me suivre et commençaient même à me menacer. A huit heures du matin, nous avions franchi les hautes montagnes que couronne le tombeau des Machabées, et nous étions assis sous les figuiers de Jérémie, fumant la pipe et prenant le café avec Abougosh, son oncle et ses frères. Abougosh me combla de nouvelles marques d'égards et de bienveillance ; il m'offrit un cheval que je refusai, ne voulant pas lui faire de cadeau moi-même, parce que ce cadeau aurait semblé une reconnaissance du tribut qu'il impose ordinairement aux pèlerins, tribut dont Ibrahim les a affranchis ; je mis sous sa sauvegarde les religieux

de Saint-Jean, de Bethléem et de Jérusalem. J'ai su depuis qu'il était allé en effet les délivrer de l'obsession des Bédouins du désert; il ne se doutait pas sans doute, alors que je lui demandais sa protection pour de pauvres religieux francs exilés dans ses montagnes, que huit mois plus tard il enverrait implorer la mienne pour la délivrance de son propre frère, emmené prisonnier à Damas, et que je serais assez heureux pour lui être utile à mon tour. Le café pris, nos chevaux rafraîchis, nous repartîmes, escortés par l'immense population de Jérémie, et nous allâmes camper au delà de Ramla, dans un superbe bois d'oliviers qui entoure la ville. Accablés de lassitude et sans vivres, nous fîmes demander l'hospitalité aux religieux du couvent de Terre-Sainte; ils nous la refusèrent comme à des pestiférés que nous pouvions bien être en effet : nous nous passâmes donc de souper, et nous nous endormîmes au bruit du vent de mer jouant dans la cime des oliviers. C'est là que la Vierge, saint Joseph et l'Enfant passèrent la nuit dans la campagne en fuyant en Égypte. Ces pensées adoucirent notre couche.

Partis de Ramla à six heures du matin; venus déjeuner à Jaffa chez M. Damiani; — un jour passé à nous reposer, et à préparer les provisions pour revenir en Syrie par la côte.

Rien de plus délicieux que ces voyages en caravane quand le pays est beau; que les chevaux bien reposés marchent légèrement au lever du jour, sur un sol

uni et sablonneux; que les sites se succèdent sans monotonie; que la mer surtout, qui nous envoie au visage la fraîche ondulation de l'air produite par ses vagues souples et régulières, se déroule verte ou bleue aux pieds de votre cheval, et vous jette par moments les gouttes poudreuses de son écume : c'est le plaisir que nous éprouvions en longeant le charmant golfe qui sépare Caïpha de Saint-Jean d'Acre. Le désert, formé par la plaine de Zabulon, est caché à droite par les hautes touffes de roseaux et par la cime des palmiers qui séparent la grève de la terre : on marche sur un lit de sable blanc et fin, continuellement arrosé par la vague qui s'y déplie, et y répand ses nappes blanches et cannelées; le golfe, enfermé à l'orient par la haute pointe du cap Carmel surmontée de son monastère, à l'occident par les blanches murailles en lambeaux de Saint-Jean d'Acre, ressemble à un vaste lac, où les plus petites barques peuvent se faire bercer impunément par les flots : il n'en est rien cependant. La côte de Syrie, partout dangereuse, l'est davantage encore dans le golfe de Caïpha : les navires qui s'y réfugient et y jettent l'ancre, pour éviter la tempête, sur un fond de sable peu solide, sont fréquemment jetés à la côte. De tristes et pittoresques débris l'attestaient trop à nos regards; la plage entière est bordée de carcasses de vaisseaux naufragés à demi, ensevelis dans le sable; quelques-unes montrent encore leur haute proue fracassée, où les oiseaux de mer font

leurs nids ; beaucoup ont seulement leurs mâts hors du sable : ces arbres immobiles et sans feuillage ressemblent à ces croix funèbres que nous plantons sur la cendre de ceux qui ne sont plus : il y en a qui ont encore leurs vergues et leurs cordages, rouillés par la vapeur saline de la mer, pendant autour des mâts. Les Arabes ne touchent pas à ces ruines de bâtiments naufragés; il faut que le temps et les tempêtes d'hiver se chargent seuls d'accomplir leur dégradation, ou que le sable les ensevelisse jour à jour. Nous vîmes là, comme presque dans toutes les autres mers de Syrie, comment les Arabes pêchent le poisson. Un homme, tenant un petit filet replié, élevé au-dessus de sa tête et prêt à être lancé, s'avance à quelques pas dans la mer, et choisit l'heure et la place où le soleil est derrière lui, et illumine la vague sans l'éblouir. Il attend les vagues qui viennent, en s'amoncelant et en se dressant, fondre à ses pieds sur l'écueil ou sur le sable. Il plonge un regard perçant et exercé dans chaque écume, et s'il aperçoit qu'elle roule du poisson, il lance son filet au moment même où elle se brise et entraînerait ce qu'elle apporte avec son reflux : le filet tombe, la vague se retire, et le poisson reste. Il faut un temps un peu gros pour que cette pêche ait lieu sur les côtes de Syrie : quand la mer est calme, le pêcheur n'y découvre rien ; la vague ne devient transparente qu'en se dressant au soleil à la surface de la mer.

L'odeur infecte des champs de bataille nous an-

Digitized by Google

nonçait le voisinage d'Acre; nous n'étions plus qu'à un quart d'heure de ses murs. C'est un monceau de ruines; les dômes des mosquées sont percés à jour, les murailles crénelées d'immenses brèches, les tours écroulées dans le port; elle venait de subir un siége d'un an, et d'être emportée d'assaut par les quarante mille héros d'Ibrahim.

On connaît mal en Europe la politique de l'Orient: on lui suppose des desseins, elle n'a que des caprices; des plans, elle n'a que des passions; un avenir, elle n'a que le jour et le lendemain. On a vu dans l'agression de Méhémet-Ali la préméditation d'une longue et progressive ambition; ce ne fut que l'entraînement de la fortune, qui, d'un pas à l'autre, le mena presque involontairement jusqu'à ébranler le trône de son maître et à conquérir une moitié de l'empire : une chance nouvelle peut le conduire plus loin encore.

Voici comment la querelle naquit : Abdalla, pacha d'Acre, jeune homme inconsidéré, passé au gouvernement d'Acre par un jeu de la faveur et du hasard, s'était révolté contre le Grand Seigneur; vaincu, il avait imploré la protection du pacha d'Égypte, qui avait acheté sa grâce du divan. Abdalla, oubliant bientôt la reconnaissance qu'il devait à Méhémet, refusa de tenir certaines conditions jurées dans le temps de son infortune. Ibrahim marche pour l'y forcer; il éprouve à Acre une résistance imprévue; sa colère s'irrite : il demande à son maître des trou-

pes nouvelles; elles arrivent, et sont de nouveau repoussées. Méhémet-Ali se lasse, et rappelle son fils de tous ses vœux; l'amour-propre d'Ibrahim résiste: il veut mourir sous les murs d'Acre, ou la soumettre à son père. Il enfonce enfin, à force d'hommes sacrifiés, les portes de cette ville. Abdalla, prisonnier, s'attend à la mort; Ibrahim le fait venir sous sa tente, lui adresse quelques sarcasmes amers, et l'expédie à Alexandrie. Au lieu du cordon ou du sabre, Méhémet-Ali lui envoie son cheval, le fait entrer en triomphe, le fait asseoir à ses côtés sur le divan, lui adresse des éloges sur sa bravoure et sa fidélité au sultan, lui donne un palais, des esclaves, et d'immenses revenus.

Abdalla méritait ce traitement par sa bravoure: renfermé dans Acre avec trois mille osmanlis, il avait résisté un an à toutes les forces de l'Égypte par terre et par mer; la fortune d'Ibrahim, comme celle de Napoléon, avait hésité devant cet écueil; si le Grand Seigneur, en vain sollicité par Abdalla, lui avait envoyé quelques mille hommes à propos, ou avait seulement lancé sur les mers de Syrie deux ou trois de ces belles frégates qui dorment inutilement sur leurs ancres devant les caïques du Bosphore, c'en était fait d'Ibrahim : il rentrait en Égypte avec la conviction de l'impuissance de sa colère. Mais la Porte fut fidèle à son système de fatalité; elle laissa s'accomplir la ruine de son pacha : le boulevard de la Syrie fut renversé, et le divan ne se réveilla que

trop tard. Cependant Méhémet-Ali écrivait à son général de revenir; mais celui-ci, homme de courage et d'aventures, voulut tâter jusqu'au bout la faiblesse du sultan et sa propre destinée : il avança. Deux victoires éclatantes et mal disputées, celle de Homs en Syrie et celle de Konia en Asie Mineure, le rendirent maître absolu de l'Arabie, de la Syrie, et de tous ces royaumes do Pont, de Bithynie, de Cappadoce, qui sont aujourd'hui la Caramanie. La Porte pouvait encore lui couper la retraite, et, débarquant des troupes sur ses derrières, reprendre possession des villes et des provinces, où il ne pouvait laisser des garnisons suffisantes; un corps de six mille hommes, jeté par elle dans les défilés du Taurus et de la Syrie, faisant d'Ibrahim et de son armée une proie, l'emprisonnait dans ses victoires. La flotte turque était infiniment plus nombreuse que celle d'Ibrahim; ou plutôt la Porte avait une flotto immense et magnifique, Ibrahim n'avait quo deux ou trois frégates. Mais, dès le commencement de la campagne, Kalil-Pacha, jeune homme aux mœurs élégantes, favori du Grand Seigneur, et nommé par lui capitan-pacha, s'était retiré de la mer devant les faibles forces d'Ibrahim; je l'avais vu, de mes yeux, quitter la rade de Rhodes et s'enfermer dans la rade de Marmorizza sur la côte de Caramanie, au fond du golfe de Macri. Une fois avec ses vaisseaux dans ce port dont la passe est prodigieusement étroite, Ibrahim, avec deux bâtiments, pouvait l'empêcher

d'en sortir. Il n'en sortit plus en effet, et tout l'hiver, où les opérations militaires furent les plus importantes et les plus décisives sur les côtes de Syrie, les vaisseaux d'Ibrahim parurent seuls sur ces mers, et lui transportèrent sans obstacles des renforts et des munitions; et cependant Kalil-Pacha n'était ni traître ni sans valeur : mais ainsi vont les affaires d'un peuple qui demeure immobile quand tout marche autour de lui. La fortune des nations, c'est leur génie; le génie des musulmans tremble maintenant devant celui du dernier de ses pachas. On sait le reste de cette campagne, qui rappelle celle d'Alexandre; Ibrahim est incontestablement un héros, et Méhémet-Ali un grand homme; mais toute leur fortune repose sur leurs deux têtes; ces deux hommes de moins, il n'y a plus d'Égypte, il n'y a plus d'empire arabe, il n'y a plus de Machabées pour l'islamisme, et l'Orient revient à l'Occident par cette invincible loi des choses qui porte l'empire là où est la lumière.

Même date.

Le sable qui borde le golfe de Saint-Jean d'Acre devenait de plus en plus fétide. Nous commencions à apercevoir des ossements d'hommes, de chevaux, de chameaux, roulés sur la grève et blanchissant au soleil, lavés par l'écume des vagues. A chaque pas, ces débris amoncelés se multipliaient à nos

yeux. Bientôt toute la lisière, entre la terre et les falaises, en parut couverte, et le bruit des pas de nos chevaux faisait partir à tout moment des bandes de chiens sauvages, de hideux chacals et d'oiseaux de proie, occupés depuis deux mois à ronger les restes d'un horrible festin que le canon d'Ibrahim et d'Abdalla leur avait fait. Les uns entraînaient en fuyant des membres d'hommes mal ensevelis, les autres des jambes de chevaux où la peau tenait encore; quelques aigles posés sur des têtes osseuses de chameaux, s'élevaient à notre approche avec des cris de colère, et revenaient planer, même à nos coups de fusil, sur leur horrible proie. Les hautes herbes, les joncs, les arbustes du rivage, étaient également jonchés de ces débris d'hommes ou d'animaux. Tout n'était pas le reste de la guerre. Le typhus, qui ravageait Acre depuis plusieurs mois, achevait ce que les armes avaient épargné; il restait à peine douze à quinze cents hommes dans une ville de douze à quinze mille âmes, et chaque jour on jetait hors des murs ou dans la mer les cadavres nouveaux que la mer, rejetait au fond du golfe, ou que les chacals déterraient dans les champs. Nous arrivâmes jusqu'à la porte orientale de cette malheureuse ville. L'air n'était plus respirable; nous n'entrâmes pas, mais tournant à droite, le long des murs écroulés où travaillaient quelques esclaves, nous traversâmes le champ de bataille dans toute son étendue, depuis les murs de la ville jusqu'à la

maison de campagne des anciens pachas d'Acre, bâtie au milieu de la plaine, à une ou deux heures du bord de la mer. En approchant de cette maison de magnifique apparence, et flanquée de kiosques élégants d'architecture indienne, nous vîmes de longs sillons un peu plus élevés que ceux que la charrue trace dans nos fortes terres. Ces sillons pouvaient avoir une demi-lieue de long sur à peu près autant de large; le dos du sillon s'élevait à un ou deux pieds au-dessus du sol : c'était la place du camp d'Ibrahim, et la tombe de quinze mille hommes qu'il avait fait ensevelir dans ces tranchées sépulcrales. Nous marchâmes longtemps avec difficulté sur ce sol, qui recouvrait à peine tant de victimes de l'ambition et du caprice de ce qu'on appelle un héros.

Nous pressions le pas de nos chevaux, dont les pieds heurtaient sans cesse contre les morts et brisaient les ossements que les chacals avaient découverts; et nous allâmes camper à environ une heure de cet endroit funeste, dans un site charmant de cette plaine, tout arrosé d'eau courante, tout ombragé de palmes d'orangers et de limoniers doux, hors du vent de Saint-Jean d'Acre, dont les émanations nous poursuivaient. Ces jardins, jetés comme une oasis dans la nudité de la plaine d'Acre, avaient été plantés par l'avant-dernier pacha, successeur du fameux Djezzar-Pacha. Quelques pauvres Arabes, réfugiés dans des huttes de terre et de boue, nous

fournirent des oranges, des œufs et des poulets; nous dormîmes là.

Le lendemain, M. de Laroyère put à peine se lever de sa natte et monter à cheval; tous ses membres engourdis par la douleur se refusaient au moindre mouvement. Il sentit les premiers symptômes du typhus, que sa science médicale lui apprenait à distinguer mieux que nous. Mais le lieu ne nous offrant ni abri ni ressources pour établir un malade, nous nous hâtâmes de nous en éloigner avant que la maladie fût devenue plus grave, et nous allâmes coucher à quinze lieues de là, dans la plaine de Tyr, aux bords d'un fleuve ombragé d'immenses roseaux, et non loin d'une ruine isolée qui semble avoir appartenu à l'époque des croisés. Le mouvement et la chaleur avaient ranimé M. de Laroyère. Nous le couchâmes sous la tente, et nous allâmes tuer des canards et des oies sauvages, qui s'élevaient, comme des nuages, des roseaux aux bords du fleuve. Ces oiseaux nourrirent ce jour-là toute notre caravane.

Le jour suivant, nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, dans un endroit délicieux, ombragé de cèdres maritimes et de magnifiques platanes, un aga turc qui revenait de la Mecque avec une suite nombreuse d'hommes et de chevaux. Nous nous établîmes sous un arbre auprès de la fontaine, non loin d'un autre arbre où l'aga déjeunait. Ses esclaves promenaient ses chevaux. Je fus frappé de la perfection de formes et de la légèreté d'un jeune étalon

arabe de pur sang. Je chargeai mon drogman d'entrer en pourparler avec l'aga. Nous lui envoyâmes en présents quelques-unes de nos provisions de route et une paire de pistolets à piston ; il nous fit présent à son tour d'un yatagan de Perse. Je fis passer mes chevaux devant lui, pour amener la conversation d'une manière naturelle sur ce sujet. Nous y parvînmes, mais la difficulté était de lui proposer de me vendre le sien. Mon drogman lui raconta qu'un de nos compagnons de route était si malade, qu'il ne pouvait trouver un cheval d'une allure assez douce pour le porter. L'aga alors dit qu'il en avait un sur le dos duquel on pouvait boire le café au galop sans qu'il en tombât une goutte de la tasse. C'était précisément le bel animal que j'avais admiré, et que je désirais si vivement posséder pour ma femme. Après de longues circonvolutions de paroles, nous finîmes par entrer en marché ; et j'emmenai le cheval, que j'appelai *El Kantara*, en mémoire du lieu et de la fontaine où je l'avais acheté. Je le montai à l'instant même pour achever la journée : je n'ai jamais monté un animal aussi léger. On ne sentait ni le mouvement élastique de ses épaules, ni la réaction de son sabot sur le rocher, ni le plus léger poids de sa tête sur le mors. L'encolure courte et élancée, relevant ses pieds comme une gazelle, on croyait monter un oiseau dont les ailes auraient soutenu la marche insensible. Il courait aussi mieux qu'aucun cheval arabe avec qui je l'aie essayé. Son

poil était gris perlé. Je le donnai à ma femme, qui ne voulut plus en monter d'autre pendant tout notre séjour en Orient. Je regretterai toujours ce cheval accompli. Il était né dans le Khorassan et n'avait que cinq ans.

Le soir, nous arrivâmes aux Puits de Salomon ; le lendemain, de bonne heure, nous entrions à Saïde, l'antique Sidon, escortés par les Francs du pays et par les fils de M. Giraudin, notre excellent vice-consul à Saïde. Nous trouvâmes aussi à Saïde M. Cattafago, que nous avions connu à Nazareth, et sa famille. Il venait de bâtir une maison dans cette ville, et s'occupait des préparatifs du mariage d'une de ses filles. L'antique Sidon n'offrant plus aucun vestige de sa grandeur passée, nous nous livrâmes tout entiers aux soins aimables de M. Giraudin, et au plaisir de causer de l'Europe et de l'Orient avec cet intéressant vieillard. Devenu patriarche dans la terre des patriarches, il nous présentait en lui et dans sa famille l'image de toutes les vertus patriarcales, dont il nous rappelait les mœurs dans ses mœurs.

Le typhus se caractérise avec tous ses symptômes dans la maladie croissante de M. de Laroyère. Ne pouvant plus se lever pour monter à cheval, nous affrétons une barque à Saïde pour le transporter par mer à Bayruth ; nous repartons avec le reste de la caravane ; j'envoie un courrier à lady Stanhope, pour la remercier des obligeantes démarches qu'elle a faites en ma faveur auprès du chef Abougosh, et la

Digitized by Google

prier de saisir les occasions qui se présenteraient d'annoncer mon arrivée prochaine aux Arabes du désert de Bkâ, de Balbek et de Palmyre.

3 novembre 1832.

Couché à une mauvaise masure antique, abandonnée sur les bords de la mer; écrit quelques vers pendant la nuit sur les pages de ma Bible; joie d'approcher de Bayruth après un voyage si heureusement accompli; trouvé en route un cavalier arabe porteur d'une lettre de ma femme. Tout va bien, Julia est florissante de santé; on m'attend pour aller passer quelques jours au monastère d'Antoura, dans le Liban, chez le patriarche catholique, qui est venu nous y inviter. A quatre heures après midi, orage épouvantable; la calotte des nuages semble tomber tout à coup sur les montagnes qui sont à notre droite; le bruit du flux et du reflux de ces lourds nuages contre les pics du Liban qui les déchirent, se confond au bruit de la mer, qui ressemble elle-même à une plaine de neige remuée par un vent furieux. La pluie ne tombe pas, comme en Occident, par gouttes plus ou moins pressées, mais par ruisseaux continus et lourds, qui frappent et pèsent sur l'homme et le cheval comme la main de la tempête. Le jour a complétement disparu; nos chevaux marchent dans des torrents mêlés de pierres roulantes, et sont à chaque instant près d'être entraînés dans la mer.

Quand le ciel se relève et reparaît, nous nous trouvons aux bords du plateau des pins de Fakardin, à une demi-lieue de la ville. La patrie est quelque chose pour les animaux comme pour les hommes; ceux de mes chevaux qui reconnaissent ce site pour nous y avoir portés souvent, quoique accablés de trois cents lieues de route, hennissent, dressent leurs oreilles, et bondissent de joie sur le sable. Je laisse la caravane défiler lentement sous les pins; je lance Liban au galop, et j'arrive, le cœur tremblant d'inquiétude et de joie, dans les bras de ma femme. Julia était à s'amuser dans une maison voisine avec les filles du prince de la montagne, devenu gouverneur de Bayruth pendant mon absence: elle m'a vu accourir du haut de la terrasse; je l'entends qui accourt elle-même en disant : « Où est-il? Est-ce bien lui? » Elle entre, elle se précipite dans mes bras, elle me couvre de caresses, puis elle court autour de la chambre, ses beaux yeux tout brillants de larmes de joie, élevant ses bras et répétant : « Oh! que je suis contente! oh! que je suis contente! » et revient s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser encore. Il y avait dans la chambre deux jeunes pères jésuites du Liban en visite chez ma femme; je n'ai pu de longtemps leur adresser un mot de politesse: muets eux-mêmes devant cette expression naïve et passionnée de la tendresse d'âme d'un enfant pour son père, et devant l'éclat céleste que le bonheur ajoutait à la beauté de cette tête rayonnante, ils

restaient debout, frappés de silence et d'admiration. Nos amis et notre suite arrivent, et remplissent les champs de mûriers de nos chevaux et de nos tentes.

Plusieurs jours de repos et de bonheur passés à recevoir les visites de nos amis de Bayruth : les fils de l'émir Beschir, descendus des montagnes, par l'ordre d'Ibrahim, pour occuper le pays qui menace de se soulever en faveur des Turcs, sont campés dans la vallée de Nar-el-Kelb, à une heure environ de chez moi.

7 novembre 1832.

Le consul de Sardaigne, M. Bianco, lié depuis longues années avec ces princes, nous invite à un dîner qu'il leur donne. Ils arrivent vêtus de cafetans magnifiques, tissus en entier de fils d'or; leur turban est également composé des plus riches étoffes de Cachemire. L'aîné des princes, qui commande l'armée de son père, a un poignard dont le manche est entièrement incrusté de diamants d'un prix inestimable. Leur suite est nombreuse et singulière : au milieu d'un grand nombre de musulmans et d'esclaves noirs, il y a un poëte tout à fait semblable, par ses attributions, aux bardes du moyen âge; ses fonctions consistent à chanter les vertus et les exploits de son maître, à lui composer des histoires quand il l'appelle pour le désennuyer, à rester de-

Digitized by Google

bout derrière lui pendant les repas pour improviser des vers, espèces de toasts politiques en son honneur ou en l'honneur des convives que le prince veut distinguer. Il y a aussi un chapelain ou confesseur maronite catholique qui ne le quitte jamais, même à table, et à qui seul l'entrée du harem est permise : c'est un moine à figure joviale et guerrière, tout à fait semblable à ce que nous entendons par aumônier de régiment. Le chapelain, à cause de son caractère ecclésiastique, est assis à table; le poëte reste debout. Ces princes, et surtout l'aîné, ne paraissent nullement embarrassés de nos usages, ni de la présence des femmes européennes. Ils causent tour à tour avec nous, avec la même grâce de manières, le même à-propos, la même liberté d'esprit, que s'ils avaient été nourris dans la cour la plus élégante de l'Europe. La civilisation orientale est toujours au niveau de notre civilisation, parce qu'elle est plus vieille, et originairement plus pure et plus parfaite. A un œil sans préjugé, il n'y a pas de comparaison entre la noblesse, la décence, la grâce sévère des mœurs arabes, turques, indiennes, persanes, et les nôtres. On sent en nous les peuples jeunes, sortant à peine de civilisations dures, grossières, incomplètes : on sent en eux les enfants de bonne maison, les peuples héritiers de la sagesse et de la vertu antiques. Leur noblesse, qui n'est que la filiation des vertus primitives, est écrite sur leurs fronts et empreinte dans toutes leurs coutumes; et

puis il n'y a pas de peuple parmi eux. La civilisation morale, la seule dont je tienne compte, est partout de niveau. Le pasteur et l'émir sont de même famille, parlent la même langue, ont les mêmes usages, et participent à la même sagesse, à la même grandeur de traditions, qui est l'atmosphère d'un peuple.

Au dessert, les vins de Chypre et du Liban circulent à grands flots; les Arabes chrétiens et la famille de l'émir Beschir, qui est chrétienne ou croit l'être, en boivent sans difficulté dans l'occasion. On porte des toasts à la victoire d'Ibrahim, à l'affranchissement du Liban, à l'amitié des Francs et des Arabes; puis enfin le prince en porte un aux dames présentes à cette fête : son barde alors se prit à improviser à l'ordre du prince, et chanta, en récitatif et à gorge déployée, des vers arabes, dont voici à peu près le sens :

« Buvons le jus d'Éden, qui enivre et réjouit le cœur de l'esclave et du prince. C'est du vin de ces plants que Noé a plantés lui-même quand la colombe, au lieu du rameau d'olivier, lui rapporta du ciel le cep de la vigne. Par la vertu de ce vin, le poëte un instant devient prince, et le prince devient poëte.

« Buvons-le à l'honneur de ces jeunes et belles Franques qui viennent du pays où toute femme est reine. Les yeux des femmes de Syrie sont doux, mais ils sont voilés. Dans les yeux des filles d'Occident il

y a plus d'ivresse que dans la coupe transparente que je bois.

« Boire le vin et contempler le visage des femmes, pour le musulman c'est pécher deux fois; pour l'Arabe c'est deux fois jouir, et bénir Dieu de deux manières. »

Le chapelain parut lui-même enchanté de ces vers, et chantait les refrains du barde en riant et en vidant son verre; le prince nous proposa le spectacle d'une chasse au faucon, divertissement habituel de tous les princes et scheiks de Syrie. C'est de là que les croisés rapportèrent cet usage en Europe.

9 novembre 1832.

Le climat, à l'exception de quelques coups de vent sur la mer et de quelques orages de pluie vers le milieu du jour, est aussi beau qu'au mois de mai en France. Aussitôt que les pluies ont commencé, c'est un printemps nouveau qui commence; les murailles des terrasses qui soutiennent les pentes cultivées du Liban et les collines fertiles des environs de Bayruth se sont tellement couvertes de végétation en peu de jours, que la terre est entièrement cachée sous la mousse, l'herbe, les lianes et les fleurs; l'orge verte tapisse tous les champs, qui n'étaient que poussière à notre arrivée; les mûriers, qui poussent leurs

secondes feuilles, forment, tout autour des maisons, des forêts impénétrables au soleil; on aperçoit, çà et là, les toits des maisons disséminées dans la plaine, qui sortent de cet océan de verdure, et les femmes grecques et syriennes dans leur riche et éclatant costume, semblables à des reines qui prennent l'air sur les pavillons de leurs jardins; de petits sentiers encaissés dans le sable conduisent de maisons en maisons, d'une colline à l'autre, à travers ces jardins continus qui vont de la mer jusqu'au pied du Liban; en les suivant, on trouve tout à coup, sur le seuil de ces petites maisons, les scènes les plus ravissantes de la vie patriarcale : ce sont les femmes et les jeunes filles accroupies sous le mûrier ou le figuier, à leur porte, qui brodent les riches tapis de laine aux couleurs heurtées et éclatantes; d'autres, attachant les bouts de fil de soie à des arbres éloignés, les dévident en marchant lentement et en chantant d'un arbre à l'autre; des hommes marchant, au contraire, en reculant d'arbre en arbre, occupés à faire des étoffes de soie, et jetant la navette qu'un autre homme leur renvoie. Les enfants sont couchés dans des berceaux de jonc ou sur des nattes, à l'ombre; quelques-uns sont suspendus aux branches des orangers; les gros moutons de Syrie, à la queue immense et traînante, trop lourds pour pouvoir se remuer, sont couchés dans des trous qu'on creuse exprès dans la terre fraîche devant la porte; une ou deux belles chèvres à longues oreilles pendantes

Digitized by Google

comme celles de nos chiens de chasse, et quelquefois une vache, complètent le tableau champêtre; le cheval du maître est toujours là aussi, couvert de son harnais magnifique, et prêt à être monté; il fait partie de la famille, et semble prendre intérêt à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit autour de lui; sa physionomie s'anime comme celle d'un visage humain : quand l'étranger paraît et lui parle, il dresse ses oreilles, il relève ses lèvres, ride ses naseaux, tend sa tête au vent, et flaire l'inconnu qui le flatte; ses yeux doux, mais profonds et pensifs, brillent, comme deux charbons, sous la belle et longue crinière de son front. Les familles grecques, syriennes et arabes de cultivateurs, qui habitent ces maisons au pied du Liban, n'ont rien de sauvage ni rien de barbare; plus instruits que les paysans de nos provinces, ils savent tous lire, entendent tous deux langues, l'arabe et le grec; ils sont doux, paisibles, laborieux et sobres; occupés toute la semaine des travaux de la terre ou de la soie, ils se délassent le dimanche en assistant avec leurs familles aux longs et spectaculeux offices du culte grec ou syriaque; ils rentrent ensuite à la maison, pour prendre un repas un peu plus recherché que les jours ordinaires; les femmes et les jeunes filles, parées de leurs plus riches habits, et les cheveux tressés et tout parsemés de fleurs d'oranger, de giroflée-ponceau et d'œillets, restent assises sur des nattes, à la porte de la maison, avec leurs voisines et leurs

amies. Il serait impossible de peindre avec la plume les groupes admirables de pittoresque, de richesse de costume et de beauté que ces femmes forment alors dans la campagne. Je vois là tous les jours des visages de jeunes femmes ou de jeunes filles que Raphaël n'avait pas entrevus, même dans ses songes d'artiste. C'est bien plus que la beauté italienne et que la beauté grecque; c'est la pureté de formes, la délicatesse de contours, en un mot, tout ce que l'art grec et romain nous ont laissé de plus accompli; mais cela est rendu plus enivrant encore par une naïveté primitive et simple d'expression, par une langueur sereine et voluptueuse, par un jour céleste que le regard des yeux bleus bordés de cils noirs répand sur les traits, et par une finesse de sourire, une harmonie de proportions, une blancheur animée de la peau, une transparence indescriptible du teint, un vernis métallique des cheveux, une grâce de mouvements, une étrangeté d'attitudes et un son perlé et vibrant de la voix, qui font de la jeune Syrienne la houris du paradis des yeux. Ces beautés admirables et variées sont aussi extrêmement communes; je ne marche jamais une heure dans la campagne sans en rencontrer plusieurs allant aux fontaines ou revenant avec leurs urnes étrusques sur l'épaule, et leurs jambes nues entourées de bracelets d'argent; les hommes et les jeunes garçons vont le dimanche s'asseoir, pour tout délassement, sur des nattes étendues au pied de quelque grand

Digitized by Google

syconiore, non loin d'une fontaine; ils restent là immobiles tout le jour, à conter des histoires merveilleuses, buvant de temps en temps une tasse de café ou une tasse d'eau fraîche; les autres vont sur le haut des collines, et vous les voyez là paisiblement groupés sous leurs vignes ou leurs oliviers, paraissant jouir avec délices de la vue de la mer que ces coteaux dominent, de la limpidité du ciel, du chant des oiseaux, et de toutes ces voluptés instinctives de l'homme pur et simple, que nos populations ont perdues pour l'ivresse bruyante du cabaret ou les fumées de l'orgie. Jamais plus belles scènes de la création ne furent peuplées et animées de plus pures et plus belles impressions; la nature ici est véritablement un hymne perpétuel à la bonté du Créateur, et aucun ton faux, aucun spectacle de misère ou de vice, ne trouble, pour l'étranger, la ravissante harmonie de cet hymne : — hommes, femmes, oiseaux, animaux, arbres, montagnes, mer, ciel, climat, tout est beau, tout est pur, tout est splendide et religieux.

10 novembre 1832.

Ce matin, je suis allé errer de bonne heure avec Julia sur la colline que les Grecs nomment San-Dimitri, à une lieue environ de Bayruth, en se rapprochant du Liban, et en suivant obliquement la courbe de la ligne de la mer. Deux de mes Arabes nous ac-

Digitized by Google

compagnaient, l'un pour nous guider, l'autre pour se tenir à la tête du cheval de Julia, et la recevoir dans ses bras si le cheval s'animait trop. Quand les sentiers devenaient trop rapides, nous laissions nos montures un moment, et nous parcourions à pied les terrasses naturelles ou artificielles qui forment des gradins de verdure de toute la colline de San-Dimitri. Dans mon enfance je me suis représenté souvent ce paradis terrestre, cet Éden que toutes les nations ont dans leurs souvenirs, soit comme un beau rêve, soit comme une tradition d'un temps et d'un séjour plus parfaits; j'ai suivi Milton dans ses délicieuses descriptions de ce séjour enchanté de nos premiers parents; mais ici, comme en toutes choses, la nature surpasse infiniment l'imagination. Dieu n'a pas donné à l'homme de rêver aussi beau qu'il a fait. J'avais rêvé Éden, je puis dire que je l'ai vu.

Quand nous eûmes marché une demi-heure sous les arceaux de nopals qui encaissent tous les sentiers de la plaine, nous commençâmes à monter par de petits chemins plus étroits et plus escarpés qui arrivent tous à des plateaux successifs, d'où l'horizon de la campagne, de la mer et du Liban, se découvre successivement davantage. Ces plateaux, d'une médiocre largeur, sont tous entourés d'arbres forestiers inconnus à nos climats, et dont j'ignore malheureusement la nomenclature; mais leur tronc, le port de leurs branches, les formes neuves et étranges de leurs cimes coniques, échevelées, pyrami-

dales, ou s'étendant comme des ailes, donnent à cette bordure de végétation une grâce et une nouveauté d'aspect qui signalent assez l'Asie. Leurs feuillages aussi ont toutes les formes et toutes les teintes, depuis la noire verdure du cyprès jusqu'au vert gris de l'olivier, jusqu'au jaune du citronnier et de l'oranger; depuis les larges feuilles du mûrier de la Chine, dont chacune suffirait pour cacher le soleil au front d'un enfant, jusqu'aux légères découpures de l'arbre à thé, du grenadier, et d'autres innombrables arbustes dont les feuilles ressemblent aux feuilles du persil, et jettent comme de légères draperies de dentelles végétales entre l'horizon et vous. Le long de ces lisières de bois règne une lisière de verdure qui se couvre de fleurs à leur ombre. L'intérieur des plateaux est semé d'orge, et, à un angle quelconque, deux ou trois têtes de palmiers, ou le dôme sombre et arrondi du caroubier colossal, indiquent la place où un cultivateur arabe a bâti sa cabane, entourée de quelques plants de vignes, d'un fossé défendu par des palissades vertes de figuiers d'Inde couverts de leurs fruits épineux, et d'un petit jardin d'orangers semé d'œillets et de giroflées pour l'ornement des cheveux de ses filles. Quand par hasard le sentier nous conduisait à la porte de ces maisons enfoncées, comme des nids humains, dans ces vagues de verdure, nous ne voyions, sur la physionomie de ses heureux et bons habitants, ni surprise, ni humeur, ni colère. Ils nous saluaient, en souriant à la

beauté de Julia, du salut pieux des Orientaux : *Saba el Kaïr*. Que le jour soit béni pour vous. Quelques-uns nous priaient de nous arrêter sous leur palmier ; ils apportaient, selon leur richesse, ou une natte ou un tapis, et nous offraient des fruits, du lait, ou des fleurs de leur jardin. Nous acceptions quelquefois, et nous leur promettions de revenir leur apporter à notre tour quelque chose d'Europe. Mais leur politesse et leur hospitalité n'étaient nullement intéressées. Ils aiment les Francs, qui savent guérir de toutes les maladies, qui connaissent les vertus de toutes les plantes, et qui adorent le même Dieu qu'eux.

D'un de ces plateaux nous montions à un autre : mêmes scènes, mêmes enceintes d'arbres, même mosaïque de végétation sur le terrain qu'elles entourent ; seulement, de plateaux en plateaux, le magnifique horizon s'élargissait, les plateaux inférieurs s'étendaient comme un damier de toutes couleurs, où les haies d'arbustes, rapprochées et groupées par l'optique, formaient des bois et des taches sombres sous nos pieds. Nous suivîmes ces plateaux de collines en collines, redescendant de temps en temps dans les vallons qui les séparent : vallons mille fois plus ombragés, plus délicieux encore que les collines ; tous voilés par les rideaux d'arbres des terrasses qui les dominent, tous ensevelis dans ces vagues de végétation odorante, mais ayant tous cependant à leur embouchure une étroite échappée de vue sur la plaine et sur la mer. Comme la plaine

disparaît à cause de l'élévation de ces vallées, elles semblent déboucher immédiatement sur la plage; leurs arbres se détachent en noir sur le bleu des vagues, et nous nous amusions quelquefois, assis au pied d'un palmier, à voir les voiles des vaisseaux, qui étaient en réalité à quatre ou cinq lieues de nous, glisser lentement d'un arbre à l'autre comme s'ils eussent navigué sur un lac, dont ces vallons étaient immédiatement le rivage.

Nous arrivâmes enfin, par le seul hasard de nos pas, au plus complet et au plus enchanté de ces paysages. J'y reviendrai souvent.

C'est une vallée supérieure, ouverte de l'orient à l'occident, et encaissée dans les plis de la dernière chaîne de collines qui s'avance sur la grande vallée où coule le Narh-Bayruth. Rien ne peut décrire la prodigieuse végétation qui tapisse son lit et ses flancs: bien que des deux côtés ses parois soient de rocher, elles sont tellement revêtues de lichens de toute espèce, si suintantes de l'humidité qui s'y distille goutte à goutte, si revêtues de grappes de bruyères, de fougères, d'herbes odoriférantes, de lianes, de lierres et d'arbustes enracinés dans leurs fentes imperceptibles, qu'il est impossible de se douter que ce soit la roche vive qui végète ainsi. C'est un tapis touffu d'un ou deux pieds d'épaisseur; un velours de végétation serré, nuancé de teintes et de couleurs, semé partout de bouquets de fleurs inconnues, aux mille formes, aux mille odeurs, qui

tantôt dorment immobiles comme les fleurs peintes sur une étoffe tendue dans nos salons, tantôt, quand la brise de la mer vient à glisser sur elles, se relèvent avec les herbes et les rameaux, d'où elles s'échappent comme la soie d'un animal qu'on caresse à rebrousse-poil, se nuancent de teintes ondoyantes, et ressemblent à un fleuve de verdure et de fleurs qui ruisselleraît à vagues parfumées. Il s'en échappe alors des bouffées d'odeurs enivrantes, des multitudes d'insectes aux ailes colorées, des oiseaux innombrables qui vont se percher sur les arbres voisins; l'air est rempli de leurs voix qui se répondent, du bourdonnement des essaims de guêpes et d'abeilles, et de ce sourd murmure de la terre au printemps, que l'on prend, avec raison peut-être, pour le bruit sensible des mille végétations de sa surface. Les gouttes de rosée de la nuit tombent de chaque feuille, brillent sur chaque brin d'herbe, et rafraîchissent le lit de cette petite vallée à mesure que le soleil s'élève, et commence à faire glisser ses rayons au-dessus des hautes cimes d'arbres et des rochers qui l'enveloppent.

Nous déjeunâmes là, sur une pierre, au bord d'une caverne où deux gazelles s'étaient réfugiées au bruit de nos pas. Nous nous gardâmes bien de troubler l'asile de ces charmants animaux, qui sont à ces déserts ce que l'agneau est à nos prés, ce que les colombes apprivoisées sont aux toits ou aux cours de nos cabanes.

Digitized by Google

Toute la vallée était tendue des mêmes rideaux mobiles de feuillage, de mousse, de végétation; nous ne pouvions retenir une exclamation à chaque pas: je ne me souviens pas d'avoir jamais vu tant de vie dans la nature, accumulée et débordant dans un si petit espace. Nous suivîmes cette vallée dans toute sa longueur, nous asseyant de temps en temps là où l'ombre était la plus fraîche, et donnant çà et là un coup dans l'herbe avec la main, pour en faire jaillir les gouttes de rosée, les bouffées d'odeurs et les nuages d'insectes, qui s'élevaient de son sein comme de la poussière d'or. Que Dieu est grand! que la source d'où toutes ces vies et ces beautés et ces bontés découlent doit être profonde et infinie! S'il y a tant à voir, à admirer, à s'étonner, à se confondre dans un seul petit coin de la nature, que sera-ce quand le rideau des mondes sera levé pour nous, et que nous contemplerons l'ensemble de l'œuvre sans fin? Il est impossible de voir et de réfléchir, sans être inondé de l'évidence intérieure où se réfléchit l'idée de Dieu. Toute la nature est semée de fragments étincelants de ce miroir où Dieu se peint!

En arrivant vers l'embouchure occidentale de la vallée, le ciel s'élargit; ses parois s'abaissent, sa pente incline légèrement sous les pas; les cimes brillantes de neige du Liban se dressent dans le ciel ondoyant de vapeurs brûlantes : on descend, avec le regard, de ces neiges éternelles à ces noires taches

Digitized by Google

de pins, de cyprès ou de cèdres, puis à ces ravines profondes où l'ombre repose comme dans son nid; puis, enfin, à ces pics de rochers couleur d'or, au pied desquels s'étendent les hauts Maronites et les villages des Druzes; tout finit par une bordure de forêts d'oliviers qui meurent sur les bords de la plaine. La plaine elle-même, qui s'étend entre les collines où nous étions et ces racines du haut Liban, peut avoir une lieue de large. Elle est sinueuse, et nous n'embrassions de l'œil qu'environ deux lieues de sa longueur; le reste nous était caché par des mamelons couverts de noires forêts de pins. Le Nahr-Bayruth, ou fleuve de Bayruth, qui s'échappe, à quelques milles de là, d'une des gorges les plus profondes et les plus rocheuses du Liban, partage la plaine en deux. Il court gracieusement à pleins bords, tantôt resserré dans ses rives bordées de joncs, semblables à des champs de sucre, tantôt extravasé dans les pelouses verdoyantes ou sous les lentisques, et jetant çà et là comme de petits lacs brillants dans la plaine. Tous ses bords sont couverts de végétation, et nous distinguions des ânes, des chevaux, des chèvres, des buffles noirs et des vaches blanches, répandus en troupeaux le long du fleuve, et des bergers arabes qui passaient le fleuve à gué sur le dos de leurs chameaux. On voyait aussi plus loin, sur les premières falaises de la montagne, des moines maronites, vêtus de leur robe noire à capuchon de matelot, qui conduisaient silencieusement la charrue

sous les oliviers de leur champ. On entendait la cloche des couvents qui les rappelait de temps en temps à la prière. Alors ils arrêtaient leurs bœufs, appuyaient la perche contre le manche de la charrue, et, se mettant à genoux quelques minutes, ils laissaient souffler leur attelage, tandis qu'eux-mêmes aspiraient un moment au ciel. En avançant davantage encore, en commençant à descendre vers le fleuve, nous découvrîmes tout à coup la mer, que les parois de la vallée nous cachaient jusque-là, et l'embouchure plus large du Narh-Bayruth qui s'y perdait. Non loin de cette embouchure, un pont romain presque en ruines, à arches très-élevées et sans parapets, traverse le fleuve; une longue caravane de Damas, allant à Alep, y passait dans ce moment même; on les voyait un à un, ceux-ci sur un dromadaire, ceux-là sur un cheval, sortir des roseaux qui ombragent les culées du pont, gravir lentement le sommet des arches, se dessiner là un moment sur le bleu de la mer avec leur monture et leur costume éclatant et bizarre, puis redescendre de cette cime de ruines, et disparaître avec leur longue file d'ânes et de chameaux sous les touffes de roseaux, de lauriers-roses et de platanes, qui ombragent l'autre rive du fleuve. Un peu plus loin on les voyait reparaître sur la grève de sable où les hautes vagues venaient rouler leur frange d'écume jusque sous les pieds des montures. D'immenses rochers à pic d'un cap avancé les cachaient enfin, et,

se prolongeant dans la mer, bornaient l'horizon de ce côté. A l'embouchure du fleuve, la mer était de deux couleurs, bleue et verte au large, et étincelante de diamants mobiles; jaune et terne à l'endroit où les eaux du fleuve luttaient avec ses vagues et les teignaient de leur sable d'or, qu'elles entraînent sans cesse dans cette rade. Dix-sept navires, à l'ancre dans ce golfe, se balançaient pesamment sur les grosses lames qui le sillonnent toujours, et leurs mâts s'élevaient et s'abaissaient comme de longs roseaux au souffle du vent. Les uns avaient leurs mâts nus comme des arbres d'hiver; les autres, étendant leurs voiles pour les faire sécher au soleil, ressemblaient à ces grands oiseaux blancs de ces mers, qui planent sans qu'on voie trembler leurs ailes. Le golfe, plus éclatant que le ciel qui le couvre, réfléchissait une partie des neiges du Liban, et les monastères aux murs crénelés, debout sur les pics avancés. Quelques barques de pêcheurs passaient à pleines voiles, et venaient s'abriter dans le fleuve. La vallée sous nos pas, les pentes vers la plaine, le fleuve sous les arches pyramidales, la mer avec ses anses dans les rochers, l'immense bloc du Liban avec les innombrables accidents de sa structure; ces pyramides de neige allant s'enfoncer, comme des cônes d'argent, dans les profondeurs du ciel, où l'œil les cherchait comme des étoiles; les bruits insensibles des insectes autour de nous, le chant des mille oiseaux sur les arbres, les mugissements des buffles ou les plaintes

presque humaines du chameau des caravanes; le retentissement sourd et périodique des larges lames brisant sur le sable à l'embouchure du fleuve, l'horizon sans fin de la Méditerranée; l'horizon serpentant et vert du lit du Narh-Bayruth à droite; la muraille crénelée et gigantesque du Liban en face; le dôme rayonnant et serein du ciel échancré seulement par les cimes des monts, ou par les têtes aux formes coniques des grands arbres; la tiédeur, le parfum de l'air, où tout cela semblait nager, comme une image dans l'eau transparente d'un lac de la Suisse : tous ces aspects, tous ces bruits, toutes ces ombres, toute cette lumière, toutes ces impressions, formaient, de cette scène, le plus sublime et le plus gracieux paysage dont mes yeux se fussent enivrés jamais. Qu'était-ce donc pour Julia! Elle était tout émue, toute rayonnante, toute tremblante de saisissement et de volupté intérieure; et moi, j'aimais à graver de tels spectacles dans son imagination d'enfant. Dieu s'y peint mieux que dans les lignes d'un catéchisme : il s'y peint en traits dignes de lui; la souveraine beauté, l'immense bonté d'une nature accomplie, le révèlent, tel qu'il est, à l'âme de l'enfant; cette beauté physique et matérielle se traduit pour elle en sentiment de beauté morale. On fait voir à l'artiste les statues de la Grèce pour lui inspirer l'instinct du beau : il faut faire voir à l'âme jeune les grandes et belles scènes de la nature, pour que l'image qu'elle se forme de son Auteur soit digne d'elle et de lui.

Nous remontâmes à cheval au pied de la colline, dans la plaine au bord du fleuve; nous traversâmes le pont, nous gravîmes quelques coteaux boisés du Liban, jusqu'au premier monastère, qui s'élevait, comme un château fort, sur un piédestal de granit. Les moines me connaissaient par les rapports de leurs Arabes, et me reçurent dans le couvent. Je parcourus les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les moines, rentrant du travail, étaient occupés dans la vaste cour à dételer les bœufs et les buffles : cette cour avait l'aspect d'une cour de grande ferme; elle était encombrée de charrues, de bétail, de fumiers, de volailles, de tous les instruments de la vie rustique. Le travail se faisait sans bruit, sans cris, mais sans affectation de silence, et comme par des hommes animés d'une décence naturelle, mais non commandés par une règle sévère et inflexible. Les figures de ces hommes étaient douces, sereines, respirant la paix et le contentement : aspect d'une communauté de laboureurs. Quand l'heure du repas eut sonné, ils entrèrent au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un à un ou deux à deux, selon qu'ils avaient terminé plus tôt ou plus tard leur travail du moment. Ce repas consistait, comme tous les jours, en deux ou trois galettes de farine pétrie et séchée, plutôt que cuite sur la pierre chaude; de l'eau, et cinq olives confites dans l'huile : on y ajoute quelquefois un peu de fromage ou de lait aigri; voilà toute la nourriture de ces cénobites : ils la prennent debout ou

assis sur la terre. Tous les meubles de nos contrées leur sont inconnus. Après avoir assisté à leur dîner, et mangé nous-même un morceau de galette et bu un verre d'excellent vin du Liban que le supérieur nous fit apporter, nous visitâmes quelques-unes des cellules : elles sont toutes semblables. Une petite chambre de cinq ou six pieds carrés, avec une natte de jonc et un tapis : voilà tous les meubles; quelques images de saints clouées contre la muraille, une Bible arabe, quelques manuscrits syriaques : voilà toute la décoration. Une longue galerie intérieure, couverte en chaume, sert d'avenue à toutes ces chambres. La vue dont on jouit des fenêtres du monastère, et de presque tous ces monastères, est admirable : les premières pentes du Liban sous le regard, la plaine et le fleuve de Bayruth, les dômes aériens des forêts de pins, tranchant sur l'horizon rouge du désert de sable; puis la mer encadrée partout dans ses caps, ses golfes, ses anses, ses rochers, avec les voiles blanches qui la traversent en tous sens : voilà l'horizon sans cesse sous les yeux de ces moines. Ils nous firent plusieurs présents de fruits secs et d'outres de vin qui furent chargés sur des ânes, et nous les quittâmes pour revenir par un autre chemin à Bayruth. Je parlerai d'eux plus tard.

Nous descendîmes par des degrés escarpés, taillés dans les blocs détachés d'un grès jaune et tendre qui couvre tous les premiers plans du Liban. Le sentier circule à travers ces blocs; dans les interstices du

Digitized by Google

rocher, quelques arbustes et quelques herbes s'enracinent. Il y a des fleurs admirables, pareilles aux tulipes de nos jardins, mais infiniment plus larges. Nous fîmes lever plusieurs gazelles et quelques chacals, qui s'abritent dans les creux formés par ces rochers. Une grande quantité de perdrix, de cailles et de bécasses s'envolèrent au bruit des pas de nos chevaux. Arrivés à la plaine, nous retrouvâmes la culture de la vigne, de l'orge, du palmier; nous en traversâmes la moitié à peu près au milieu de cette riche végétation, et nous nous trouvâmes bientôt au pied d'un large mamelon couvert d'une forêt de pins d'Italie, avec de larges clairières où nous apercevions de loin des troupeaux de chameaux et de chèvres. Ce mamelon nous cachait le Narh-Bayruth, que nous voulions traverser dans sa partie méridionale. Nous nous enfonçâmes sous les voûtes élevées de ces beaux pins parasols; et, après avoir marché environ un quart d'heure à leur ombre, nous entendîmes tout à coup de grands cris, le bruit des pas d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui accouraient de notre côté, les roulements de tambours, les sons de la musette et du fifre. En un instant nous fûmes cernés par cinq ou six cents Arabes d'un aspect étrange. Les chefs, revêtus de magnifiques costumes, mais sales et en lambeaux, s'avancèrent vers nous, à la tête de leur musique; ils s'inclinèrent et nous firent des compliments, en apparence très-respectueux, mais que nous ne

pûmes comprendre. Leurs gestes et leurs clameurs, accompagnés des gestes et des clameurs de la tribu tout entière, nous aidèrent à interpréter leurs paroles. Ils nous priaient et nous forcèrent, pour ainsi dire, de les suivre dans l'intérieur de la forêt, où leur camp était tendu : c'était une des tribus de Kurdes qui viennent, des provinces voisines de la Perse, passer l'hiver, tantôt dans les plaines de la Mésopotamie, aux environs de Damas, tantôt dans celles de la Syrie, emmenant avec eux leurs familles et leurs troupeaux. Ils s'emparent d'un bois, d'une plaine, d'une colline abandonnés, et s'y établissent ainsi pour cinq ou six mois. Beaucoup plus barbares que les Arabes, on redoute en général leurs invasions et leur voisinage : ce sont les Bohémiens armés de l'Orient.

Entourés de cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants, nous marchâmes quelques minutes aux sons de cette musique sauvage et aux cris de cette multitude, qui nous regardait avec une curiosité moitié rieuse, moitié féroce. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu du camp, devant la porte de la tente d'un des scheiks de la tribu. Ils nous firent descendre de cheval, remirent nos chevaux, qu'ils admiraient beaucoup, à la garde de quelques jeunes Kurdes, et nous apportèrent des tapis de Caramanie, sur lesquels nous nous assîmes au pied d'un arbre. Les esclaves du scheik nous présentèrent les pipes et le café : les femmes de la tente apportèrent du

lait de chamelle pour Julia. La vue de ce camp de barbares nomades, au milieu d'une sombre forêt de pins, mérite qu'on la décrive.

La forêt, dans cet endroit, était clair-semée et entrecoupée de larges clairières. Au pied de chaque arbre, une famille avait sa tente : ces tentes n'étaient, pour la plupart, qu'un morceau de toile noire, de poil de chèvre, attaché au tronc de l'arbre par une corde, et, de l'autre côté, supporté par deux piquets plantés en terre; la toile souvent n'entourait pas tout l'espace occupé par la famille; mais un lambeau seulement retombait du côté du vent ou du soleil, et abritait l'aire de la tente et le feu du foyer. On n'y voyait aucun meuble, si ce n'est des jarres de terre noirâtres, couchées sur le flanc, dans lesquelles les femmes vont puiser l'eau; quelques outres de peau de chèvre, des sabres et de longs fusils suspendus en faisceaux aux branches des arbres, les nattes, les tapis, et quelques vêtements d'hommes ou de femmes, jetés çà et là sur le sol. Quelques-uns de ces Arabes avaient deux ou trois coffres carrés, de bois peint en rouge, avec des dessins de clous à tête dorée, pour contenir leurs effets. Je ne vis que deux ou trois chevaux dans toute la tribu. Le plus grand nombre des familles n'avait autour de la tente qu'un chameau couché, ruminant avec sa haute tête intelligente, dressée et tendue vers la porte de la tente, quelques belles chèvres aux longues soies noires et aux oreilles pendantes,

Digitized by Google

des moutons et des buffles : presque tous avaient en outre un ou deux magnifiques chiens lévriers, de grande taille et à poil blanc. Ces chiens, contre la coutume des mahométans, étaient gras et bien soignés : ils semblaient reconnaître des maîtres, d'où je présume que ces tribus s'en servaient pour la chasse. Les scheiks paraissaient jouir d'une autorité absolue, et le moindre signe de leur part rétablissait l'ordre et le silence, que le tumulte de notre arrivée avait troublés. Quelques enfants ayant commis, par curiosité, de légères indiscrétions envers nous, ils les firent saisir à l'instant par les hommes qui nous entouraient, et chasser loin de nous, vers un autre quartier du camp. Les hommes étaient généralement grands, forts, beaux et bien faits; leurs habits n'annonçaient pas la pauvreté, mais la négligence. Plusieurs avaient des vestes de soie mêlée de fils d'or ou d'argent, et des pelisses de soie bleue, doublées de riches fourrures. Leurs armes étaient également remarquables par les ciselures et les incrustations d'argent dont elles étaient ornées. Les femmes n'étaient ni renfermées ni voilées; elles étaient même à demi nues, surtout les jeunes filles de dix à quinze ans. Tout leur vêtement consistait en un pantalon à larges plis, qui laissait les jambes et les pieds nus; elles avaient toutes des bracelets d'argent au-dessus de la cheville du pied. Le haut du corps était couvert d'une chemise d'étoffe de coton ou de soie, serrée par une ceinture et laissant

la poitrine et le cou découverts. Leurs cheveux, généralement très-noirs, étaient nattés en longues tresses pendantes jusque sur les talons, et ornés de pièces de monnaie enfilées : elles avaient aussi les reins et la gorge cuirassés d'un réseau de piastres enfilées, et résonnant, à chaque pas qu'elles faisaient, comme les écailles d'un serpent. Ces femmes n'étaient ni grandes, ni blanches, ni modestes, ni gracieuses, comme les Arabes syriennes; elles n'avaient pas non plus l'air féroce et craintif des Bédouines; elles étaient en général petites, maigres, le teint hâlé par le soleil, mais gaies, vives, enjouées, lestes, dansant et chantant aux sons de leur musique, qui n'avait pas cessé un moment ses airs vifs et animés. Elles ne montraient aucun embarras de nos regards, aucune pudeur de leur presque nudité devant les hommes de la tribu : les hommes eux-mêmes ne paraissaient pas exercer d'autorité sur elles; ils se contentaient de rire de leur curiosité indiscrète à notre égard, et les repoussaient avec douceur et en plaisantant. Quelques-unes des jeunes filles étaient extrêmement jolies et piquantes; leurs yeux noirs étaient teints avec le henné sur le bord des paupières, ce qui donne beaucoup plus de vivacité au regard. Leurs jambes et leurs mains étaient également peintes d'une couleur d'acajou : leurs dents blanches comme l'ivoire, dont leurs lèvres tatouées de bleu et leur teint hâlé faisaient ressortir l'éclat, donnaient à leurs physionomies et à leurs

rires un caractère sauvage, mais non pas féroce; elles ressemblaient à de jeunes Provençales ou à des Napolitaines, avec le front plus haut, les allures plus libres, le sourire plus franc et les manières plus naturelles. Leur figure se grave profondément dans la mémoire, parce qu'on ne voit pas deux fois des figures de ce caractère.

Il y avait autour de nous un cercle de cent ou deux cents personnes de la tribu: quand nous eûmes bien contemplé leur camp, leurs figures et leurs ouvrages, nous fîmes signe que nous désirions remonter à cheval. Aussitôt nos chevaux nous furent ramenés : comme ils étaient effrayés par l'aspect étrange, les cris de cette foule et les sons des tambourins, le scheik fit prendre Julia par deux de ses femmes, qui la portèrent jusqu'au bout de la forêt : la tribu entière nous accompagna jusque-là. Nous remontâmes à cheval, ils nous offrirent une chèvre et un jeune chameau en présent; nous n'acceptâmes pas, et nous leur donnâmes nous-même une poignée de piastres turques que les jeunes filles se partagèrent pour ajouter à celles des colliers, et deux gazzis d'or aux femmes du scheik. A peu de distance de la forêt, nous retrouvâmes le fleuve; nous le traversâmes à gué. Sous les lauriers-roses qui le bordent, nous rencontrâmes encore une centaine de jeunes filles de la tribu des Kurdes, qui revenaient de Bayruth, où elles étaient allées acheter des jarres de terre et quelques pièces d'étoffe pour une fiancée

de leur tribu : elles s'étaient arrêtées là, et dansaient à l'ombre, tenant chacune à la main un des objets du ménage ou de la parure de leur compagne; elles nous suivirent longtemps en poussant des cris sauvages, et en s'attachant à la robe de Julia et à la crinière de nos chevaux, pour obtenir quelques pièces de monnaie; nous leur en jetâmes; elles s'enfuirent, et se précipitèrent toutes dans le fleuve pour regagner le camp.

Après avoir traversé le Narh-Bayruth et l'autre moitié de la plaine cultivée, et ombragée de jeunes palmiers et de pins, nous entrâmes dans les collines de sable rouge qui s'étendent à l'orient de Bayruth, entre la mer et la vallée du fleuve : c'est un morceau du désert d'Égypte, jeté au pied du Liban et entouré de magnifiques oasis : le sable en est rouge comme de l'ocre, et fin comme une poussière impalpable; les Arabes disent que ce désert de sable rouge n'est pas apporté là par les vents ni accumulé par les vagues, mais vomi par un torrent souterrain qui communique avec les déserts de Gaza et de El-Arish; ils prétendent qu'il existe des sources de sable comme des sources d'eau; ils montrent, pour confirmer leur opinion, la couleur et la forme du sable de la mer, qui ne ressemble en rien en effet à celui de ce désert. La couleur est aussi tranchée que celle d'une carrière de granit et d'une carrière de marbre. Quoi qu'il en soit, ce sable, vomi par des fleuves souterrains ou semé là par les grands vents d'hi-

ver, s'y déroule en nappes de cinq à six lieues de tour, et élève des montagnes ou creuse des vallées qui changent de forme à chaque tempête; à peine a-t-on marché quelque temps dans ces labyrinthes ondoyants, qu'il est impossible de savoir où l'on se trouve; les collines de sable vous cachent l'horizon de toutes parts; aucun sentier ne subsiste sur la surface de ces vagues; le cheval et le chameau y passent, sans y laisser plus de traces qu'une barque n'en laisse sur l'eau; la moindre brise efface tout; quelques-unes de ces dunes étaient si rapides que nos chevaux pouvaient à peine les gravir, et nous n'avancions qu'avec précaution, de peur d'être engloutis par les fondrières, fréquentes dans ces mers de sable; on n'y découvre aucune trace de végétation, si ce n'est quelques gros oignons de plantes bulbeuses qui roulent de temps en temps sous les pieds des chevaux; l'impression de ces solitudes mobiles est triste et morne : c'est une tempête sans bruit, mais avec toutes ses images de mort. Quand le simoun, vent du désert, se lève, ces collines ondoient comme les lames d'une mer, et, se repliant en silence sur leurs profondes vallées, engloutissent le chameau des caravanes; elles s'avancent tous les ans de quelques pas sur les parties de terre cultivées qui les environnent, et vous voyez sur leurs bords des têtes de palmiers ou de figuiers qui se dressent desséchés sur leur surface, comme des mâts de navire engloutis sous les vagues : nous n'enten-

dions aucun bruit que la chute lointaine et lourde des lames de la mer qui brisaient à une lieue de nous contre les écueils; le soleil couchant teignait la crête de ces montagnes de poussière rouge d'une couleur semblable au fer ardent qui sort des fournaises; ou, glissant dans ces vallées, il les inondait de feux, comme les avenues d'un édifice incendié. De temps en temps, en nous retrouvant au sommet d'une colline, nous découvrions les cimes blanches du Liban, ou la mer avec sa lisière d'écume bordant les longues côtes sinueuses du golfe de Saïde; puis nous replongions tout à coup dans les ravines de sable, et nous ne voyions plus que le ciel sur nos têtes. Je suivais Julia, qui se retournait souvent vers moi avec son beau visage tout coloré d'émotions et de fatigue, et je lisais dans ses yeux, dont le regard semblait m'interroger, ses impressions mêlées de terreur, d'enthousiasme et de plaisir. Le bruit de la mer augmentait, et nous annonçait le rivage; nous le découvrîmes tout à coup, élevé, escarpé à pic sous les pieds de nos chevaux : il dominait la Méditerranée de deux cents pieds au moins; le sol, solide et sonore sous nos pas, quoique recouvert encore d'une légère couche de sable blanc, nous indiquait le rocher succédant aux vagues de sable : c'était le rocher en effet qui borde toutes les côtes de Syrie. Nous étions arrivés par hasard à un des points de cette côte où la lutte de la pierre et des eaux présente à l'œil le plus étrange spectacle : le choc ré-

Digitized by Google

pété des flots ou des tremblements de terre ont détaché en cet endroit, du bloc continu de la côte, d'immenses collines de roches vives qui, roulées dans la mer et y ayant pris leur aplomb, ont été usées, polies, léchées par les vagues depuis des siècles, et ont affecté les formes les plus bizarres. Il y avait devant nous, à une distance d'environ cent pieds, un de ces rochers debout, sortant de la mer et dressant sa crête au-dessus du niveau du rivage; les vagues, en le frappant sans cesse, avaient fini par le fendre dans son milieu, et par y former une arche gigantesque, semblable à l'ouverture d'un monument triomphal. Les parois intérieures de cette arche étaient polies et luisantes comme le marbre de Carrare; les vagues, en se retirant, laissaient voir ces parois à sec, toutes ruisselantes de l'écume qui retombait avec les flots; puis au retour de la lame elles s'engloutissaient, avec un bruit de tonnerre, dans l'arche, qu'elles remplissaient jusqu'à la voûte; et, pressées par le choc, elles en jaillissaient en un torrent d'écume nouvelle qui se dressait comme des langues furieuses jusqu'au sommet du rocher, d'où elles retombaient en chevelures et en poussière d'eau. Nos chevaux frissonnaient d'horreur à chacun de ces retours de la vague, et nous ne pouvions arracher nos yeux de ce combat des deux éléments. Pendant une demi-heure de marche, la côte est inondée de ces jeux magnifiques de la nature : il y a des tours crénelées toutes couvertes

de nids d'hirondelles de mer, des ponts naturels joignant le rivage et les écueils, et sous lesquels vous entendez, en passant, mugir les lames souterraines; il y a, dans certains endroits, des rochers percés par le refoulement des vagues, qui laissent jaillir l'écume de la mer sous nos pieds comme des tuyaux de jets d'eau; — l'eau s'élève à quelques pieds de terre en immense colonne, puis rentre en murmurant dans ses abîmes, lorsque le flot s'est retiré. La mer était forte en ce moment; elle arrivait en larges et hautes collines bleues, se dressait en crêtes transparentes en approchant des rochers, et y croulait avec un tel fracas que la rive en tremblait au loin, et que nous croyions voir vaciller l'arche marine que nous contemplions devant nous. Après les solitudes silencieuses et terribles que nous venions de traverser, l'aspect sans bornes d'une mer immense et vide de bâtiments, à l'heure du soir où les premières ombres commencent à brunir ses abîmes; ces cassures gigantesques de la côte, et ce bruit tumultueux des vagues qui roulaient des rochers énormes, comme les pattes de l'oiseau font rouler des grains de sable; ces coups de la brise sur nos fronts, sur la crinière de nos chevaux; ces immenses échos souterrains qui multipliaient les mugissements sourds de la tempête : tout cela frappait nos âmes d'impressions si diverses, si solennelles, si fortes, que nous ne pouvions plus parler, et que des larmes d'émotion brillaient dans les yeux de Julia.

Digitized by Google

Nous rentrâmes en silence dans le désert de Sable-Rouge; nous le traversâmes dans sa partie la plus étroite, en nous rapprochant des collines de Bayruth, et nous nous retrouvâmes, au soleil couché, sous la grande forêt de pins de l'émir Fakar-el-Din. Là, Julia, retrouvant la voix, se tourna vers moi, et me dit avec ivresse : « N'est-ce pas que j'ai fait la plus belle promenade qu'il soit possible de faire au monde? Oh! que Dieu est grand! et qu'il est bon pour moi, ajouta-t-elle, de m'avoir choisie pour me faire contempler si jeune de si belles choses! »

Il était nuit quand nous descendîmes de cheval à la porte de la maison; nous projetâmes d'autres courses pour les jours qui nous restaient avant le voyage à Damas.

Digitized by Google

PEUPLADES DU LIBAN.

LES MARONITES.

Les Maronites, dont je viens de parler, ont des ténèbres autour de leur berceau. L'histoire, si incomplète et si fabuleuse en tout ce qui concerne les premiers siècles de notre ère, laisse planer le doute sur les différentes causes qu'on assigne à leurs institutions. Ils n'ont que peu de livres, sans critique et sans contrôle : cependant, comme il faut toujours s'en rapporter à ce qu'un peuple sait de lui-même plutôt qu'aux vaines spéculations du voyageur, voici ce qui résulte de leurs propres histoires. Un saint solitaire, nommé Marron, vivait environ vers l'année 400. Théodoric et saint Chrysostome en font mention. Marron habitait le désert, et ses disciples s'étant répandus dans les différentes régions de la Syrie, y bâtirent plusieurs monastères; le principal était aux environs d'Apamée, sur les bords fertiles de l'Oronte. Tous les chrétiens syriaques qui n'étaient

Digitized by Google

pas alors infectés de l'hérésie des monothélites se réfugièrent autour de ces monastères, et de cette circonstance reçurent le nom de Maronites. Volney, qui a vécu quelques mois parmi eux, a recueilli les meilleurs renseignements sur leur origine; ils se rapprochent de ceux-ci, que j'ai recueillis moi-même des traditions locales. Quoi qu'il en soit, les Maronites forment aujourd'hui un peuple gouverné par la plus pure théocratie qui ait résisté au temps; théocratie qui, menacée sans cesse par la tyrannie des musulmans, a été obligée de rester modérée et protectrice, et a laissé germer des principes de liberté civile prêts à se développer chez ce peuple. La nation des Maronites, qui, selon Volney, était, en 1784, de cent vingt mille âmes, en compte aujourd'hui plus de deux cent mille, et s'accroît tous les jours. Son territoire est de cent cinquante lieues carrées; mais ce territoire n'a que des limites arbitraires; il s'étend sur les flancs du Liban, dans les vallées ou dans les plaines qui l'entourent, à mesure que les essaims de la population vont fonder de nouveaux villages. La ville de Zarklé, à l'embouchure de la vallée de Bkâ, vis-à-vis Balbek, qui comptait à peine mille à douze cents âmes il y a vingt ans, en compte maintenant dix à douze mille, et tend à s'augmenter tous les jours.

Les Maronites sont soumis à l'émir Beschir, et forment, avec les Druzes et les Métualis, une espèce de confédération despotique sous le gouvernement de

cet émir. Bien que les membres de ces trois nations diffèrent d'origine, de religion et de mœurs, qu'ils ne se confondent presque jamais dans les mêmes villages, l'intérêt de la défense d'une liberté commune et la main forte et politique de l'émir Beschir les retiennent en un seul faisceau. Ils couvrent de leurs nombreuses habitations l'espace compris entre Latakié et Saint-Jean d'Acre d'un côté, Damas et Bayruth de l'autre. Je dirai un mot à part des Druzes et des Métualis.

Les Maronites occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus élevées du groupe principal du mont Liban, depuis les environs de Bayruth jusqu'à Tripoli de Syrie. Les pentes de ces montagnes, qui versent vers la mer, sont fertiles, arrosées de fleuves nombreux et de cascades intarissables; ils y récoltent la soie, l'huile, l'orge et le blé; les hauteurs sont presque inaccessibles, et le rocher nu perce partout les flancs de ces montagnes; mais l'infatigable activité de ce peuple, qui n'avait d'asile sûr pour sa religion que derrière ces pics et ces précipices, a rendu le rocher même fertile; il a élevé d'étage en étage, jusqu'aux dernières crêtes, jusqu'aux neiges éternelles, des murs de terrasses formées avec des blocs de roche roulante; sur ces terrasses il a porté le peu de terre végétale que les eaux entraînaient dans les ravines, il a pilé la pierre même pour rendre sa poussière féconde en la mêlant à ce peu de terre, et il a fait du Liban tout entier un jardin

couvert de mûriers, de figuiers, d'oliviers et de céréales. Le voyageur ne peut revenir de son étonnement quand, après avoir gravi pendant des journées entières sur les parois à pic des montagnes, qui ne sont qu'un bloc de rocher, il trouve tout à coup, dans les enfoncements d'une gorge élevée ou sur le plateau d'une pyramide de montagnes, un beau village bâti de pierres blanches, peuplé d'une nombreuse et riche population, avec un château moresque au milieu, un monastère dans le lointain, un torrent qui roule son écume au pied du village, et tout autour un horizon de végétation et de verdure où les pins, les châtaigniers, les mûriers, ombragent la vigne ou les champs de maïs et de blé. Ces villages sont suspendus quelquefois les uns sur les autres, presque perpendiculairement; on peut jeter une pierre d'un village dans l'autre; on peut s'entendre avec la voix, et la déclivité de la montagne exige cependant tant de sinuosités et de détours pour y tracer le sentier de communication, qu'il faut une heure ou deux pour passer d'un hameau à l'autre.

Dans chacun de ces villages vous trouvez un scheik, espèce de seigneur féodal qui a l'administration et la justice du pays. Mais cette administration et cette justice, rendues sommairement et dans de simples attributions de police par les scheiks, ne sont ni absolues ni sans appel. La haute administration appartient à l'émir et à son divan. La justice relève en partie de l'émir, en partie des évêques. Il y a

conflit de juridiction entre l'émir et l'autorité ecclésiastique. Le patriarche des Maronites conserve seul la décision de tous les cas où la loi civile est en conflit avec la loi religieuse, comme les mariages, dispenses, séparations. Le prince a les plus grands ménagements à garder envers le patriarche et les évêques, car l'autorité du clergé sur les esprits est immense et incontestée. Ce clergé se compose du patriarche, élu par les évêques, confirmé par le pape, et d'un légat du pape envoyé de Rome, et résidant au monastère d'Antoura ou de Kanonbin, des évêques, des supérieurs des monastères, et des curés. Bien que l'Église romaine ait sévèrement maintenu la loi du célibat des prêtres en Europe, et que plusieurs de ses écrivains affectent de voir une loi de dogme dans ce règlement de sa discipline, elle a été obligée de céder sur ce point en Orient; et, quoique fervents et dévoués catholiques, les prêtres sont mariés chez les Maronites. Cette faculté du mariage ne s'étend ni aux moines qui vivent en communauté, ni aux évêques. Le clergé séculier et les curés usent seuls de ce privilége. La réclusion dans laquelle vivent les femmes arabes, la simplicité des mœurs patriarcales de ce peuple, et l'habitude, ôtent tout inconvénient à cet usage du clergé maronite; et, bien loin qu'il ait nui, comme on affecte de nous le dire, à la pureté des mœurs sacerdotales, au respect des populations pour le ministre du culte, ou au précepte de la confession, on peut dire avec vérité que, dans aucune

contrée de l'Europe, le clergé n'est aussi pur, aussi exclusivement renfermé dans ses pieux ministères, aussi vénérable et aussi puissant sur le peuple qu'il l'est ici. Si l'on veut avoir sous les yeux ce que l'imagination se figure du temps du christianisme naissant et pur; si l'on veut voir la simplicité et la ferveur de la foi primitive, la pureté des mœurs, le désintéressement des ministres de la charité, l'influence sacerdotale sans abus, l'autorité sans domination, la pauvreté sans mendicité, la dignité sans orgueil, la prière, les veilles, la sobriété, la chasteté, le travail des mains, il faut venir chez les Maronites. Le philosophe le plus rigide ne trouvera pas une réforme à faire dans l'existence publique et privée de ces prêtres, qui sont restés les modèles, les conseillers et les serviteurs du peuple.

Il existe environ deux cents monastères maronites, de différents ordres, sur la surface du Liban. Ces monastères sont peuplés de vingt à vingt-cinq mille moines. Mais ces moines ne sont ni riches, ni mendiants, ni oppresseurs, ni sangsues du peuple : ce sont des réunions d'hommes simples et laborieux qui, voulant se consacrer à une vie de prière et de liberté d'esprit, renoncent aux soucis d'une famille à élever, et se consacrent à Dieu et à la terre dans une de ces retraites. Leur vie, comme je l'ai raconté tout à l'heure, est la vie d'un paysan laborieux. Ils soignent le bétail ou les vers à soie, ils fendent le rocher, ils bâtissent de leurs mains les

murs de terrassement de leurs champs, ils bêchent, ils labourent, ils moissonnent. Les monastères possèdent peu de terrain, et ne reçoivent de moines qu'autant qu'ils en peuvent nourrir. J'ai habité longtemps parmi ce peuple, j'ai fréquenté plusieurs de ces monastères, et je n'ai jamais entendu parler d'un scandale quelconque donné par ces moines. Il n'y a pas un murmure contre eux; chaque monastère n'est qu'une pauvre ferme dont les serviteurs sont volontaires, et ne reçoivent, pour tout salaire, que le toit, une nourriture d'anachorète, et les prières de leur église. Le travail utile est tellement la loi de l'homme, il est tellement la condition du bonheur et de la vertu ici-bas, que je n'ai pas vu un seul de ces solitaires qui ne portât sur ses traits l'empreinte de la paix de l'âme, du contentement et de la santé. Les évêques ont une autorité absolue sur les monastères qui se trouvent dans leurs juridictions. Ces juridictions sont très-restreintes : chaque grand village a son évêque.

Le peuple maronite, soit qu'il descende des Arabes ou des Syriens, participe de toutes les vertus de son clergé, et forme un peuple à part dans tout l'Orient; on dirait d'une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert. Sa physionomie cependant est arabe : les hommes sont grands, beaux, au regard franc et fier, au sourire spirituel et doux; les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe blonde, le geste noble, la voix grave et gut-

Digitized by Google

turale, les manières polies sans bassesse, le costume splendide et les armes éclatantes. Quand vous traversez un village, et que vous voyez le scheik assis à la porte de son manoir crénelé, ses beaux chevaux entravés dans sa cour, et les principaux du village vêtus de leurs riches pelisses, avec leurs ceintures de soie rouge remplies de yatagans et de kandgiars aux manches d'argent, coiffés d'un immense turban composé d'étoffes de diverses couleurs, avec un large pan de soie pourpre retombant sur l'épaule, vous croiriez voir un peuple de rois. Ils aiment les Européens comme des frères; ils sont liés à nous par ce lien de la communauté de religion, le plus fort de tous; ils croient que nous les protégeons, par nos consuls et nos ambassadeurs, contre les Turcs; ils reçoivent dans leurs villages nos voyageurs, nos missionnaires, nos jeunes interprètes, qui vont s'instruire dans la langue arabe, comme on reçoit des parents éloignés dans une famille; le voyageur, le missionnaire, le jeune interprète, deviennent l'hôte chéri de toute la contrée. On le loge dans le monastère ou chez le scheik; on lui fournit abondamment tout ce que le pays produit; on le mène à la chasse du faucon; on l'introduit avec confiance dans la société même des femmes; on lui parle avec respect; on forme avec lui des liens d'amitié qui ne se brisent plus, et dont les chefs de la famille conservent le souvenir à leurs enfants. Je ne doute pas que si ce peuple était plus connu, si la magnifique contrée

qu'il habite était plus souvent visitée, beaucoup d'Européens n'allassent s'établir parmi les Maronites : beauté de sites, admirable perfection du climat, modicité des prix de toutes choses, analogie de religion, hospitalité de mœurs, sûreté et tranquillité individuelle, tout concourt à faire désirer l'habitation parmi ce peuple ; et quant à moi, si l'homme pouvait se déraciner tout à fait ; s'il ne devait pas vivre là où la Providence lui a indiqué son berceau et sa tombe, pour servir et aimer ses compatriotes ; si l'exil involontaire s'ouvrait jamais pour moi, je ne le trouverais nulle part plus doux que dans un de ces paisibles villages de Maronites, au pied ou sur les flancs du Liban, au sein d'une population simple, religieuse, bienveillante, avec la vue de la mer et des hautes neiges, sous le palmier et sous l'oranger d'un des jardins de ces monastères. La plus admirable police, résultat de la religion et des mœurs bien plus que d'aucune législation, règne dans toute l'étendue du pays habité par les Maronites ; vous y voyagez seul et sans guide, le jour ou la nuit, sans craindre ni vol ni violence ; les crimes y sont presque inconnus ; l'étranger est sacré pour l'Arabe mahométan, mais plus sacré encore pour l'Arabe chrétien ; sa porte lui est ouverte à toute heure ; il tue son chevreau pour lui faire honneur, il abandonne sa natte de joncs pour lui faire place.

Il y a dans tous les villages une église ou une cha-

Digitized by Google

pelle, dans laquelle les cérémonies du culte catholique sont célébrées dans la forme et dans la langue syriaques. A l'évangile, le prêtre se retourne vers les assistants et leur lit l'évangile du jour en arabe. Les religions, qui durent plus que les races humaines, conservent leur langue sacrée quand les peuples ont perdu les leurs.

Les Maronites sont braves et naturellement guerriers, comme tous les montagnards; ils se lèvent, au nombre de trente à quarante mille hommes, à la voix de l'émir Beschir, soit pour défendre les routes inaccessibles de leurs montagnes, soit pour fondre dans la plaine, et faire trembler Damas ou les villes de Syrie. Les Turcs n'osent jamais pénétrer dans le Liban, quand ces peuples sont en paix entre eux; les pachas d'Acre et de Damas n'y sont jamais venus que lorsque des discussions intestines les appelaient au secours de l'un ou de l'autre parti. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que de grandes destinées peuvent être réservées à ce peuple maronite, peuple vierge et primitif par ses mœurs, sa religion et son courage; peuple qui a les vertus traditionnelles des patriarches, la propriété, un peu de liberté, beaucoup de patriotisme, et qui, par la similitude de religion et les relations de commerce et de culte, s'imprègne de jour en jour davantage de la civilisation occidentale. Pendant que tout périt autour de lui d'impuissance ou de vieillesse, lui seul semble rajeunir et prendre de nouvelles forces; à mesure que

la Syrie se dépeuplera, il descendra de ses montagnes, fondera des villes de commerce aux bords de la mer, cultivera les plaines fertiles qui ne sont plus aujourd'hui qu'aux chacals et aux gazelles, et établira une domination nouvelle dans ces contrées où les vieilles dominations expirent. Si dès aujourd'hui un homme de tête s'élevait parmi eux, soit des rangs du clergé tout-puissant, soit du sein d'une de ces familles d'émirs ou de scheiks qu'ils vénèrent; s'il comprenait l'avenir, et faisait alliance avec une des puissances de l'Europe, il renouvellerait facilement les merveilles de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, et laisserait après lui le véritable germe d'un empire d'Arabie. L'Europe est intéressée à ce que ce vœu se réalise : c'est une colonie toute faite qu'elle aurait sur ces beaux rivages; et la Syrie, en se repeuplant d'une nation chrétienne industrieuse, enrichirait la Méditerranée d'un commerce qui languit, ouvrirait la route des Indes, refoulerait les tribus nomades et barbares du désert, et raviverait l'Orient : il y a plus d'avenir là qu'en Égypte. L'Égypte n'a qu'un homme; le Liban a un peuple.

LES DRUZES.

Les Druzes, qui, avec les Métualis et les Maronites, forment la principale population du Liban, ont passé

Digitized by Google

longtemps pour une colonie européenne laissée en Orient par les croisés. Rien de plus absurde. Ce qui se conserve le plus longtemps parmi les peuples, c'est la religion et la langue : les Druzes sont idolâtres et parlent arabe; ils ne descendent donc pas d'un peuple franc et chrétien; ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'ils sont, comme les Maronites, une tribu arabe du désert qui, ayant refusé d'adopter la religion du prophète, et persécutée par les nouveaux croyants, se sera réfugiée dans les solitudes inaccessibles du haut Liban, pour y défendre ses dieux et sa liberté. Ils ont prospéré; ils ont eu souvent la prédominance sur les peuplades qui habitent avec eux la Syrie, et l'histoire de leur principal chef, l'émir Fakar-el-Din, dont nous avons fait Fakardin, les a rendus célèbres, même en Europe. C'est au commencement du dix-septième siècle que ce prince apparaît dans l'histoire. Nommé gouverneur des Druzes, il gagne la confiance de la Porte; il repousse les tribus féroces de Balbek, délivre Tyr et Saint-Jean d'Acre des incursions des Arabes bédouins, chasse l'aga de Bayruth, et établit sa capitale dans cette ville. En vain les pachas d'Alep et de Damas le menacent ou le dénoncent au divan; il corrompt ses juges, et triomphe, par la ruse ou la force, de tous ses ennemis. Cependant la Porte, tant de fois avertie des progrès des Druzes, prend la résolution de les combattre, et prépare une expédition formidable. L'émir Fakar-el-Din veut temporiser. Il avait formé des alliances et conclu des trai-

tés de commerce avec des princes d'Italie : il va lui-même solliciter les secours que ces princes lui ont promis. Il laisse le gouvernement à son fils Ali, s'embarque à Bayruth, et se réfugie à la cour des Médicis, à Florence. L'arrivée d'un prince mahométan en Europe éveille l'attention. On répand le bruit que Fakar-el-Din est un descendant des princes de la maison de Lorraine; que les Druzes tirent leur origine des compagnons d'un comte de Dreux, restés dans le Liban après les croisades. En vain l'historien Benjamin de Tudèle fait mention des Druzes avant l'époque des croisades : l'habile aventurier propage lui-même cette opinion, pour intéresser à son sort les souverains de l'Europe. Après neuf ans de séjour à Florence, l'émir Fakar-el-Din retourne en Syrie. Son fils Ali avait repoussé les Turcs, et conservé intactes les provinces conquises par son père. Il lui remet le commandement. L'émir, corrompu par les arts et les délices de Florence, oublie qu'il règne à condition d'inspirer le respect et la terreur à ses ennemis. Il bâtit à Bayruth des palais magnifiques, et ornés, comme les palais d'Italie, de statues et de peintures qui blessent les préjugés des Orientaux. Ses sujets s'aigrissent; le sultan Amurath IV s'irrite, et envoie de nouveau le pacha de Damas avec une puissante armée contre Fakar-el-Din. Pendant que le pacha descend du Liban, une flotte turque bloque le port de Bayruth. Ali, fils aîné de l'émir et gouverneur de Saphadt, est tué en combattant

Digitized by Google

l'armée du pacha de Damas. Fakar-el-Din envoie son second fils implorer la paix à bord du vaisseau amiral. L'amiral retient cet enfant prisonnier, et se refuse à toute négociation. L'émir consterné s'enfuit, et se renferme, avec un petit nombre d'amis dévoués, dans l'inaccessible rocher de Nilka. Les Turcs, après l'avoir vainement assiégé pendant une année entière, se retirent. Fakar-el-Din est libre, et reprend le chemin de sa montagne; mais, trahi par quelques-uns des compagnons de sa fortune, il est livré aux Turcs et conduit à Constantinople. Prosterné aux pieds d'Amurath, ce prince lui témoigne d'abord de la générosité et de la bienveillance. Il lui donne un palais et des esclaves; mais peu de temps après, sur des soupçons d'Amurath, le brave et infortuné Fakar-el-Din est étranglé. Les Turcs, qui se contentent, dans leur politique, d'écarter du pied l'ennemi qui leur fait ombrage, mais qui respectent du reste les habitudes des peuples et les légitimités traditionnelles des familles, laissèrent régner la postérité de Fakar-el-Din : il n'y a qu'une centaine d'années que le dernier descendant du célèbre émir a laissé par sa mort le sceptre du Liban passer à une autre famille, la famille Chab, originaire de la Mecque, et dont le chef actuel, le vieux émir Beschir, gouverne aujourd'hui ces contrées.

La religion des Druzes est un mystère que nul voyageur n'a jamais pu percer. J'ai connu plusieurs Européens vivant depuis de nombreuses années au

Digitized by Google

milieu de ce peuple, et qui m'ont confessé leur ignorance à cet égard. Lady Stanhope elle-même, qui fait exception par sa résidence habituelle au milieu des Arabes de cette tribu, et par le dévouement qu'elle inspire à ces hommes dont elle parle la langue et suit les mœurs, m'a dit que pour elle aussi la religion des Druzes était un mystère. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur eux prétendent que ce culte n'est qu'un schisme du mahométisme. J'ai la conviction que ces voyageurs se trompent. Un fait certain, c'est que la religion des Druzes leur permet d'affecter tous les cultes des peuples avec lesquels ils communiquent; de là est venue l'opinion qu'ils étaient des mahométans schismatiques. Cela n'est point. Ils adorent le veau, c'est le seul fait constaté. Ils ont des institutions comme les peuples de l'antiquité. Ils sont divisés en deux castes, les *akkals* ou *ceux qui savent*, les *djahels* ou *ceux qui ignorent;* et, selon qu'un Druze est d'une de ces deux castes, il pratique telle ou telle forme de culte. Moïse, Mahomet, Jésus, sont des noms qu'ils ont en vénération. Ils s'assemblent un jour de la semaine, chacun dans le lieu consacré au degré d'initiation auquel il est parvenu, et accomplissent leurs rites. Des gardes veillent, pendant les cérémonies, à ce qu'aucun profane ne puisse approcher des initiés. La mort punit à l'instant le téméraire. Les femmes sont admises à ces mystères. Les prêtres ou akkals sont mariés; ils ont une hiérarchie sacerdotale. Le chef des akkals,

ou le souverain pontife des Druzes, réside au village de *El-Mutna*. Après la mort d'un Druze, on se réunit autour du tombeau, on reçoit des témoignages sur sa vie; si ces témoignages sont favorables, l'akkal s'écrie : « Que le Tout-Puissant te soit miséricordieux ! » si les témoignages sont mauvais, le prêtre et les assistants gardent le silence. Le peuple, en général, croit à la transmigration des âmes : si la vie du Druze a été pure, il revivra dans un homme favorisé de la fortune, brave, et aimé de ses compatriotes; s'il a été vil ou lâche, il reviendra sous la forme d'un chameau ou d'un chien.

Les écoles pour les enfants sont nombreuses; les akkals les dirigent. On apprend à lire dans le Koran. Quelquefois, quand les Druzes sont peu nombreux dans un village et que les écoles manquent, ils laissent instruire leurs enfants avec ceux des chrétiens; lorsqu'ils les initient, plus tard, à leurs rites mystérieux, ils effacent de leur esprit les traces du christianisme. Les femmes sont admises au sacerdoce comme les hommes; le divorce est fréquent; l'adultère se rachète; l'hospitalité est sacrée, et aucune menace ou aucune promesse ne forcerait jamais un Druze à livrer, même au prince, l'hôte qui se serait confié à son seuil. A l'époque de la bataille de Navarin, les Européens habitant des villes de Syrie, et redoutant la vengeance des Turcs, se retirèrent pendant plusieurs mois parmi les Druzes, et y vécurent en parfaite sûreté. « Tous les hommes sont frè-

res, » est leur morale proverbiale comme celle de l'Évangile; mais ils l'observent mieux que nous. Nos paroles sont évangéliques, et nos lois sont païennes.

Dans mon opinion, les Druzes sont un de ces peuples dont la source s'est perdue dans la nuit des temps, mais qui remontent à l'antiquité la plus reculée; leur race, au physique, a beaucoup de rapport avec la race juive, et l'adoration du veau me porterait à croire qu'ils descendent de ces peuples de l'Arabie pétrée qui avaient poussé les Juifs à ce genre d'idolâtrie, ou qu'ils sont d'origine samaritaine. Accoutumés maintenant à une sorte de fraternité avec les chrétiens maronites, et détestant le joug des mahométans, nombreux, riches, disciplinables, aimant l'agriculture et le commerce, ils feront aisément corps avec le peuple maronite, et avanceront du même pas dans la civilisation, pourvu qu'on respecte leurs rites religieux.

LES MÉTUALIS.

Les Métualis, qui forment le tiers environ de la population du bas Liban, sont des mahométans de la secte d'Ali, secte dominante en Perse; les Turcs, au contraire, sont de la secte d'Omar : ce schisme

s'opéra dans l'islamisme, la 36e année de l'hégyre; les partisans d'Ali maudissent Omar comme usurpateur du califat; Hussein et Ali sont leurs saints; comme les Persans, ils ne boivent ni ne mangent avec les sectateurs d'une autre religion que la leur, et brisent le verre ou le plat qui a servi à l'étranger; ils se considèrent comme souillés, si leurs vêtements touchent les nôtres : cependant, comme ils sont généralement faibles et méprisés dans la Syrie, ils s'accommodent au temps, et j'en ai eu plusieurs à mon service qui n'observaient pas rigoureusement ces préceptes de leur intolérance. Leur origine est connue; ils étaient maîtres de Balbek vers le seizième siècle; leur tribu, en grandissant, s'étendit d'abord sur les flancs de l'Anti-Liban, autour du désert de Bkâ; ils le traversèrent plus tard, et se mêlèrent aux Druzes dans cette partie de montagnes qui règne entre Tyr et Saïde; l'émir Yousef, inquiet de leur voisinage, arma les Druzes contre eux, et les repoussa du côté de Saphadt et des montagnes de Galilée : Daher, pacha d'Acre, les accueillit et fit alliance avec eux en 1760; ils étaient déjà assez nombreux pour lui fournir dix mille cavaliers. A cette époque, ils s'emparèrent des ruines de Tyr, village au bord de la mer, appelé maintenant Sour; ils combattirent vaillamment les Druzes et défirent complétement l'armée de l'émir Yousef, forte de vingt-cinq mille hommes; ils n'étaient eux-mêmes que cinq cents, mais la rage et la vengeance en firent

autant de héros, et les querelles intestines qui divisaient les Druzes entre l'émir Mansour et l'émir Yousef contribuèrent aux succès des Métualis; ils abandonnèrent Daher, pacha d'Acre, et leur abandon causa sa perte et sa mort : Djezzar-Pacha, son successeur, s'en vengea cruellement sur eux. Depuis 1777, Djezzar-Pacha, maître de Saïde et d'Acre, travailla sans relâche à la destruction de ce peuple : ces persécutions les contraignirent à se réconcilier avec les Druzes; ils rentrèrent dans le parti de l'émir Yousef, et, quoique réduits à sept ou huit cents combattants, ils firent plus dans cette campagne, pour la cause commune, que les vingt mille Druzes et Maronites réunis à Deir-el-Kamar; ils s'emparèrent seuls de la forteresse de Mar-Djebba, et passèrent huit cents Arnautes au fil de l'épée; chassés de Balbek l'année suivante après une résistance désespérée, ils se réfugièrent, au nombre de cinq à six cents familles, parmi les Druzes et les Maronites; ils redescendirent plus tard dans cette vallée, et occupent encore aujourd'hui les magnifiques ruines d'Héliopolis; mais la plus grande partie de la nation est restée sur les pentes et dans les vallées du Liban, du côté de Sour. La principauté de Balbek a été, dans ces derniers temps, le sujet d'une lutte acharnée entre deux frères de la famille Harfousch, Djadjha et Sultan; ils se sont dépossédés tour à tour de ce monceau de débris, et ont perdu dans cette guerre plus de quatre-vingts personnes de leur propre famille. Depuis

1810, l'émir Djadjha a régné définitivement sur Balbek.

LES ANSARIÉS.

Volney a donné sur la nation des Ansariés, qui occupe la partie occidentale de la chaîne du Liban et les plaines de Latakié, les plus judicieuses informations. Je ne saurais rien y ajouter. Idolâtres comme les Druzes, ils couvrent, comme eux, leurs rites religieux des ténèbres de l'initiation, mais ils sont plus barbares. Je m'occuperai seulement de cette partie de leur histoire qui remonte à l'année 1807.

A cette époque, une tribu d'Ansariés, ayant feint une querelle avec leur chef, quitta son territoire dans les montagnes, et vint demander asile et protection à l'émir de Maszyad. L'émir, profitant avec empressement d'une occasion si favorable d'affaiblir ses ennemis en les divisant, accueillit les Ansariés, ainsi que leur scheik Mahmoud, dans les murs de Maszyad, et poussa l'hospitalité jusqu'à déloger une partie des habitants pour faire place aux fugitifs. Pendant plusieurs mois, tout fut tranquille; mais un jour, où le plus grand nombre des Ismaélieus de Maszyad étaient sortis de leur ville pour

aller travailler dans les champs, à un signal donné les Ansariés se jettent sur l'émir et sur son fils, les poignardent, s'emparent du château, massacrent tous les Ismaéliens qui se trouvent dans la ville, et y mettent le feu. Le lendemain, un grand nombre d'Ansariés vient rejoindre à Maszyad les exécuteurs de cet abominable complot, dont un peuple tout entier avait gardé le secret pendant quatre ou cinq mois. Environ trois cents Ismaéliens avaient péri. Le reste s'était réfugié à Hama, à Homs ou à Tripoli.

Les pratiques pieuses et les mœurs des Ansariés ont fait penser à Burckhardt qu'ils étaient une tribu dépaysée de l'Indoustan : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient établis en Syrie longtemps avant la conquête des Ottomans; quelques-uns d'entre eux sont encore idolâtres. Le culte du chien, qui paraît avoir été en honneur chez les anciens Syriens et avoir donné son nom au fleuve du Chien, *Nahr-el-Kelb*, près de l'ancienne Béryte, s'est, dit-on, conservé parmi quelques familles d'Ansariés. Ce peuple est en décadence, et serait aisément refoulé ou asservi par les Druzes et les Maronites.

18 novembre.

J'arrive d'une excursion au monastère d'Antoura, un des plus beaux et des plus célèbres du Liban. En quittant Bayruth, on marche pendant une heure le

Digitized by Google

long du rivage de la mer, sous une voûte d'arbres de tous les feuillages et de toutes les formes. La plupart sont des arbres fruitiers, figuiers, grenadiers, orangers, aloès, figuiers sycomores, arbre gigantesque dont les fruits innombrables, pareils à de petites figues, ne poussent pas à l'extrémité des rameaux, mais sont attachés au tronc et aux branches comme des mousses. Après avoir traversé le fleuve sur le pont romain dont j'ai décrit l'aspect plus haut, on suit une plage sablonneuse jusqu'au cap Batroûne, formé par un bras du Liban projeté dans la mer. Ce bras n'est qu'un rocher dans lequel on a taillé, dans l'antiquité, une route en corniche, d'où la vue est magnifique. Les flancs du rocher sont couverts, en plusieurs endroits, d'inscriptions grecques, latines et syriaques, et de figures sculptées dans le roc même, dont les symboles et les significations sont perdus. Il est vraisemblable qu'ils se rapportent au culte d'Adonis, pratiqué jadis dans ces contrées; il avait, selon les traditions, des temples et des cérémonies funèbres près du lieu où il périt. On croit que c'est au bord du fleuve que nous venions de traverser. En redescendant de cette haute et pittoresque corniche, le pays change tout à coup de caractère. Le regard s'engouffre dans une gorge étroite, profonde, toute remplie par un autre fleuve, Nahr-el-Kelb, le fleuve du Chien. Il coule silencieusement entre deux parois de rochers perpendiculaires, de deux ou trois cents pieds d'éléva-

tion. Il remplit toute la vallée dans certains endroits; dans d'autres, il laisse seulement une marge étroite entre ses ondes et le rocher. Cette marge est couverte d'arbres, de cannes à sucre, de roseaux et de lianes, qui forment une voûte verte et épaisse sur les rives et quelquefois sur le lit entier du fleuve. Un kan ruiné est jeté sur le roc, au bord de l'eau, vis-à-vis d'un pont à arche élancée, sur lequel on passe en tremblant. Dans les flancs des rochers qui forment cette vallée, la patience des Arabes a creusé quelques sentiers en gradins de pierre, qui pendent presque à pic sur le fleuve, et qu'il faut cependant gravir et descendre à cheval. Nous nous abandonnâmes à l'instinct et aux pieds de biche de nos chevaux; mais il était impossible de ne pas fermer les yeux dans certains passages, pour ne pas voir la hauteur des degrés, le poli des pierres, l'inclinaison du sentier, et la profondeur du précipice. C'est là que le dernier légat du pape auprès des Maronites fut précipité par un faux pas de son cheval, et périt il y a quelques années. A l'issue de ce sentier on se trouve sur des plateaux élevés, couverts de cultures, de vignes, et de petits villages maronites. On aperçoit sur un mamelon, devant soi, une jolie maison neuve, d'architecture italienne, avec portique, terrasses et balustrades. C'est la demeure que monsignor Lozanna, évêque d'Abydos, et légat actuel du saint-siége en Syrie, s'est fait construire pour passer les hivers. Il habite l'été le monastère de Kanobin,

Digitized by Google

résidence du patriarche, et capitale ecclésiastique des Maronites. Ce couvent, beaucoup plus élevé dans la montagne, est presque inaccessible, et enseveli l'hiver dans les neiges. Monsignor Lozanna, homme de mœurs élégantes, de manières romaines, d'esprit orné, d'érudition profonde, et d'intelligence ferme et rapide, a été heureusement choisi par la cour de Rome pour aller représenter la politique et ménager l'influence catholique auprès du haut clergé maronite. Il serait fait pour les représenter à Vienne ou à Paris : c'est le type d'un de ces prélats romains héritiers des grandes et nobles traditions diplomatiques de ce gouvernement, où la force n'est rien, où l'habileté et la dignité personnelles sont tout. Monsignor Lozanna est Piémontais; il ne restera sans doute pas longtemps dans ces solitudes, Rome l'emploiera plus utilement sur un plus orageux théâtre. Il est un de ces hommes qui justifient la fortune, et dont la fortune est écrite d'avance sur un front actif et intelligent. Il affecte avec raison, parmi ces peuples, un luxe oriental et une solennité de costume et de manières sans lesquels les hommes de l'Asie ne reconnaissent ni la sainteté ni la puissance. Il a pris le costume arabe; sa barbe immense, et soigneusement peignée, descend à flots d'or sur sa robe de pourpre, et sa jument arabe de pur sang, brillante et docile dans sa main, défie la plus belle jument des scheiks du désert. Nous l'aperçûmes bientôt, venant au-devant de nous, suivi d'une escorte

nombreuse, et caracolant sur des précipices de rocher où nous n'avancions qu'avec précaution. Après les premières paroles de compliment, il nous conduisit à sa charmante villa, où une collation nous attendait, et nous accompagna bientôt après au monastère d'Antoura, où il résidait provisoirement. Deux jeunes prêtres lazaristes, venus de France après la révolution de Juillet, occupent maintenant seuls ce beau et vaste couvent, bâti jadis par les jésuites; les jésuites ont essayé plusieurs fois d'établir leur mission et leur influence parmi les Arabes; ils n'ont jamais réussi, et ne paraissent pas destinés à plus de succès de nos jours. La raison en est simple : il n'y a point de politique dans la religion des hommes de l'Orient; complétement séparée de la puissance civile, elle ne donne ni influence ni action dans l'État; l'État est mahométan, le catholicisme est libre, mais il n'a aucun moyen humain de domination; or, c'est surtout par les moyens humains que le système des jésuites a essayé d'agir et agit religieusement : ce pays ne leur convenait pas. La religion y est divisée en communions orthodoxes ou schismatiques, dont les croyances font partie du sang et de l'esprit héréditaire des familles. Il y a repoussement et haine irréconciliables entre les diverses communions chrétiennes, bien plus qu'entre les Turcs et les chrétiens. Les conversions sont impossibles là où le changement de communion serait un opprobre qui flétrirait, et que punirait souvent de mort une tribu,

un village, une famille : quant aux mahométans, il est inouï qu'on en ait jamais converti. Leur religion est un déisme pratique, dont la morale est la même en principe que celle du christianisme, moins le dogme de la divinité de l'homme. Le dogme du mahométisme n'est que la croyance dans l'inspiration divine, manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de ses semblables; on a mêlé plus tard quelques faits miraculeux à la mission de Mahomet, mais ces miracles des légendes islamiques ne sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les Turcs éclairés. Toutes les religions ont leurs légendes, leurs traditions absurdes, leur côté populaire; le côté philosophique du mahométisme est pur de ces grossiers mélanges : il n'est que résignation à la volonté de Dieu, et charité envers les hommes. J'ai vu un grand nombre de Turcs et d'Arabes profondément religieux, qui n'admettaient de leur religion que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain. Leur raison n'avait pas d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent. C'est le théisme pratique et contemplatif. On ne convertit guère de pareils hommes : on descend du dogme merveilleux au dogme simple; on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux.

L'intervention des jésuites avait un autre inconvénient parmi les Maronites. Par la nature même de leur institution, ils créent facilement des partis, des

factions pieuses dans le clergé et dans la population; ils inspirent, par l'ardeur même de leur zèle, ou l'enthousiasme ou la haine. Rien ne reste tiède autour d'eux : le haut clergé maronite, quoique simple et bon, ne pouvait voir d'un œil bienveillant l'établissement parmi eux d'un corps religieux qui aurait enlevé une partie des populations catholiques à leur domination spirituelle. Les jésuites n'existent donc plus en Syrie. Ces dernières années seulement, il y est arrivé deux jeunes pères, l'un Français, l'autre Allemand, qu'un évêque maronite a fait venir pour professer dans l'école maronite qu'il fonde. J'ai connu ces deux excellents jeunes gens, tous les deux pleins de foi et consumés d'un zèle désintéressé. Ils ne négligeaient rien pour propager parmi les Druzes, leurs voisins, quelques idées de christianisme; mais l'effet de leurs démarches se bornait à baptiser en secret, à l'insu des parents, de petits enfants dans les familles où ils s'introduisaient sous prétexte d'y donner des conseils médicaux. Ils me parurent peu disposés à se soumettre aux habitudes un peu ignorantes des évêques maronites en matière d'instruction, et je crois qu'ils reviendront en Europe sans avoir réussi à naturaliser le goût d'une plus haute instruction. Le père français était digne de professer à Rome et à Paris.

Le couvent d'Antoura a passé aux lazaristes après l'extinction de l'ordre des jésuites. Les deux jeunes pères qui l'habitaient étaient venus souvent nous

rendre visite à Bayruth. Nous avions trouvé en eux une société aussi aimable qu'inattendue : bons, simples, modestes, uniquement occupés d'études sévères et élevées, au courant de toutes les choses de l'Europe, et participant au mouvement d'esprit qui nous emporte, leur conversation universelle et savante nous avait d'autant plus charmés, que les occasions en sont plus rares dans ces déserts. Quand nous passions une soirée avec eux, parlant des événements politiques de notre patrie, des partis intellectuels qui tombaient ou de ceux qui se reformaient en France, des écrivains qui se disputaient la presse, des orateurs qui conquéraient tour à tour la tribune, des doctrines de l'avenir ou de celles des saint-simoniens, nous aurions pu nous croire à deux lieues de la rue du Bac, causant avec des hommes sortant de Paris le matin pour y rentrer le soir. Ces deux lazaristes étaient en même temps des modèles de sainteté et de ferveur simple et pieuse. L'un d'eux était très-souffrant : l'air vif du Liban rongeait sa poitrine, et raccourcissait le nombre de ses années. Il n'avait qu'un mot à écrire à ses supérieurs pour obtenir son rappel en France; il ne voulait pas le prendre sur sa conscience. Il vint consulter M. de Laroyère, que j'avais auprès de moi, et lui demanda si, en sa qualité de médecin, il pouvait lui donner l'avis formel et consciencieux que l'air de Syrie était mortel pour sa constitution. M. de Laroyère, dont la conscience est aussi sévèrement scrupuleuse que

celle du jeune prêtre, n'osa pas lui dire aussi explicitement sa pensée, et le bon religieux se tut et resta.

Ces ecclésiastiques, perdus dans ce vaste monastère où ils n'ont qu'un seul Arabe pour les servir, nous reçurent avec cette cordialité que le nom de la patrie inspire à ceux qui se rencontrent loin d'elle. Nous passâmes deux jours avec eux : nous avions chacun une assez grande cellule avec un lit et des chaises, meubles inusités dans ces montagnes. Le couvent est situé dans le creux d'un vallon, au pied d'un bois de pins; mais ce vallon lui-même, à mi-hauteur du Liban, a, par une gorge, une échappée de vue sans bornes sur les côtes et sur la mer de Syrie; le reste de l'horizon se compose de sommets et d'aiguilles de roches grises, couronnés de villages ou de grands monastères maronites. Quelques sapins, des orangers et des figuiers, croissent çà et là dans les abris de roc, et aux environs des torrents et des sources : c'est un site digne de Naples et du golfe de Gênes.

Le couvent d'Antoura est voisin d'un couvent de femmes maronites, dont les religieuses appartiennent aux principales familles du Liban. Des fenêtres de nos cellules nous voyions celles de ces jeunes Syriennes, que l'arrivée d'une compagnie d'étrangers dans leur voisinage semblait vivement préoccuper. Ces couvents de femmes n'ont ici aucune utilité sociale. Volney parle, dans son Voyage en Syrie, de ce couvent près d'Antoura, où une femme, nommée

Hindia, exerçait, dit-on, d'horribles atrocités sur ses novices. Le nom et l'histoire de cette Hindia sont encore très-présents dans ces montagnes. Emprisonnée pendant longues années par ordre du patriarche maronite, son repentir et sa bonne conduite lui obtinrent sa liberté. Elle est morte il y a peu de temps, en renommée de sainteté parmi quelques chrétiens de sa secte. C'était une femme fanatisée par sa volonté ou par son imagination, et qui avait réussi à fanatiser un certain nombre d'imaginations simples et crédules. Cette terre arabe est la terre des prodiges; tout y germe, et tout homme crédule ou fanatique peut y devenir prophète à son tour : lady Stanhope en sera une preuve de plus. Cette disposition au merveilleux tient à deux causes : à un sentiment religieux très-développé, et à un défaut d'équilibre entre l'imagination et la raison. Les fantômes ne paraissent que la nuit; toute terre ignorante est miraculeuse.

La terrasse du couvent d'Antoura, où nous nous promenions une partie du jour, est ombragée d'orangers magnifiques, cités déjà par Volney comme les plus beaux et les plus anciens de la Syrie : ils n'ont point péri; semblables à des noyers de cinquante ans dans nos pays, ils ombragent le jardin et le toit du couvent de leur ombre épaisse et embaumée, et portent sur leurs troncs les noms de Volney et de voyageurs anglais qui avaient, comme nous, passé quelques moments à leurs pieds.

Digitized by Google

Le groupe de montagnes dans lequel se trouve compris Antoura est connu sous le nom de Kesrouan, ou de la chaîne de Castravan : cette contrée s'étend du Nahr-el-Kébir au Nahr-el-Kelb. C'est le pays, proprement dit, des Maronites : cette terre leur appartient : c'est là seulement que leurs priviléges s'étendent, bien que de jour en jour ils se répandent dans le pays des Druzes, et y portent leurs lois et leurs mœurs. Le principal produit de ces montagnes est la soie. Le miri, ou l'impôt territorial, est fixé d'après le nombre des mûriers que chacun possède. Les Turcs exigent de l'émir Beschir un ou deux miris par an comme tribut, et l'émir en perçoit souvent en outre plusieurs pour son propre compte : néanmoins, et malgré les plaintes des Maronites sur l'excès des taxes, ces impôts ne sont pas à comparer avec ce que nous payons en France ou en Angleterre. Ce n'est pas le taux de l'impôt, c'est son arbitraire, c'est son irrégularité qui opprime une nation. Si l'impôt en Turquie était légal et fixe, on ne le sentirait pas; mais là où la taxe n'est pas déterminée par la loi, il n'y a pas de propriété, ou bien la propriété est incertaine et languissante : la richesse d'un peuple, c'est la bonne constitution de la propriété. Chaque scheik de village répartit l'impôt, et s'en attribue une portion à lui-même. Au fond, ce peuple est heureux. Ses dominateurs le craignent, et n'osent s'établir dans ses provinces; sa religion est libre et honorée; ses couvents, ses

églises couvrent les sommets de ses collines; ses cloches, qu'il aime comme une voix de liberté et d'indépendance, sonnent nuit et jour la prière dans les vallées; il est gouverné par ses propres chefs, choisis par l'usage, ou donnés par l'hérédité parmi ses principales familles; une police rigoureuse, mais juste, maintient l'ordre et la sécurité dans les villages; la propriété est connue, garantie, transmissible du père au fils; le commerce est actif, les mœurs parfaitement simples et pures. Je n'ai vu aucune population au monde portant sur ses traits plus d'apparence de santé, de noblesse et de civilisation, que ces hommes du Liban. L'instruction du peuple, bien que bornée à la lecture, à l'écriture, au calcul, au catéchisme, y est universelle, et donne aux Maronites un ascendant légitime sur les autres populations syriennes. Je ne saurais les comparer qu'aux paysans de la Saxe et de l'Écosse.

Nous revînmes à Bayruth par le bord de la mer. Les montagnes qui bordent la côte sont couvertes de monastères construits dans le style des villas florentines du moyen âge. Un village est planté sur chaque mamelon, couronné d'une forêt de pins parasols, et traversé par un torrent qui tombe en cascade brillante au fond d'un ravin. De petits ports de pêcheurs sont ouverts sur toute cette côte dentelée, et remplis de petites barques attachées aux môles ou aux rochers. De belles cultures de vigne, d'orge, de mûriers, descendent des villages à la mer.

Les cloches des monastères et des églises s'élèvent au-dessus de la sombre verdure des figuiers ou des cyprès; une grève de sable blanc sépare le pied des montagnes de la vague, limpide et bleue comme celle d'une rivière. Il y a deux lieues de pays qui tromperaient l'œil du voyageur, s'il ne se souvenait qu'il est à huit cents lieues de l'Europe : il pourrait se croire sur les bords du lac de Genève, entre Lausanne et Vevay, ou sur les rives enchantées de la Saône, entre Mâcon et Lyon; seulement le cadre du tableau est plus majestueux à Antoura, et quand il lève les yeux, il voit les cimes de neige du Sannin, qui fendent le ciel comme des langues d'incendie...

Le journal de l'auteur fut interrompu ici. Au commencement de décembre il perdit sa fille unique; elle fut emportée en deux jours, au moment où sa santé, altérée en France, paraissait complétement rétablie par l'air de l'Asie. Elle mourut entre les bras de son père et de sa mère, dans la maison de campagne où M. de Lamartine avait établi sa famille pour passer l'hiver, aux environs de Bayruth. Le vaisseau que M. de Lamartine avait renvoyé en Europe ne devait revenir qu'au mois de mai 1833 toucher aux côtes de Syrie et reprendre les voyageurs : ils restèrent six mois dans le Liban après cet affreux événement, atterrés du coup dont la Providence les avait frappés, et sans aucune diversion à leur douleur que les larmes de leurs compagnons de voyage et de leurs amis. Au mois de mai, le navire *l'Alceste* revint à Bayruth, comme il avait été convenu : les voyageurs, pour

Digitized by Google

épargner une douleur de plus à la malheureuse mère, ne remontèrent pas sur le même navire qui les avait apportés, heureux et confiants, avec la charmante enfant qu'ils avaient perdue. M. de Lamartine avait fait embaumer le corps de sa fille pour le rapporter à Saint-Point, où, à ses derniers moments, elle avait témoigné le désir d'être ensevelie. Il confia ce dépôt sacré à *l'Alceste*, qui devait naviguer de conserve avec lui, et il affréta un second bâtiment, le brick *la Sophie*, capitaine Coulonne, pour s'y embarquer lui-même avec sa femme et ses amis.

Le journal de ses notes ne reprend que quatre mois après son malheur. — Avant de quitter la Syrie, il visita Damas, Balbek, et plusieurs autres points éloignés et remarquables : c'est le sujet des notes qui vont suivre.

Digitized by Google

PAYSAGES ET PENSÉES

EN SYRIE.

—

Le 28 mars, je pars de Bayruth pour Balbek et Damas; la caravane se compose de vingt-six chevaux, et huit ou dix Arabes à pied pour domestiques et escorte.

En quittant Bayruth, on monte par des chemins creux, dans un sable rouge, dont les bords sont festonnés de toutes les fleurs de l'Asie; toutes les formes, tous les parfums du printemps : nopals, arbustes épineux, aux grappes de fleurs jaunes comme l'or, semblables au genêt de nos montagnes; vignes se suspendant d'arbre en arbre, beaux caroubiers, arbres à la feuille d'un vert noir et bronzé, aux rameaux entrelacés, au tronc d'une écorce brune, polie, luisante, le plus bel arbre de ces climats. On arrive, après une demi-heure, au sommet de la presqu'île qui forme le cap de Bayruth; elle se termine en pointe arrondie dans la mer, et sa base est

formée par une belle et large plaine, traversée par le Nahr-Bayruth. Cette plaine, arrosée, cultivée, plantée partout de beaux palmiers, de verts mûriers, de pins à la cime large et touffue, vient mourir sous les premiers rochers du Liban. Au point culminant de la plaine de Bayruth, s'étend la magnifique scène de Fakar-el-Din ou Fakardin : c'est la promenade de Bayruth; c'est là que les cavaliers turcs, arabes, et les Européens, vont exercer leurs chevaux et courir le djérid ; c'est là que j'allais tous les jours moi-même passer quelques heures à cheval, tantôt courant sur les sables déserts qui dominent l'horizon bleu et immense de la mer syrienne, tantôt, au pas, rêvant sous les allées des jeunes pins qui couvrent une partie de ce promontoire. C'est le plus beau lieu que je connaisse au monde : — des pins gigantesques, dont les troncs vigoureux, légèrement inclinés sous le vent de mer, portant comme des dômes leurs têtes larges et arrondies en parasols, sont jetés par groupes de deux ou de trois arbres, ou semés isolément, de vingt pas en vingt pas, sur un sable d'or que perce çà et là un léger duvet vert de gazon et d'anémones. Ils furent plantés par Fakar-el-Din, dont les merveilleuses aventures ont répandu la renommée en Europe : ils gardent encore son nom. Je voyais tous les jours avec douleur un héros plus moderne renverser ces arbres qu'un autre grand homme avait plantés. Ibrahim-Pacha en faisait couper quelques-uns pour sa marine; mais il en reste

assez pour signaler au loin le promontoire à l'œil du navigateur, et à l'admiration de l'homme épris des plus belles scènes de la nature.

C'est de là qu'on a, selon moi, la plus splendide apparition du Liban : on est à ses pieds, mais assez éloigné cependant pour que son ombre ne soit pas sur vous, et pour que l'œil puisse l'embrasser dans toute sa hauteur, plonger dans l'obscurité de ses gorges, discerner l'écume de ses torrents, et jouer librement autour des premiers cônes dont il est flanqué, et qui portent chacun un monastère de Maronites, au-dessus d'un bouquet de pins, de cèdres ou de noirs cyprès. — Le Sannin, la cime la plus élevée et la plus pyramidale du Liban, domine toutes les cimes inférieures, et forme, avec sa neige presque éternelle, le fond majestueux, doré, violet, rose, de l'horizon des montagnes, qui se noie dans le firmament, non comme un corps solide, mais comme une vapeur, une fumée transparente, à travers lesquelles on croit distinguer l'autre côté du ciel; phénomène ravissant des montagnes d'Asie, que je n'ai vu nulle part ailleurs, et dont je jouis tous les soirs sans m'en rendre raison. — Du côté du midi, le Liban s'abaisse graduellement jusqu'au cap avancé de Saïde, autrefois Sidon; ses cimes ne portent plus de neige que çà et là, sur deux ou trois cimes plus éloignées et plus élevées que les autres et que le reste de la chaîne libanieune : elles suivent, comme une muraille de ville ruinée, tantôt s'élevant, tantôt

s'abaissant, la ligne de la plaine et de la mer, et vont mourir dans la vapeur de l'occident, vers les montagnes de la Galilée, aux bords de la mer de Génésareth, autrement le lac de Tibériade. Du côté du nord, vous apercevez un coin de la mer qui s'avance, comme un lac dormant, dans la plaine, cachée à demi par les verts massifs de la ravissante colline de San-Dimitri, la plus belle colline de la Syrie. Dans ce lac, dont vous n'apercevez pas la jonction avec la mer, quelques navires sont toujours à l'ancre, et se balancent gracieusement sur la vague, dont l'écume vient mouiller les lentisques, les lauriers-roses et les nopals. — De la rade, un pont construit par les Romains d'abord, et restauré par Fakar-el-Din, jette ses arches, élevées en ogives, sur la rivière de Bayruth, qui court à travers la plaine, où elle répand la vie et la verdure, et va se perdre, non loin, dans la rade.

Cette promenade est la dernière que je fis avec Julia. Elle montait pour la première fois un cheval du désert que je lui avais ramené de la mer Morte, et dont un domestique arabe tenait la bride. Nous étions seuls; la journée, quoique nous fussions en novembre, était éclatante de lumière, de chaleur et de verdure. Jamais je n'avais vu cette admirable enfant dans une ivresse si complète de la nature, du mouvement, du bonheur d'exister, de voir et de sentir: elle se tournait à chaque instant vers moi, pour s'écrier; et quand nous eûmes fait le tour de la

colline de San-Dimitri, traversé la plaine et gagné les pins, où nous nous arrêtâmes : « N'est-ce pas, me dit-elle, que c'est la plus longue, la plus belle et la plus délicieuse promenade que j'aie encore faite de ma vie? » Hélas oui! et c'était la dernière! — Quinze jours après, je me promenais seul et pleurant sous les mêmes arbres, n'ayant plus que dans le cœur cette ravissante image de la plus céleste créature que le ciel m'ait donnée à voir, à posséder et à pleurer. — Je ne vis plus; — la nature n'est plus animée pour moi par tout ce qui me la faisait sentir double dans l'âme de mon enfant : — je la regarde encore, elle ravit toujours mes yeux, mais elle ne soulève plus mon cœur; ou si elle le soulève à mon insu par minutes, par instants, il retombe aussitôt, froid et brisé, sur le fonds de tristesse désolante et d'amertume où la volonté de Dieu l'a placé par tant de pertes irréparables.

Du côté du couchant, l'œil est d'abord arrêté par de légères collines de sable rouge comme la braise d'un incendie, et d'où s'élève une vapeur d'un blanc rose, semblable à la réverbération d'une gueule de four allumé; puis, en suivant la ligne de l'horizon, il passe par-dessus ce désert, et arrive à la ligne bleu foncé de la mer, qui termine tout, et se fond au loin, avec le ciel, dans une brume qui laisse leur limite indécise. Toutes ces collines, toute cette plaine, les flancs de toutes les montagnes, portent un nombre infini de jolies maisonnettes isolées, dont

Digitized by Google

chacune a son verger de mûriers, son pin gigantesque, ses figuiers, et çà et là, par groupes plus compactes et plus frappants pour l'œil, de beaux villages ou des groupes de monastères, qui s'élèvent sur leur piédestal de rochers, et répercutent au loin sur la mer les rayons jaunes du soleil d'Orient. — Deux à trois cents de ces monastères sont répandus sur toutes les crêtes, sur tous les promontoires, dans toutes les gorges du Liban : c'est le pays le plus religieux du monde, et le seul pays peut-être où l'existence du système monacal n'ait pas encore amené les abus qui l'ont fait détruire ailleurs. — Ces religieux, pauvres et utiles, vivent du travail de leurs mains, ne sont, à proprement parler, que des laboureurs pieux, et ne demandent au gouvernement et aux populations que le coin de rocher qu'ils cultivent, la solitude et la contemplation. Ils expliquent parfaitement encore, par leur existence actuelle au milieu des contrées mahométanes, la création de ces premiers asiles du christianisme naissant, souffrant et persécuté, et la prodigieuse multiplication de ces asiles de la liberté religieuse, dans les temps de barbarie et de persécutions. Là, fut la raison de leur existence; là, elle est encore pour les Maronites : aussi ces moines sont-ils restés ce qu'ils ont dû être partout, et ce qu'ils ne peuvent plus être, que par exception, nulle part. — Si l'état actuel des sociétés et des religions comporte encore des ordres monastiques, ce n'est plus ceux qui sont nés dans une

autre époque, pour d'autres besoins, d'autres nécessités : chaque temps doit porter ses créations sociales et religieuses; les besoins de ces temps-ci sont autres que les besoins des premiers siècles. — Les ordres monastiques modernes n'ont que deux choses qu'ils puissent faire mieux que les gouvernements et les forces individuelles : instruire les hommes, et les soulager dans leurs misères corporelles. Les écoles et les hôpitaux, voilà les deux seules places qui restent à prendre pour eux dans le mouvement du monde actuel; mais, pour prendre la première de ces places, il faut participer d'abord soi-même à la lumière qu'on veut répandre; — il faut être plus instruit et plus véritablement moral que les populations qu'on veut instruire et améliorer. — Revenons au Liban.

Nous commençons à le monter par des sentiers de roches jaunâtres et de grès légèrement tachés de rose, qui donnent de loin à la montagne cette couleur violette et rosée qui enchante le regard. Rien de remarquable jusqu'aux deux tiers de la montagne : là, le sommet d'un promontoire qui s'avance sur une profonde vallée. — Un des plus beaux coups d'œil qu'il soit donné à l'homme de jeter sur l'œuvre de Dieu, c'est la vallée d'Hammana : elle est sous vos pieds; elle commence par une gorge noire et profonde, creusée presque comme une grotte dans les plus hauts rochers et sous les neiges du Liban le plus élevé : on ne la distingue d'abord que par le torrent d'écume qui descend avec elle des mon-

tagnes, et trace, dans son obscurité, un sillon mobile et lumineux : elle s'élargit insensiblement de degrés en degrés, comme son torrent de cascades en cascades; puis tout à coup se détournant vers le couchant, et formant un cadre gracieux et souple, comme un ruisseau qui entre dans un fleuve ou qui devient fleuve lui-même, elle entre dans une plus large vallée, et devient vallée elle-même; elle s'étend dans une largeur moyenne d'une demi-lieue, entre deux chaînes de la montagne; elle se précipite vers la mer par une pente régulière et douce; elle se creuse ou s'élève en collines, selon les obstacles de rochers qu'elle rencontre dans sa course : sur ces collines, elle porte des villages séparés par des ravins, d'immenses plateaux entourés de noirs sapins, et dont les plates-formes cultivées portent un beau monastère : dans ces ravins, elle répand toutes les eaux de ses mille cascades, et les roule en écume étincelante et bruyante. Les flancs des deux parois du Liban qui la ferment sont couverts eux-mêmes d'assez beaux groupes de sapins, et de couvents, et de hauts villages, dont la fumée bleue court sur leurs précipices. A l'heure où cette vallée m'apparut, le soleil se couchait sur la mer, et ses rayons, laissant les gorges et les ravins dans une obscurité mystérieuse, rasaient seulement les couvents, les toits des villages, les cimes des sapins, et les têtes les plus hautes des rochers qui sortent du niveau des montagnes; les eaux, étant grandes,

tombaient de toutes les corniches des deux montagnes, et jaillissaient en écume de toutes les fentes des rochers, entourant de deux larges bras d'argent ou de neige la belle plate-forme qui soutient les villages, les couvents et les bois de sapins. Leur bruit, semblable à celui des tuyaux d'orgue dans une cathédrale, résonnait de partout, et assourdissait l'oreille. J'ai rarement senti aussi profondément la beauté spéciale des vues de montagnes; beauté triste, grave et douce d'une tout autre nature que les beautés de la mer ou des plaines; — beauté qui recueille le cœur, au lieu de l'ouvrir, et qui semble participer du sentiment religieux dans le malheur; — recueillement mélancolique, — au lieu du sentiment religieux dans le bonheur : expansion, amour et joie.

A chaque pas, sur les flancs de la corniche que nous suivions, les cascades tombent sur la tête du passant, ou glissent dans les interstices des roches vives qu'elles ont creusées; gouttières de ce toit sublime des montagnes, qui filtrent incessamment le long de ses pentes. Le temps était brumeux; la tempête mugissait dans les sapins, et apportait, de moments en moments, des poussières de neige qui perçaient en le colorant le rayon fugitif du soleil de mars. Je me souviens de l'effet neuf et pittoresque que faisait le passage de notre caravane sur un des ravins de ces cascades. Les flancs des rochers du Liban se creusaient tout à coup, comme une anse

profonde de la mer entre les rochers; un torrent, retenu par quelques blocs de granit, remplissait de ses bouillons rapides et bruyants cette déchirure de la montagne; la poudre de la cascade, qui tombait à quelques toises au-dessus, flottait au gré des vents sur les deux promontoires de terre aride et grise qui environnaient l'anse, et qui, s'inclinant tout à coup rapidement, descendaient au lit du torrent qu'il fallait passer : une corniche étroite, taillée dans le flanc de ces mamelons, était le seul chemin par où l'on pût descendre au torrent pour le traverser. On ne pouvait passer qu'un à un à la file sur cette corniche; j'étais un des derniers de la caravane : la longue file de chevaux, de bagages et de voyageurs descendait successivement dans le fond de ce gouffre, tournant et disparaissant complétement dans les ténèbres du brouillard des eaux, et reparaissait par degrés de l'autre côté et sur l'autre corniche du passage; d'abord vêtue et voilée d'une vapeur sombre, pâle et jaunâtre comme la vapeur du soufre, puis d'une vapeur blanche et légère comme l'écume d'argent des eaux; puis enfin éclatante et colorée par les rayons du soleil qui commençait à l'éclairer davantage, à mesure qu'elle remontait sur les flancs opposés : c'était une scène de l'Enfer du Dante, réalisée à l'œil dans un des plus terribles cercles que son imagination eût pu inventer. Mais qui est-ce qui est poëte devant la nature? qui est-ce qui invente après Dieu?

Le village d'Hammana, village druze où nous allions coucher, brillait déjà à l'ouverture supérieure de la vallée qui porte son nom. Jeté sur un pic de rochers aigus et concassés qui touchent à la neige éternelle, il est dominé par la maison du scheik, placée elle-même sur un pic plus élevé, au milieu du village. Deux profonds torrents encaissés dans les roches, et obstrués de blocs qui brisent leur écume, cernent de toutes parts le village; on les passe sur quelques troncs de sapins où l'on a jeté un peu de terre, sans parapets, et l'on gravit aux maisons. Les maisons, comme toutes celles du Liban et de la Syrie, présentent au loin une apparence de régularité, de pittoresque et d'architecture qui trompe l'œil au premier regard, et les fait ressembler à des groupes de villas italiennes avec leurs toits en terrasses et leurs balcons décorés de balustrades. Mais le château du scheik d'Hammana surpasse en élégance, en grâce et en noblesse, tout ce que j'avais vu dans ce genre, depuis le palais de l'émir Beschir à Deïr-el-Kamar. On ne peut le comparer qu'à un de nos plus merveilleux châteaux gothiques du moyen âge, tels du moins que les ruines nous les font concevoir, ou que la peinture nous les retrace. Des fenêtres en ogive décorées de balcons, une porte large et haute surmontée d'une arche en ogive aussi, qui s'avance comme un portique au-dessus du seuil; deux bancs de pierre sculptés en arabesques, et tenant aux deux montants de la porte; sept ou huit

marches de pierre circulaire descendant en perron jusque sur une large terrasse ombragée de deux ou trois sycomores immenses, et où l'eau coule toujours dans une fontaine de marbre : voilà la scène. Sept ou huit Druzes armés, couverts de leur noble costume aux couleurs éclatantes, coiffés de leur turban gigantesque et dans des attitudes martiales, semblent attendre l'ordre de leur chef; un ou deux nègres vêtus de vestes bleues, quelques jeunes esclaves ou pages assis ou jouant sur les marches du perron; et enfin plus haut, sous l'arche même de la grande porte, le scheik assis la pipe à la main, couvert d'une pelisse écarlate, et nous regardant passer dans l'attitude de la puissance et du repos : voilà les personnages. — Ajoutez-y deux jeunes et belles femmes, l'une accoudée à une fenêtre haute de l'édifice, l'autre debout sur un balcon au-dessus de la porte.

Nous couchons à Hammana dans une chambre qu'on nous avait préparée depuis quelques jours. — Nous nous levons avant le soleil, nous gravissons la dernière cime du Liban. La montée dure une heure et demie; on est enfin dans les neiges, et l'on suit ainsi dans une plaine élevée, légèrement diversifiée par les ondulations des collines, comme au sommet des Alpes, la gorge qui conduit de l'autre côté du Liban. — Après deux heures de marche pénible dans deux ou trois pieds de neige, on découvre d'abord les cimes élevées et neigeuses encore de l'Anti-Liban, puis ses flancs arides et nus, puis enfin la belle et

large plaine du Bkà, faisant suite à la vallée de Balbek à droite. Cette plaine commence au désert de Homs et de Hama, et ne se termine qu'aux montagnes de Galilée vers Saphadt; elle laisse seulement là un étroit passage au Jourdain, qui va se jeter dans la mer de Génésareth. — C'est une des plus belles et des plus fertiles plaines du monde, mais elle est à peine cultivée : toujours infestée par les Arabes errants, les habitants de Balbek, de Zaklé ou des autres villages du Liban, osent à peine l'ensemencer. Elle est arrosée par un grand nombre de torrents, de sources intarissables, et présentait à l'œil, quand nous la vîmes, plutôt l'aspect d'un marécage ou d'un lac mal desséché, que celui d'une terre.

En quatre heures nous descendons à la ville de Zaklé, et l'évêque grec, né à Alep, nous reçoit, et nous donne quelques chambres. Nous repartons le 30 pour traverser la plaine de Bkà, et aller coucher à Balbek.

LES RUINES DE BALBEK.

En quittant Zaklé, jolie ville chrétienne au pied du Liban, aux bords de la plaine, en face de l'Anti-Liban, on suit d'abord les racines du Liban, en remontant vers le nord; on passe auprès d'un édifice ruiné, sur les débris duquel les Turcs ont élevé une maison de derviche et une mosquée d'un effet gran-

Digitized by Google

diose et pittoresque. — C'est, disent les traditions arabes, le tombeau de Noé, dont l'arche toucha le sommet du Sanium, et qui habita la belle vallée de Balbek, où il mourut et fut enseveli. Quelques restes d'arches et de structures antiques, des temps grecs ou romains, confirment ici les traditions. On voit, du moins, que de tout temps ce lieu a été consacré par quelque grand souvenir; la pierre est là, témoin de l'histoire. Nous passâmes, non sans reporter notre esprit à ces jours antiques où les enfants du patriarche, ces nouveaux hommes nés d'un seul homme, habitaient ces séjours primitifs, et fondaient des civilisations et des édifices qui sont restés des problèmes pour nous.

Nous employâmes sept heures à traverser obliquement la plaine qui conduit à Balbek. Au passage du fleuve qui partage la plaine, nos escortes arabes voulurent nous forcer à prendre à droite, et à coucher dans un village turc, à trois lieues de Balbek. Mon drogman ne put se faire obéir, et je fus forcé de pousser mon cheval au galop de l'autre côté du fleuve, pour forcer les deux chefs de la caravane à nous suivre. Je m'avançai sur eux la cravache à la main; ils tombèrent de cheval à la seule menace, et nous accompagnèrent en murmurant.

En approchant de l'Anti-Liban, la plaine s'élève, devient plus sèche et plus rocailleuse. — Anémones et perce-neiges, aussi nombreuses que les cailloux sous nos pieds. Nous commençons à apercevoir une

Digitized by Google

masse immense qui se détachait en noir sur les flancs blanchâtres de l'Anti-Liban. C'était Balbek; mais nous ne distinguions rien encore. — Enfin, nous arrivâmes à la première ruine. C'est un petit temple octogone, porté sur des colonnes de granit rouge égyptien, colonnes évidemment coupées dans les colonnes plus élevées, dont les unes ont une volute au chapiteau, les autres aucune trace de volute, et qui furent, selon moi, transportées, coupées et dressées là dans des temps très-modernes, pour porter la calotte d'une mosquée turque ou le toit d'un santon : ce doit être du temps de Fakar-el-Din. — Les matériaux sont beaux; il y a encore, dans ce travail de la corniche et de la voûte, la trace de quelques sentiments de l'art; mais ces matériaux sont évidemment des fragments de ruines, rajustés par une main plus faible et par un goût déjà corrompu. Ce temple est à un quart d'heure de marche de Balbek. Impatients de voir ce que l'antiquité la plus reculée nous a laissé de beau, de grand, de mystérieux, nous pressions le pas de nos chevaux fatigués, dont les pieds commençaient à heurter çà et là les blocs de marbre, les tronçons de colonnes, les chapiteaux renversés; toutes les murailles d'enceinte des champs qui avoisinent Balbek sont construites de ces débris : nos antiquaires trouveraient une énigme à chaque pierre. Quelque culture commençait à reparaître, et de larges noyers, les premiers que j'eusse revus en Syrie, s'élevaient entre Balbek et nous, et pous-

saient jusque entre les ruines des temples, que leurs rameaux nous cachaient encore. Ils parurent enfin : ce n'est pas, à proprement parler, un temple, un édifice, une ruine; c'est une colline d'architecture qui sort tout à coup de la plaine, à quelque distance des collines véritables de l'Anti-Liban. On se traîne parmi les décombres, dans le village arabe ruiné qu'on appelle Balbek. Nous longeâmes un des côtés de cette colline de ruines, sur laquelle une forêt de gracieuses colonnes s'élevait, dorée par le soleil couchant, et jetait à l'œil les teintes jaunes et mates du marbre du Parthénon ou du travertin du Colisée à Rome. Parmi ces colonnes, quelques-unes, en file élégante et prolongée, portent encore leurs chapiteaux intacts, leurs corniches richement sculptées, et bordent les murs de marbre qui servent à enclore les sanctuaires; quelques autres sont couchées entières contre ces murs qui les soutiennent, comme un arbre dont la racine a manqué, mais dont le tronc est encore sain et vigoureux; d'autres, en plus grand nombre, sont répandues çà et là, en immenses morceaux de marbre ou de pierre, sur les pentes de la colline, dans les fossés profonds qui l'entourent, et jusque dans le lit de la rivière qui coule à ses pieds. Au sommet du plateau de la montagne de pierre, six colonnes d'une taille plus gigantesque s'élèvent isolées, non loin d'un temple inférieur, et portent encore leurs corniches colossales. Nous verrons plus tard ce qu'elles témoignent, dans cet isolement des

autres édifices. En continuant à longer le pied des monuments, les colonnes et l'architecture finissent, et vous ne voyez plus que des murs gigantesques, bâtis de pierres énormes, et presque toutes portant les traces de la sculpture; débris d'une autre époque, dont on s'est servi à l'époque reculée où l'on a élevé les temples à présent ruinés.

Nous n'allâmes pas plus loin ce jour-là; le chemin s'écartait des ruines, et nous conduisait, parmi des ruines encore et sur des voûtes retentissantes du pas de nos chevaux, vers une maisonnette construite parmi les décombres : c'était le palais de l'évêque de Balbek, qui, revêtu de sa pelisse violette, et entouré de quelques paysans arabes, vint au-devant de nous et nous conduisit à son humble porte. La moindre chaumière de paysan de Bourgogne ou d'Auvergne a plus de luxe et d'élégance que le palais de l'évêque de Balbek : une masure sans fenêtres ni porte, mal jointe, et dont le toit, écroulé en partie, laisse ruisseler la pluie sur un pavé de boue, voilà l'édifice. Au fond de la cour cependant, un mur propre et neuf, construit de blocs de travertin; une porte et une fenêtre en ogives, d'architecture moresque, et dont les ogives étaient formées de pierres admirablement sculptées, attiraient mon œil : c'était l'église de Balbek, la cathédrale de cette ville, où d'autres dieux eurent de splendides asiles; c'est la chapelle où le peu de chrétiens arabes qui vivent sur ces débris de tant de cultes viennent adorer, sous une

forme plus pure, cette même Divinité dont la pensée a travaillé les hommes de tous les siècles, et leur a fait remuer tant de pierres et tant d'idées.

Nous déposâmes nos manteaux sous ce toit hospitalier; nous attachâmes nos chevaux au piquet, sur la vaste pelouse qui s'étend entre la maison du prêtre et les ruines; nous allumâmes un feu de broussailles pour sécher nos habits mouillés par la pluie du jour; et nous soupâmes dans la petite cour de l'évêque, sur une table formée de quelques pierres des temples, pendant que, dans la chapelle voisine, les litanies de la prière du soir retentissaient en un chant plaintif, et que la voix grave et sonore de l'évêque murmurait les pieuses oraisons à son troupeau : ce troupeau se composait de quelques bergers arabes et de quelques femmes. Quand ces paysans du désert sortirent de l'église et s'arrêtèrent autour de nous pour nous contempler, nous ne vîmes que des visages amis, des regards bienveillants; nous n'entendîmes que des paroles obligeantes et affectueuses, ces touchants saluts, ces vœux prolongés et naïfs des peuples primitifs, qui n'ont pas fait encore une vaine formule du salut de l'homme à l'homme, mais qui ont concentré dans un petit nombre de paroles applicables aux diverses rencontres du matin, du midi ou du soir, tout ce que l'hospitalité peut souhaiter de plus touchant et de plus efficace à ses hôtes, tout ce qu'un voyageur peut souhaiter au voyageur pour le jour, la nuit, la

route, le retour. Nous étions chrétiens; — c'était assez pour eux : les religions communes sont la plus puissante sympathie des peuples; — une idée commune entre les hommes est plus qu'une patrie commune; et les chrétiens de l'Orient, noyés dans le mahométisme qui les entoure, qui les menace, qui les persécuta souvent, voient toujours dans les chrétiens de l'Occident des protecteurs actuels et des libérateurs futurs! L'Europe ne sait pas assez quel puissant levier elle a, dans ces populations chrétiennes, pour remuer l'Orient le jour où elle voudra y porter ses regards, et rendre à ce pays, qui touche à une transformation nécessaire et inévitable, la liberté et la civilisation dont il est si capable et si digne. Il est temps, selon moi, de lancer une colonie européenne dans ce cœur de l'Asie, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie, et de former un empire immense de ces grands lambeaux de l'empire turc, qui s'écroule sous sa propre masse, et qui n'a d'héritier que le désert et la poudre des ruines sur lesquelles il s'est abîmé. Rien n'est plus facile que d'élever un monument nouveau sur ces terrains déblayés, et de rouvrir à de fécondes races humaines ces sources intarissables de population que le mahométisme a taries par son exécrable administration : quand je dis exécrable, je n'entends pas inculper le caractère du mahométisme d'une férocité brutale qui n'est pas dans sa nature, mais d'une insouciance coupable,

Digitized by Google

d'un fatalisme irremédiable qui, sans rien détruire, laisse tout périr autour de lui. La population turque est saine, bonne et morale; sa religion n'est ni aussi superstitieuse ni aussi exclusive qu'on nous la peint; mais sa résignation passive, mais l'abus de sa foi dans le règne sensible de la Providence, tue les facultés de l'homme en remettant tout à Dieu. Dieu n'agit pas pour l'homme, chargé d'agir dans sa propre cause; il est spectateur et juge de l'action humaine : le mahométisme a pris le rôle divin; il s'est constitué spectateur inactif de l'action divine; il croise les bras à l'homme, et l'homme périt volontairement dans cette inaction. A cela près, il faut rendre justice au culte de Mahomet : ce n'est qu'un culte très-philosophique, qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme : la prière et la charité. — Ces deux grandes idées sont en effet les deux plus hautes vérités de toute religion; le mahométisme en fait découler sa tolérance, que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes. Sous ce rapport, il est plus avancé sur la route de la perfection religieuse que beaucoup de religions qui l'insultent et le méconnaissent. Le mahométisme peut entrer, sans effort et sans peine, dans un système de liberté religieuse et civile, et former un des éléments d'une grande agglomération sociale en Asie; il est moral, patient, résigné, charitable et tolérant de sa nature. Toutes ces qualités le rendent propre à une fusion nécessaire dans les pays qu'il occupe, et où il faut

l'éclairer et non l'exterminer; il a l'habitude de vivre en paix et en harmonie avec les cultes chrétiens, qu'il a laissés subsister et agir librement au sein même de ses villes les plus saintes, comme Damas et Jérusalem; l'empire lui importe peu : pourvu qu'il ait la prière, la justice et la paix, cela lui suffit. On peut, dans la civilisation européenne, tout humaine, toute politique, tout ambitiense, lui laisser aisément sa place à la mosquée, et sa place à l'ombre ou au soleil.

Alexandre a conquis l'Asie avec trente mille soldats grecs et macédoniens; — Ibrahim a renversé l'empire turc avec trente ou quarante mille enfants égyptiens, sachant seulement charger une arme et marcher au pas. Un aventurier européen, avec cinq ou six mille soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim, et conquérir l'Asie, de Smyrne à Bassora et du Caire à Bagdad, en marchant pas à pas; en prenant les Maronites du Liban pour pivots de ses opérations; en organisant derrière lui à mesure qu'il avancerait, et en faisant des chrétiens de l'Orient son moyen d'action, d'administration et de recrutement. Les Arabes du désert même seront à lui, le jour où il les pourra solder : ceux-là n'ont d'autre culte que l'argent, leur divinité sera toujours le sabre et l'or : avec ce vice, on peut les tenir assez de temps pour que leur soumission devienne ensuite inévitable; ils y serviront eux-mêmes. Après cela, on repoussera leurs tentes plus loin dans

le désert, qui est leur seule patrie; on les attirera peu à peu à une civilisation plus douce, dont ils n'ont pas eu l'exemple autour d'eux.

Nous nous levâmes avec le soleil, dont les premiers rayons frappaient sur les temples de Balbek, et donnaient à ces mystérieuses ruines cet éclat d'éternelle jeunesse que la nature sait rendre à son gré, même à ce que le temps a détruit. Après un court déjeuner, nous allâmes toucher de la main ce que nous n'avions encore touché que de l'œil; nous approchâmes lentement de la colline artificielle, pour bien embrasser du regard les différentes masses d'architecture qui la composent; nous arrivâmes bientôt, par la partie du nord, sous l'ombre même des murailles gigantesques qui, de ce côté, enveloppent les ruines : — un beau ruisseau, répandu hors de son lit de granit, courait sous nos pieds, et formait, çà et là, de petits lacs d'eau courante et limpide qui murmurait et écumait autour des énormes pierres tombées du haut des murailles, et des sculptures ensevelies dans le lit du ruisseau. Nous passâmes le torrent de Balbek à l'aide de ces ponts que le temps y a jetés, et nous montâmes, par une brèche étroite et escarpée, jusqu'à la terrasse qui enveloppait ces murs : à chaque pas, à chaque pierre que nos mains touchaient, que nos regards mesuraient, notre admiration et notre étonnement nous arrachaient une exclamation de surprise et de merveille. Chacun des moellons de cette muraille d'en-

ceinte avait au moins huit à dix pieds de longueur, sur cinq à six de largeur et autant de hauteur. Ces blocs, énormes pour la main de l'homme, reposent sans ciment l'un sur l'autre, et presque tous portent les traces de sculpture d'une époque indienne ou égyptienne. On voit, au premier coup d'œil, que ces pierres écroulées ou démolies ont servi primitivement à un tout autre usage qu'à former un mur de terrasse et d'enceinte, et qu'elles étaient les matériaux précieux des monuments primitifs, dont on s'est servi plus tard pour enceindre les monuments des temps grecs et romains. C'était un usage habituel, je crois même religieux, chez les anciens, lorsqu'un édifice sacré était renversé par la guerre ou par le temps, ou que les arts plus avancés voulaient le renouveler en le perfectionnant, de se servir des matériaux pour les constructions accessoires des monuments restaurés, afin de ne pas laisser profaner sans doute, à des usages vulgaires, les pierres qu'avait touchées l'ombre des dieux ; et aussi peut-être par respect pour les ancêtres, et afin que le travail humain des différentes époques ne fût pas enseveli sous la terre, mais portât encore le témoignage de la piété des hommes et des progrès successifs de l'art : il en est ainsi au Parthénon, où les murs de l'Acropolis, réédifiés par Périclès, contiennent les matériaux travaillés du temple de Minerve. Beaucoup de voyageurs modernes ont été induits en erreur, faute de connaître ce pieux usage des

anciens, et ont pris, pour des constructions barbares des Turcs ou des croisés, des édifices ainsi construits dès la plus haute antiquité.

Quelques-unes des pierres de la muraille avaient jusqu'à vingt et trente pieds de longueur, sur sept et huit pieds de hauteur.

Arrivés au sommet de la brèche, nos yeux ne savaient où se poser : c'était partout des portes de marbre, d'une hauteur et d'une largeur prodigieuses; des fenêtres ou des niches bordées de sculptures les plus admirables, des cintres revêtus d'ornements exquis; des morceaux de corniches, d'entablements ou de chapiteaux, épars comme la poussière sous nos pieds; des voûtes à caissons sur nos têtes; tout mystère, confusion, désordre, chef-d'œuvre de l'art, débris du temps, inexplicables merveilles autour de nous. A peine avions-nous jeté un coup d'œil d'admiration d'un côté, qu'une merveille nouvelle nous attirait de l'autre : chaque interprétation de la forme ou du sens religieux des monuments était détruite par une autre. Dans ce labyrinthe de conjectures, nous nous perdions inutilement : on ne peut reconstruire avec la pensée les édifices sacrés d'un temps ou d'un peuple dont on ne connaît à fond ni la religion ni les mœurs. Le temps emporte ses secrets avec lui, et laisse ses énigmes à la science humaine, pour la jouer et la tromper. Nous renonçâmes promptement à bâtir aucun système sur l'ensemble de ces ruines; nous nous

résignâmes à regarder et à admirer, sans comprendre autre chose que la puissance colossale du génie de l'homme et la force de l'idée religieuse, qui avaient pu remuer de telles masses et accomplir tant de chefs-d'œuvre. — Nous étions séparés encore de la seconde scène des ruines par des constructions intérieures qui nous dérobaient la vue des temples. Nous n'étions, selon toute apparence, que dans les logements des prêtres, ou sur le terrain de quelques chapelles particulières, consacrées à des usages inconnus. Nous franchîmes ces constructions monumentales, beaucoup plus riches que les murs d'enceinte, et la seconde scène des ruines fut sous nos yeux. Beaucoup plus large, beaucoup plus longue, beaucoup plus décorée encore que la première d'où nous sortions, elle offrait à nos regards une immense plate-forme en carré long, dont le niveau était souvent interrompu par des restes de pavés plus élevés, et qui semblaient avoir appartenu à des temples tout entiers détruits, ou à des temples sans toits, sur lesquels le soleil, adoré à Balbek, pouvait voir son autel. Tout autour de cette plate-forme règne une série de chapelles décorées de niches, admirablement sculptées; de frises, de corniches, de caissons, du travail le plus achevé, mais du travail d'une époque déjà corrompue des arts : on y sent l'empreinte des goûts, surchargés d'ornements, des époques de décadence des Grecs et des Romains. Mais pour éprouver cette impression, il faut avoir

déjà l'œil exercé par la contemplation des monuments purs d'Athènes ou de Rome : tout autre œil serait fasciné par la splendeur des formes et par le fini des ornements. Le seul vice ici, c'est trop de richesse : la pierre est écrasée sous son propre luxe, et les dentelles de marbre courent de toutes parts sur les murailles. Il existe, presque intactes encore, huit ou dix de ces chapelles qui semblent avoir existé toujours ainsi, ouvertes sur le carré long qu'elles entourent, et où les mystères des cultes de Baal étaient sans doute accomplis au grand jour. Je n'essayerai pas de décrire les mille objets d'étonnement et d'admiration que chacun de ces temples, que chacune de ces pierres offrent à l'œil du spectateur. Je ne suis ni sculpteur ni architecte; j'ignore jusqu'au nom que la pierre affecte dans telle ou telle place, dans telle ou telle forme. Je parlerais mal une langue inconnue; — mais cette langue universelle que le beau parle à l'œil même de l'ignorant, que le mystérieux et l'antique parlent à l'esprit et à l'âme du philosophe, je l'entends; et je ne l'entendis jamais aussi fortement que dans ce chaos de marbres, de formes, de mystères qui encombrent cette merveilleuse cour.

Et cependant ce n'était rien encore auprès de ce que nous allions découvrir tout à l'heure. — En multipliant par la pensée les restes des temples de Jupiter Stator à Rome, du Colisée, du Parthénon, on pourrait se représenter cette scène architecturale;

Digitized by Google

il n'y avait encore de prodiges que la prodigieuse agglomération de tant de monuments, de tant de richesses et de tant de travail dans une seule enceinte et sous un seul regard, au milieu du désert, et sur les ruines d'une cité presque inconnue. Nous nous arrachâmes lentement à ce spectacle, et nous marchâmes vers le midi, où la tête de six colonnes gigantesques s'élevait comme un phare au-dessus de cet horizon de débris : pour y parvenir, nous fûmes obligés de franchir encore des murs d'enceintes extérieures, de hauts parvis, des piédestaux et des fondations d'autels qui obstruaient partout l'espace entre ces colonnes et nous : nous arrivâmes enfin à leur pied. Le silence est le seul langage de l'homme, quand ce qu'il éprouve dépasse la mesure ordinaire de ses impressions. Nous restâmes muets à contempler ces six colonnes, et à mesurer de l'œil leur diamètre, leur élévation, et l'admirable sculpture de leurs architraves et de leurs corniches : elles ont sept pieds de diamètre et plus de soixante-dix pieds de hauteur; elles sont composées de deux ou trois blocs seulement, si parfaitement joints ensemble qu'on peut à peine discerner les lignes de jonction; leur matière est une pierre d'un jaune légèrement doré, qui tient le milieu entre l'éclat du marbre et le mat du travertin. Le soleil les frappait alors d'un seul côté, et nous nous assîmes un moment à leur ombre; de grands oiseaux, semblables à des aigles, volaient, effrayés du bruit de nos pas, au-dessus de leurs cha-

piteaux où ils ont leurs nids, et, revenant se poser sur les acanthes des corniches, les frappaient du bec et remuaient leurs ailes, comme des ornements animés de ces restes merveilleux : ces colonnes, que quelques voyageurs ont prises pour les restes d'une avenue de cent quatre pieds de long et de cinquante-six pieds de large, conduisant autrefois à un temple, me paraissent évidemment avoir été la décoration extérieure du même temple. En examinant d'un œil attentif le temple plus petit qui existe dans son entier tout auprès, on reconnaît qu'il a été construit sur le même dessin. Ce qui me paraît probable, c'est qu'après la ruine du premier par un tremblement de terre, on construisit le second sur le même modèle; qu'on employa même à sa construction une partie des matériaux conservés du premier temple; qu'on en diminua seulement les proportions trop gigantesques pour une époque décroissante; qu'on changea les colonnes brisées par leur chute; qu'on laissa subsister celles que le temps avait épargnées, comme un souvenir sacré de l'ancien monument : s'il en était autrement, il resterait d'autres débris de grandes colonnes autour des six qui subsistent. Tout indique, au contraire, que l'aire qui les environne était vide et déblayée de débris dès les temps les plus reculés, et qu'un riche parvis servait encore aux cérémonies d'un culte autour d'elles.

Nous avions en face, du côté du midi, un autre temple placé sur le bord de la plate-forme, à en-

viron quarante pas de nous; c'est le monument le plus entier et le plus magnifique de Balbek, et j'oserai dire du monde entier : si vous redressiez une ou deux colonnes du péristyle, roulées sur le flanc de la plate-forme, et la tête encore appuyée sur les murs intacts du temple ; si vous remettiez à leur place quelques-uns des caissons énormes qui sont tombés du toit dans le vestibule; si vous releviez un ou deux blocs sculptés de la porte intérieure, et que l'autel, recomposé avec les débris qui jonchent le parvis, reprît sa forme et sa place, vous pourriez rappeler les dieux et ramener les prêtres et le peuple; ils reconnaîtraient leur temple aussi complet, aussi intact, aussi brillant du poli des pierres et de l'éclat de la lumière, que le jour où il sortit des mains de l'architecte. Ce temple a des proportions inférieures à celui que rappellent les six colonnes colossales; il est entouré d'un portique soutenu par des colonnes d'ordre corinthien; chacune de ces colonnes a environ cinq pieds de diamètre et quarante-cinq pieds de fût; les colonnes sont composées chacune de trois blocs superposés; elles sont à neuf pieds l'une de l'autre, et à la même distance du mur intérieur du temple; sur les chapiteaux des colonnes s'étend une riche architrave et une corniche admirablement sculptée. Le toit de ce péristyle est formé de larges blocs de pierre concaves, découpés avec le ciseau, en caissons, dont chacun représente la figure d'un dieu, d'une déesse ou d'un héros : nous reconnûmes

Digitized by Google

un Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter. Quelques-uns de ces blocs sont tombés à terre au pied des colonnes; nous les mesurâmes; ils ont seize pieds de largeur et cinq pieds à peu près d'épaisseur : ce sont là les tuiles de ces monuments! La porte intérieure du temple, formée de blocs aussi énormes, a vingt-deux pieds de large; nous ne pûmes mesurer sa hauteur, parce que d'autres blocs sont écroulés en cet endroit, et la comblent à demi. L'aspect des pierres sculptées qui composent les faces de cette porte, et sa disproportion avec les restes de l'édifice, me font présumer que c'est la porte du grand temple écroulé qu'on a insérée dans celui-ci; les sculptures mystérieuses qui la décorent sont, à mon avis, d'une tout autre époque que l'époque antonine, et d'un travail infiniment moins pur : un aigle, tenant un caducée dans ses serres, étend ses ailes sur l'ouverture; de son bec s'échappent des festons de rubans ou de chaînes, qui sont soutenus à leur extrémité par deux Renommées. L'intérieur du monument est décoré de piliers et de niches de la sculpture la plus riche et la plus chargée; nous emportâmes quelques-uns des fragments de sculpture qui parsemaient le parvis. Il y a des niches parfaitement intactes, et qui semblent sortir de l'atelier du sculpteur. Non loin de l'entrée du temple, nous trouvâmes d'immenses ouvertures, et des escaliers souterrains qui nous conduisirent dans des constructions inférieures dont on ne peut assigner l'usage; tout y est également vaste et ma-

gnifique : c'étaient sans doute les demeures des pontifes, les colléges des prêtres, les salles des initiations, peut-être aussi des demeures royales; elles recevaient le jour d'en haut, ou par les flancs de la plate-forme auxquels ces chambres aboutissent. Craignant de nous égarer dans ces labyrinthes, nous n'en visitâmes qu'une petite partie; ils semblent régner sur toute l'étendue de ce mamelon. Le temple que je viens de décrire est placé à l'extrémité sud-ouest de la colline monumentale de Balbek; il forme l'angle même de la plate-forme. En sortant du péristyle, nous nous trouvâmes sur le bord du précipice; nous pûmes mesurer les pierres cyclopéennes qui forment le piédestal de ce groupe de monuments : ce piédestal a trente pieds environ au-dessus du niveau du sol de la plaine de Balbek; il est construit en pierres, dont la dimension est tellement prodigieuse que, si elle n'était attestée par des voyageurs dignes de foi, l'imagination des hommes de nos jours serait écrasée sous l'invraisemblance; l'imagination des Arabes eux-mêmes, témoins journaliers de ces merveilles, ne les attribue pas à la puissance de l'homme, mais à celle des génies ou puissances surnaturelles. Quand on considère que ces blocs de granit taillé ont, quelques-uns, jusqu'à cinquante-six pieds de long sur quinze ou seize pieds de large, et une épaisseur inconnue, et que ces masses énormes sont élevées les unes sur les autres à vingt ou trente pieds du sol, qu'elles ont été tirées de carrières éloignées, ap-

Digitized by Google

portées là, et hissées à une telle élévation pour former le pavé des temples, on recule devant une telle épreuve des forces humaines; la science de nos jours n'a rien qui l'explique, et l'on ne doit pas être étonné qu'il faille alors recourir au surnaturel. Ces merveilles ne sont évidemment pas de la date des temples; elles étaient mystère pour les anciens comme pour nous; elles sont d'une époque inconnue, peut-être antédiluvienne; elles ont vraisemblablement porté beaucoup de temples consacrés à des cultes successifs et divers. A l'œil simple, on reconnaît cinq ou six générations de monuments, appartenant à des époques diverses, sur la colline des ruines de Balbek. Quelques voyageurs et quelques écrivains arabes attribuent ces constructions primitives à Salomon, trois mille ans avant notre âge. Il bâtit, dit-on, Tadmor et Balbek dans le désert. L'histoire de Salomon remplit l'imagination des Orientaux; mais cette supposition, en ce qui concerne au moins les constructions gigantesques d'Héliopolis, n'est nullement vraisemblable. Comment un roi d'Israël. qui ne possédait pas même un port de mer à dix lieues de ses montagnes, qui était obligé d'emprunter la marine d'Hiram, roi de Tyr, pour lui apporter les cèdres du Liban, aurait-il étendu sa domination au delà de Damas et jusqu'à Balbek? comment un prince qui, voulant élever le temple des temples, la maison du Dieu unique dans sa capitale, n'y employa que des matériaux fragiles, et qui ne purent résister au

temps ni laisser aucune trace durable, aurait-il pu élever, à cent lieues de son peuple, dans des déserts inconnus, des monuments bâtis en matériaux impérissables? n'aurait-il pas plutôt employé sa force et sa richesse à Jérusalem? et que reste-t-il à Jérusalem qui indique des monuments semblables à ceux de Balbek? rien : ce ne peut donc être Salomon. Je crois plutôt que ces pierres gigantesques ont été remuées, soit par ces premières races d'hommes que toutes les histoires primitives appellent géants, soit par les hommes antédiluviens. On assure que, non loin de là, dans une vallée de l'Anti-Liban, on découvre des ossements humains d'une grandeur immense : ce bruit a une telle consistance parmi les Arabes voisins, que le consul général d'Angleterre en Syrie, M. Farren, homme d'une haute instruction, se propose d'aller incessamment visiter ces sépulcres mystérieux. Les traditions orientales, et le monument même élevé sur la soi-disant tombe de Noé, à peu de distance de Balbek, assignent ce séjour au patriarche. Les premiers hommes, sortis de lui, ont pu conserver longtemps encore la taille et les forces que l'humanité avait avant la submersion totale ou partielle du globe; ces monuments peuvent être leur ouvrage. A supposer même que la race humaine n'eût jamais excédé ses proportions actuelles, les proportions de l'intelligence humaine peuvent avoir changé : qui nous dit que cette intelligence plus jeune n'avait pas inventé des procédés

mécaniques plus parfaits pour remuer, comme un grain de poussière, ces masses qu'une armée de cent mille hommes n'ébranlerait pas aujourd'hui? Quoi qu'il en soit, quelques-unes de ces pierres de Balbek, qui ont jusqu'à soixante-deux pieds de longueur et vingt de large sur quinze d'épaisseur, sont les masses les plus prodigieuses que l'humanité ait jamais remuées. Les plus grandes pierres des pyramides d'Égypte ne dépassent pas dix-huit pieds, et ne sont que des blocs exceptionnels placés, pour une fin de solidité spéciale, dans certaines parties de cet édifice.

En tournant l'angle nord de la plate-forme, les murailles qui la soutiennent sont d'une aussi belle conservation; mais la masse des matériaux qui la composent est moins étonnante. Les pierres cependant ont, en général, vingt à trente pieds de long sur huit à dix de large. Ces murailles, beaucoup plus antiques que les temples supérieurs, sont couvertes d'une teinte grise, et percées çà et là de trous à leurs angles de jonction. Ces ouvertures sont bordées de nids d'hirondelles, et laissent pendre des touffes d'arbustes et de fleurs pariétaires. La couleur grave et sombre des pierres de la base contraste avec la teinte splendide et dorée des murs des temples et des rangées de colonnes du sommet. Au coucher du soleil, quand ses rayons jouent entre les piliers et ruissellent en ondes de feu entre les volutes et les acanthes des chapiteaux, les temples resplendissent comme de l'or pur sur un piédestal de bronze.

Nous descendîmes par une brèche formée à l'angle sud de la plate-forme. Là, quelques colonnes du petit temple ont roulé, avec leur architrave, dans le torrent qui coule le long des murs cyclopéens. Ces énormes tronçons de colonnes, groupés au hasard dans le lit du torrent et sur la pente rapide du fossé, sont restés et resteront sans doute éternellement où le temps les a secoués; quelques noyers et d'autres arbres ont germé entre ces blocs, les couvrent de leurs rameaux et les embrassent de leurs larges racines. Les arbres les plus gigantesques ressemblent à des roseaux poussés d'hier, à côté de ces troncs de colonnes de vingt pieds de circonférence, et de ces morceaux d'acanthe dont un seul couvre la moitié du lit du torrent. Non loin de là, du côté du nord, une immense gueule, dans les flancs de la plate-forme, s'ouvrait devant nous. Nous y descendîmes. Le jour extérieur qui y pénétrait par les deux extrémités l'éclairait suffisamment: nous la suivîmes dans toute sa longueur de cinq cents pieds; elle règne sous toute l'étendue des temples; elle a une trentaine de pieds d'élévation, et les parois de la voûte sont formées de blocs qui nous étonnèrent par leur masse, même après ceux que nous venions de contempler. Ces blocs de pierre de travertin, taillée au ciseau, ont une grandeur inégale; mais le plus grand nombre a de dix à vingt pieds de longueur; la voûte est à plein cintre, les pierres jointes sans ciment: nous ne pûmes en deviner la destination. A l'ex-

trémité occidentale, cette voûte a un embranchement plus élevé et plus vaste encore, qui se prolonge sur la plate-forme des petits temples que nous avions visités les premiers. Nous retrouvâmes là le grand jour, le torrent épars parmi d'innombrables morceaux d'architecture roulés des plates-formes, et de beaux noyers croissant dans la poussière de ces marbres. Les autres édifices antiques de Balbek, disséminés devant nous dans la plaine, attiraient nos regards; mais rien n'avait la force de nous intéresser après ce que nous venions de parcourir. Nous jetâmes, en passant, un coup d'œil superficiel sur quatre temples qui seraient encore des merveilles à Rome, et qui ressemblent ici à des œuvres de nains. Ces temples, les uns de forme octogone, et très-élégants d'ornements, les autres de forme carrée avec des péristyles de colonnes de granit égyptien, et même des colonnes de porphyre, me semblent d'époque romaine. L'un d'eux a servi d'église, dans les premiers temps du christianisme; on distingue encore des symboles chrétiens; il est découvert et ruiné maintenant; les Arabes le dépouillent à mesure qu'ils ont besoin d'une pierre pour supporter leur toit, ou d'une auge pour abreuver leurs chameaux.

Un messager de l'émir des Arabes de Balbek nous cherchait et nous rencontra là. Il venait, de la part du prince, nous souhaiter une heureuse arrivée, et nous prier de vouloir bien assister à une course de

djérid, espèce de tournoi qu'il donnerait en notre honneur, le lendemain matin, dans la plaine au-dessous des temples. Nous lui fîmes nos remercîments, nous acceptâmes, et j'envoyai mon drogman, accompagné de quelques-uns de mes janissaires, faire, de ma part, une visite à l'émir. Nous rentrâmes chez l'évêque pour nous reposer de la journée; mais à peine avions-nous mangé un morceau de galette et le mouton au riz préparé par nos moukres, que nous étions déjà tous à errer, sans guide et au hasard, autour de la colline des ruines ou dans les temples, dont nous avions appris la route le matin. Chacun de nous s'attachait aux débris ou au point de vue qu'il venait de découvrir, et appelait de loin ses compagnons de recherche à venir en jouir avec lui; mais on ne pouvait s'arracher à un objet sans en perdre un autre, et nous finîmes par nous abandonner, chacun de son côté, au hasard de nos découvertes. Les ombres du soir, qui descendaient lentement des montagnes de Balbek, et ensevelissaient une à une les colonnes et les ruines dans leur obscurité, ajoutaient un mystère de plus et des effets plus pittoresques à cette œuvre magique et mystérieuse de l'homme et du temps; nous sentions là ce que nous sommes, comparés à la masse et à l'éternité de ces monuments : des hirondelles qui nichent une saison dans les interstices de ces pierres, sans savoir pour qui et par qui elles ont été rassemblées. Les idées qui ont remué ces masses, qui ont accumulé ces blocs, nous sont

inconnues; la poussière de marbre que nous foulons en sait plus que nous, mais ne peut rien nous dire; et, dans quelques siècles, les générations qui viendront visiter à leur tour les débris de nos monuments d'aujourd'hui se demanderont de même, sans pouvoir se répondre, pourquoi nous avons bâti et sculpté. Les œuvres de l'homme durent plus que sa pensée; le mouvement est la loi de l'esprit humain; le définitif est le rêve de son orgueil ou de son ignorance; Dieu est un but qui se pose sans cesse plus loin, à mesure que l'humanité s'en approche; nous avançons toujours, nous n'arrivons jamais. La grande figure divine, que l'homme cherche depuis son enfance à arrêter définitivement dans son imagination et à emprisonner dans ses temples, s'élargit, s'agrandit toujours, dépasse les pensées étroites et les temples limités, et laisse les temples vides et les autels s'écrouler, pour appeler l'homme à la chercher et à la voir où elle se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans l'intelligence, dans la vertu, dans la nature, et dans l'infini!

Même date, le soir.

Heureux celui qui a des ailes pour planer sur les siècles écoulés, pour se poser sans vertiges sur ces monuments merveilleux des hommes, pour sonder de là les abîmes de la pensée, de la destinée humaine, pour mesurer de l'œil la route de l'esprit

humain, marchant pas à pas dans ce demi-jour des philosophies, des religions, des législations successives; pour prendre hauteur, comme le navigateur sur des mers sans rivages visibles, et pour deviner à quel point des temps il vit lui-même, et à quelle manifestation de vérité et de divinité Dieu appelle la génération dont il fait partie!

Balbek, 29 mars, à minuit.

Je suis allé hier seul sur la colline des Temples, au clair de lune, penser, pleurer et prier. Dieu sait ce que je pleure et pleurerai tant qu'il me restera un souvenir, une larme! Après avoir prié pour moi et pour ceux qui sont partie de moi, j'ai prié pour tous les hommes. Cette grande tente renversée de l'humanité, sur les ruines de laquelle j'étais assis, m'a inspiré des sentiments si forts et si ardents, qu'ils se sont presque d'eux-mêmes échappés en vers, langage naturel de ma pensée toutes les fois que ma pensée me domine.

Je les ai écrits ce matin, au lieu même et sur la pierre où je les ai sentis cette nuit.

VERS ÉCRITS A BALBEK.

Mystérieux déserts, dont les larges collines
Sont les os des cités dont le nom a péri;
Vastes blocs qu'a roulés le torrent des ruines;

Immense lit d'un peuple où la vague a tari;
Temples qui, pour porter vos fondements de marbre,
Avez déraciné les grands monts comme un arbre;
Gouffres où rouleraient des fleuves tout entiers;
Colonnes où mon œil cherche en vain des sentiers;
De piliers et d'arceaux profondes avennes,
Où la lune s'égare ainsi qu'au sein des nues;
Chapiteaux que mon œil mêle en les regardant;
Sur l'écorce du globe immenses caractères,
Pour vous toucher du doigt, pour sonder vos mystères,
Un homme est venu d'occident!

La route, sur les flots, que sa nef a suivie
A déplié cent fois ses roulants horizons;
Aux gouffres de l'abîme il a jeté sa vie;
Ses pieds se sont usés sur les pointes des monts;
Les soleils ont brûlé la toile de sa tente;
Ses frères, ses amis ont séché dans l'attente;
Et s'il revient jamais, son chien même incertain
Ne reconnaîtra plus ni sa voix ni sa main :
Il a laissé tomber et perdu dans la route
L'étoile de son œil, l'enfant qui, sous sa voûte,
Répandait la lumière et l'immortalité :
Il mourra sans mémoire et sans postérité!
Et maintenant, assis sur la vaste ruine,
Il n'entend que le vent qui rend un son moqueur;
Un poids courbe son front, écrase sa poitrine :
Plus de pensée et plus de cœur!

. . . . . .

Le reste est trop intime.

Digitized by Google

Même date.

J'avais traversé les sommets du Sannin, couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban, couronné de son diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis, à la fin d'une journée pénible et longue. A l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des montagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, doré par le soleil couchant, se détachait de l'ombre des montagnes, et se répercutait des rayons du soir. Nos guides nous le montraient du doigt, et s'écriaient : *Balbek! Balbek!* C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek, qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avancions lentement aux pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales, qui semblaient s'étendre, grandir, s'allonger à mesure que nous approchions : un profond silence régnait dans toute notre caravane; chacun aurait craint de perdre une impression de cette heure en communiquant celle qu'il venait d'avoir. Les Arabes même se taisaient, et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin, nous touchâmes aux premiers tronçons de colonnes, aux premiers blocs de marbre que les trem-

blements de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monuments mêmes, comme les feuilles sèches, jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan; les profondes et larges carrières qui fendent, comme des gorges de vallées, les flancs noirs de l'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux : ces vastes bassins de pierre, dont les parois gardent les traces profondes du ciseau qui les a creusés pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d'autres taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras des générations de géants pour les mouvoir. Un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur, et seize d'épaisseur. Un de nos Arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et grimpant sur cette pierre, en s'accrochant aux entaillures du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages; mais le piédestal écrasait, par sa masse, l'homme de nos jours : l'homme disparaissait devant son œuvre; il faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre, et les plates-formes de Balbek en portent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases.

Nous suivîmes notre route entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et au bord duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres; enfin, nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane s'arrêta, comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourraient décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme. Sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune, aussi éclatante que le marbre de Paros; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux; membres épars, et qui semblent palpitants; des statues tombées la face contre terre : tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts, comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire : à peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre. Le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas dans les acanthes polies des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme : l'eau seule

Digitized by Google

de la rivière de Balbek se faisait jour parmi ces lits de fragments, et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plate-forme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de main d'homme, en pierres de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur, sur quinze à seize pieds d'élévation, mais la plupart de quinze à trente; cette colline de granit taillé se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtements incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingts pieds de développement et près de quatre mille pieds de surface; avec les larges embouchures de ses voûtes souterraines, où l'eau de la rivière s'engouffrait, où le vent jetait, avec l'eau, des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rose, ou couleur d'or. Quelques-uns de ces monuments déserts semblaient intacts, et paraissaient sortir des mains de l'ouvrier; d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de murailles inclinés et des frontons démantelés : l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers

temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les six colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène, et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distance; et sûrs enfin de posséder, pour le lendemain, ce spectacle que les rêves mêmes ne pouvaient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait; il fallait trouver un asile, ou sous la tente, ou sous quelques voûtes de ces ruines, pour passer la nuit, et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines et une vaste plage toute blanche de débris, et, traversant quelques champs de gazon broutés par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait, à quelques cents pas de nous, d'un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse, et à demi cachée par les pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de marbre et de porphyre, mal collés ensemble avec

un peu de ciment. Une petite ogive de pierre s'élevait, d'un ou deux pieds, au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette masure, et une petite cloche, semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites, s'y balançait aux bouffées du vent : c'était le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek, qui surveillait, dans ce désert, un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes, de la communion grecque, perdues au milieu de ces déserts, et de la tribu féroce des Arabes indépendants de Bkà. Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals qui couraient entre les colonnes du grand temple, et les petites hirondelles, au collier de soie rose, qui bordaient, comme un ornement d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur la porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard, aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout à fait semblable à l'idée du prêtre dans le poëme ou dans le roman, et digne en tout de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité, dans cette scène solennelle de ruines et de méditations. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure, pavée aussi d'éclats de statues, de morceaux de mosaïque et de vases antiques; et, nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses, sans meubles et sans portes, il se retira, et nous laissa,

suivant la coutume orientale, maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre, autour de la maison, des chevilles de fer, pour y attacher par des anneaux les jambes de nos chevaux, et que d'autres allumaient un feu dans la cour, pour nous préparer le pilau et cuire les galettes d'orge, nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monuments qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous, comme des statues sur leurs piédestaux : le soleil les frappait d'un dernier rayon vague, qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire : les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mouvantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu, sur l'Acropolis, les éclatantes lueurs du marbre et du travertin : plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdaient qu'à l'horizon ; on eût dit des vagues de pierres brisées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris, et la nuit qui tombait des hauteurs, déjà grises, d'une chaîne de montagnes, les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques moments assis silencieusement devant ce spectacle, et nous rentrâmes, à pas lents, dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

Digitized by Google

Assis sur quelques fragments de corniches et de chapiteaux qui servaient de bancs dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait; mais la lune s'élevait pleine et éclatante dans le ciel limpide, et, passant à travers les créneaux d'un grand mur de pierres blanches, et les dentelures d'une fenêtre en arabesques, qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rayonnait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent : ce que nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets d'un passé inconnu, mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs, de nos systèmes, de nos idées, hélas! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentiments individuels; Dieu seul le sait, et nos langues n'essayaient pas de le dire; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées mêmes : nous nous taisions. Tout à coup, comme une plainte douce et amoureuse, un murmure grave et accentué par la passion sortit des ruines, derrière ce grand mur percé d'ogives arabesques, et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même : ce murmure vague et confus s'enfla, se

prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur; un chant monotone, mélancolique et tendre, qui montait, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement, et qui se répondait à lui-même: c'était la prière du soir que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau, dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église, monceaux de ruines entassés récemment par une tribu d'Arabes idolâtres. Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'âme, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes, accumulées par les tremblements de terre, par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure, les accents de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que les derniers soupirs de ces voix pieuses se fussent assoupis dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

Même date.

Les temples nous ont fait oublier le djérid que le prince de Balbek voulait nous donner; nous avons passé la matinée tout entière à les parcourir de nouveau. A quatre heures, quelques Arabes sont venus

nous avertir que les cavaliers étaient dans la plaine au-dessus des temples, mais qu'impatientés de nos délais ils allaient se retirer; que le prince pensait que ce spectacle ne nous était pas agréable, puisque nous différions de nous y rendre, et qu'il nous priait de monter à son sérail lorsque nous aurions satisfait notre curiosité; qu'il nous préparait chez lui un autre divertissement. Cette tolérance de ce chef d'une tribu féroce des Arabes les plus redoutés de ce désert nous étonnait. En général, les Arabes et les Turcs eux-mêmes ne permettent pas aux étrangers de visiter seuls aucune ruine d'anciens monuments; ils croient que ces débris renferment d'immenses trésors gardés par les génies ou les démons, et que les Européens connaissent les paroles magiques qui les découvrent; comme ils ne veulent pas qu'on les emporte, ils sont d'une extrême vigilance autour des Francs dans ces contrées : ici, au contraire, nous étions absolument abandonnés à nous-mêmes; nous n'avions pas même un guide arabe avec nous, et les enfants de la tribu s'étaient éloignés par respect. Je ne sais à quoi tient cette respectueuse déférence de l'émir de Balbek dans cette circonstance; peut-être nous prend-il pour des émissaires d'Ibrahim-Pacha. Le fait est que nous sommes trop peu nombreux pour inspirer de la crainte à une tribu entière de cinq ou six cents hommes accoutumés au combat et vivant de rapines; et cependant ils n'osent ni s'approcher de nous, ni nous interroger, ni s'opposer à

aucune de nos démarches; nous pourrions rester un mois dans les temples, y faire des fouilles, emporter les fragments les plus précieux de ces sculptures, sans que qui que ce soit s'y opposât. Je regrette vivement ici, comme à la mer Morte, de n'avoir pas connu d'avance la disposition de ces tribus à notre égard : j'aurais amené des ouvriers et des chameaux de charge, et enrichi la science et les musées.

Nous allâmes, en sortant des temples, au palais de l'émir. Un intervalle de ruines désertes, mais moins importantes, sépare la colline des grands temples, ou l'Acropolis de Balbek, de la nouvelle Balbek, habitée par les Arabes. Celle-ci n'est qu'un monceau de masures cent fois renversées dans des guerres incessantes; la population s'est nichée comme elle a pu dans les cavités formées par tant de débris; quelques branches d'arbre, quelques toits de chaume recouvrent ces demeures, dont les portes et les fenêtres sont formées souvent avec des morceaux des plus admirables débris.

L'espace occupé par les ruines de la ville moderne est immense; il s'étend à perte de vue, et blanchit deux collines basses qui ondulent au-dessus de la grande plaine : l'effet en est triste et dur. Ces débris modernes rappellent ceux d'Athènes, que j'avais vus une année auparavant. Le blanc mat et cru de ces murailles couchées à terre, et de ces pierres disséminées, n'a rien de la majesté ni de la couleur dorée des ruines véritablement antiques; cela ressemble à une

Digitized by Google

immense grève couverte de l'écume de la mer. Le palais de l'émir est une assez vaste cour, entourée de masures de diverses formes; le tout assez semblable à une cour de misérable ferme, dans nos provinces les plus pauvres. La porte était gardée par un certain nombre d'Arabes armés; la foule se pressait pour y entrer; les gardes nous firent place et nous introduisirent. La cour était déjà remplie de tous les chefs de la tribu et d'une grande multitude de peuple. L'émir et sa famille, ainsi que les principaux scheiks, revêtus de cafetans et de pelisses magnifiques, mais en lambeaux, étaient assis sur une estrade élevée au-dessus de la foule et adossée au principal bâtiment. Derrière eux était un certain nombre de serviteurs, d'hommes armés et d'esclaves noirs. L'émir et sa suite se levèrent à notre approche; on nous aida à escalader quelques marches énormes, formées de blocs irréguliers qui servaient d'escaliers à l'estrade, et après les compliments d'usage, l'émir nous fit asseoir sur le divan à côté de lui; on m'apporta la pipe, et le spectacle commença.

Une musique formée de tambours, de tambourins, de fifres aigus et de triangles de fer, qu'on frappait avec une verge de fer, donna le signal : quatre ou cinq acteurs, vêtus de la manière la plus grotesque, les uns en hommes, les autres en femmes, s'avancèrent au milieu de la cour, et exécutèrent les danses les plus bizarres et les plus lascives que l'œil de ces barbares puisse supporter. Ces danses mo-

Digitized by Google

notones durèrent plus d'une heure, entremêlées de temps en temps de quelques paroles et de quelques gestes et changements de costume, qui semblaient dénoter une intention dramatique; mais une seule chose était intelligible, c'était l'horrible et dégoûtante dépravation des mœurs publiques, indiquée par les mouvements des danseurs. Je détournai les yeux; l'émir lui-même semblait rougir de ces scandaleux plaisirs de son peuple, et faisait, comme moi, des gestes de mépris; mais les cris et les transports du reste des spectateurs s'élevaient toujours au moment où les plus sales obscénités se révélaient dans les figures de la danse, et récompensaient les acteurs.

Ceux-ci dansèrent ainsi jusqu'à ce que, accablés de fatigue et inondés de sueur, ils ne pussent plus supporter la rapidité toujours croissante de la mesure; ils roulèrent à terre, d'où on les emporta. Les femmes n'assistaient pas à ce spectacle; mais celles de l'émir, dont le harem donnait sur la cour, en jouissaient de leurs chambres, et nous les voyions, à travers des grillages de bois, se presser aux fenêtres pour regarder les danseurs. Les esclaves de l'émir nous apportèrent des sorbets et des confitures de toute espèce, ainsi que des boissons exquises, composées de jus de grenade et de fleur d'orange à la glace, dans des coupes de cristal; d'autres esclaves nous présentaient, pour essuyer nos lèvres, des serviettes de mousseline brodée en or. Le café

Digitized by Google

fut aussi servi plusieurs fois, et les pipes sans cesse renouvelées. Je causai une demi-heure avec l'émir; il me parut un homme de bon sens et d'esprit, fort au-dessus de l'idée que les grossiers plaisirs de son peuple auraient pu donner de lui : c'est un homme d'environ cinquante ans, d'une belle figure, ayant les manières les plus dignes et les plus nobles, la politesse la plus solennelle; toutes choses que le dernier des Arabes possède comme un don du climat, ou comme l'héritage d'une antique civilisation. Son costume et ses armes étaient de la plus grande magnificence. Ses chevaux admirables étaient répandus dans les cours et dans le chemin; il m'en offrit un des plus beaux; il m'interrogea avec la plus délicate discrétion sur l'Europe, sur Ibrahim, sur l'objet de mon voyage au milieu de ces déserts. Je répondis avec une réserve affectée, qui put lui faire croire que j'avais en effet un tout autre but que celui de visiter des colonnes et des ruines. Il m'offrit toute sa tribu pour m'accompagner à Damas, à travers la chaîne inconnue de l'Anti-Liban, que je voulais traverser. J'acceptai seulement quelques cavaliers pour me servir de guides et de protection, et je me retirai, accompagné par tous les scheiks, qui nous suivirent à cheval jusqu'à la porte de l'évêque grec. Je donnai l'ordre du départ pour le lendemain, et nous passâmes la soirée à causer avec le vénérable hôte que nous allions quitter. Quelques centaines de piastres, que je lui laissai en aumône pour son

troupeau, payèrent l'hospitalité que nous avions reçue de lui. Il voulut bien se charger de faire partir un chameau chargé de quelques fragments de sculpture que je désirais emporter en Europe; il s'acquitta fidèlement de cette commission, et à mon retour en Syrie je trouvai ces précieux débris arrivés avant moi à Bayruth.

31 mars 1833.

Nous sommes partis de Balbek à quatre heures du matin; la caravane se compose de notre nombre ordinaire de moukres, d'Arabes, de serviteurs, d'escorte, et de huit cavaliers de Balbek qui marchent, à deux ou trois cents pas, en tête de la caravane: le jour a commencé à poindre au moment où nous franchissions la première colline qui monte vers la chaîne de l'Anti-Liban. Toute cette colline est creusée d'immenses et profondes carrières, d'où sont sortis les prodigieux monuments que nous venions de contempler. Le soleil commençait à dorer leurs faîtes, et ils brillaient sous nos pieds, dans la plaine, comme des blocs d'or; nous ne pouvions en détacher nos regards; nous nous arrêtâmes vingt fois avant d'en perdre tout à fait la vue; enfin ils disparaissent pour jamais sous la colline, et nous ne voyons au delà du désert que les cimes noires ou neigeuses des montagnes de Tripoli et de Latakié, qui se fondent dans le firmament.

Digitized by Google

Les montagnes peu élevées d'abord que nous traversons sont entièrement nues et presque désertes. Le sol en général est pauvre et stérile : la terre, là où elle est cultivée, est de couleur rouge. Il y a de jolies vallées à pentes douces et ondoyantes, où la charrue pourrait se promener sans obstacles. Nous ne rencontrons ni voyageurs, ni villages, ni habitants, jusque vers le milieu du jour. Nous faisons halte sous nos tentes, à l'entrée d'une gorge profonde où coule un torrent, alors à sec. Nous trouvons une source sous un rocher : l'eau est abondante et délicieuse; nous en remplissons les jarres suspendues aux selles de nos chevaux. Après deux heures de repos, nous nous remettons en marche.

Nous côtoyons, par un sentier rapide et escarpé, le flanc d'une haute montagne de roche nue, pendant environ deux heures. La vallée, qui se creuse de plus en plus à notre droite, est sillonnée par un large lit de fleuve sans eau. Une montagne de roche grise, et complétement dépouillée, s'élève de l'autre côté, comme une muraille perpendiculaire. Nous recommençons à descendre vers l'autre embouchure de cette gorge. Deux de nos chevaux, chargés de bagages, roulent dans le précipice. Les matelas et tapis de divan, dont ils sont chargés, amortissent la chute; nous parvenons à les retirer. Nous campons à l'issue de la gorge, auprès d'une source excellente. — Nuit passée au milieu de ce labyrinthe inconnu des montagnes de l'Anti-Liban. Les neiges ne sont

Digitized by Google

qu'à cinquante pas au-dessus de nos têtes. Nos Arabes ont allumé un feu de broussailles sous une grotte, à dix pas du tertre où est plantée notre tente. La lueur du feu perce la toile et éclaire l'intérieur de la tente, où nous nous abritons contre le froid. Les chevaux, quoique couverts de leurs *libets*, couvertures de feutre, hennissent de douleur. Toute la nuit nous entendons les cavaliers de Balbek et les soldats égyptiens qui gémissent sous leurs manteaux. Nous-mêmes, quoique converts d'un manteau et d'une épaisse couverture de laine, nous ne pouvons supporter la morsure de cet air glacé des Alpes. Nous montons à cheval à sept heures du matin, par un soleil resplendissant qui nous fait dépouiller successivement nos manteaux et nos cafetans. Nous passons à huit heures dans une plaine très-élevée, par un grand village arabe, dont les maisons sont vastes et les cours remplies de bétail et de volaille, comme en Europe. Nous ne nous y arrêtons pas. Ce peuple est ennemi de celui de Balbek et des Arabes de Syrie. Ce sont des peuplades presque indépendantes, qui ont plus de rapport avec les populations de Damas et de la Mésopotamie. Ils paraissent riches et laborieux. Toutes les plaines autour de ce village sont cultivées. Nous voyons des hommes, des femmes, des enfants dans les champs. On laboure avec des bœufs. Nous rencontrons des scheiks richement montés et équipés, qui vont à Damas, ou qui en viennent : leur physionomie est rude et féroce; ils nous

regardent de mauvais œil, et passent sans nous saluer. Les enfants nous crient des paroles injurieuses. Dans un second village, à deux heures du premier, nous achetons avec peine quelques poules et un peu de riz pour le dîner de la caravane. Nous campons, à six heures du soir, dans un champ élevé au-dessus d'une gorge de montagne, qui descend vers un fleuve que nous voyons briller de loin. Il y a un petit torrent qui coule en bondissant dans la gorge, et où nous abreuvons nos chevaux. Le climat est rude encore. Devant nous, à l'embouchure de la gorge, s'élèvent des pics de rochers groupés en pyramides, et qui se perdent dans le ciel. Aucune végétation sur ces pics. Couleur grise ou noire du rocher, contrastant avec l'éclatante limpidité du firmament où ils plongent.

1er avril 1833.

Monté à cheval à six heures du matin. Journée superbe. — Voyagé tout le jour, sans halte, entre des montagnes escarpées, séparées seulement par des gorges étroites, où roulent des torrents de neige fondue. — Pas un arbre, pas une mousse sur les flancs de ces montagnes. Leurs formes bizarres, heurtées, concassées, figurent des monuments humains. L'une d'elles s'élève immense et à pic de tous les côtés, comme une pyramide : elle peut avoir une lieue de circonférence. On ne peut découvrir comment il a pu jamais être possible de la gravir. Au-

cune trace de sentiers ni de gradins visible : et cependant tous ses flancs sont creusés de cavernes de toutes proportions, par la main des hommes. Il y a une multitude de cellules grandes et petites, dont les portes sont sculptées de diverses formes par le ciseau. Quelques-unes de ces grottes, dont les embouchures s'ouvrent au-dessus de nos têtes, ont de petites terrasses de rochers vifs devant leurs portes. On voit des restes de chapelles ou de temples, des colonnes encore debout, sur la roche : on dirait une ruche d'hommes abandonnée. Les Arabes disent que ce sont les chrétiens de Damas qui ont creusé ces autres. Je pense en effet que c'est là une de ces Thébaïdes où les premiers chrétiens se réfugièrent dans les temps de cénobitisme ou de persécution. Saint Paul avait fondé une grande église à Damas, et cette église, longtemps florissante, subit les phases et les persécutions de toutes les autres églises de l'Orient.

Nous laissons cette montagne sur notre gauche, et bientôt derrière nous. Nous descendons rapidement, et par des précipices presque impraticables, vers une vallée plus ouverte et plus large. Un fleuve charmant la remplit. La végétation recommence sur ses bords : des saules, des peupliers, des arbres immenses, aux branches coudées d'une manière bizarre, aux feuillages noirs, croissent dans les interstices de rocher qui bordent le fleuve. Nous suivons ces bords enchantés pendant une heure, en descendant toujours, mais in-

sensiblement. Le fleuve nous accompagne en murmurant, et en écumant sous les pieds de nos chevaux. Les hautes montagnes, qui forment la gorge d'où descend le fleuve, s'éloignent, et s'arrondissent en croupes larges et boisées, frappées des rayons du soleil couchant; c'est une première échappée sur la Mésopotamie : nous apercevons de plus en plus les larges vallées qui vont déboucher dans la grande plaine du désert de Damas à Bagdad. La vallée où nous sommes circule mollement et s'élargit elle-même. A droite et à gauche du fleuve, nous commençons à apercevoir des traces de culture, nous entendons des mugissements lointains de troupeaux. Des vergers d'abricotiers, aussi grands que des noyers, bordent le chemin. Bientôt, à notre grande surprise, nous voyons des haies, comme en Europe, séparer les vergers et les jardins, semés de plantes potagères et d'arbres fruitiers en fleurs. Des barrières ou des portes de bois ouvrent çà et là sur ces beaux vergers. Le chemin est large, uni, bien entretenu, comme aux environs d'une grande ville de France. Nul d'entre nous ne savait l'existence de cette oasis ravissante, au sein de ces montagnes inaccessibles de l'Anti-Liban. Nous approchons évidemment d'une ville ou d'un village, dont nous ignorons le nom. Un cavalier arabe, que nous rencontrons, dit que nous sommes aux environs d'un grand village, dont le nom est *Zebdani* : nous en voyons déjà la fumée qui s'élève entre les cimes des grands

arbres dont la vallée est semée; nous entrons dans les rues du village; elles sont larges, droites, avec un trottoir de pierres de chaque côté. Les maisons qui les bordent sont grandes, et entourées de cours pleines de bestiaux, et de jardins parfaitement arrosés et cultivés. Les femmes et les enfants se présentent aux portes pour nous voir passer, et nous accueillent avec une physionomie ouverte et souriante. Nous nous informons s'il existe un caravansérai où nous puissions nous abriter pour une nuit; on nous répond que non, parce que, Zebdani n'étant sur aucune route, il n'y passe jamais de caravane. Nous arrivons, après avoir longtemps circulé dans les rues du village, à une grande place au bord du fleuve. Là, une maison plus grande que les autres, précédée d'une terrasse et entourée d'arbres, nous annonce la demeure du scheik. Je me présente avec mon drogman, et je demande une maison pour passer la nuit. Les esclaves vont avertir le scheik; il accourt lui-même : c'est un vieillard vénérable, à barbe blanche, à physionomie ouverte et gracieuse. Il m'offre sa maison tout entière, avec un empressement et une grâce d'hospitalité que je n'avais pas encore rencontrés ailleurs. A l'instant ses nombreux esclaves et les principaux habitants du village s'emparent de nos chevaux, les conduisent dans un vaste hangar, les déchargent, apportent des monceaux d'orge et de paille. Le scheik fait retirer ses femmes de leur appartement, et nous introduit d'abord dans

son divan, où l'on nous sert le café et les sorbets, puis nous abandonne toutes les chambres de sa maison. Il me demande si je veux que ses esclaves nous préparent un repas. Je le prie de permettre que mon cuisinier leur épargne cette peine, et de me procurer seulement un veau et quelques moutons, pour renouveler nos provisions épuisées depuis Balbek. En peu de minutes le veau et les moutons sont amenés et tués par le boucher du village; et tandis que nos gens nous préparent à souper, le scheik nous présente les principaux habitants du pays, ses parents et ses amis. Il me demande même la permission de faire introduire ses femmes auprès de madame de Lamartine. « Elles désiraient passionnément, dit-il, de voir une femme d'Europe, et de contempler ses vêtements et ses bijoux. » Les femmes du scheik passèrent en effet voilées par le divan où nous étions, et entrèrent dans l'appartement de ma femme. Il y en avait trois : une déjà âgée, qui semblait la mère des deux autres. Les deux jeunes étaient remarquablement belles, et semblaient pleines de respect, de déférence et d'attachement pour la plus âgée. Ma femme leur fit quelques petits présents, et elles lui en firent d'autres de leur côté. Pendant cette entrevue, le vénérable scheik de Zebdani nous avait conduits sur une terrasse qu'il a élevée tout près de sa maison, au bord du fleuve. Des piliers, plantés dans le lit même de la rivière, portent un plancher recouvert de tapis; un divan règne

autour, et un arbre immense, pareil à ceux que j'avais déjà vus au bord du chemin, couvre de son ombre la terrasse et le fleuve tout entier. C'est là que le scheik, comme tous les Turcs, passe ses heures de loisir au murmure et à la fraîcheur des eaux du fleuve écumantes sous ses yeux, à l'ombre de l'arbre, au chant de mille oiseaux qui le peuplent. Un pont de planches conduit de la maison sur cette terrasse suspendue. C'est un des plus beaux sites que j'aie contemplés dans mes voyages. La vue glisse sur les dernières croupes arrondies et sombres de l'Anti-Liban, qui dominent les pyramides de Roche-Noire, ou les pics de neige; elle descend avec le fleuve et ses vagues d'écume entre les cimes inégales des forêts d'arbres variés qui tracent sa course, et va se perdre avec lui dans les plaines descendantes de la Mésopotamie, qui entrent, comme un golfe de verdure, dans les sinuosités des montagnes.

Le souper étant prêt, je priai le scheik de vouloir bien le partager avec nous. Il accepta de bonne grâce, et parut fort amusé de la manière de manger des Européens. Il n'avait jamais vu aucun des ustensiles de nos tables. Il ne but point de vin, et nous n'essayâmes pas de lui faire violence. La conscience du musulman est aussi respectable que la nôtre. Faire pécher un Turc contre la loi que la religion lui impose, m'a paru toujours aussi coupable, aussi absurde que de tenter un chrétien. Nous parlâmes

Digitized by Google

longtemps de l'Europe, de nos coutumes, dont il paraissait grand admirateur. Il nous entretint de sa manière d'administrer son village. Sa famille gouverne depuis des siècles ce canton privilégié de l'Anti-Liban, et les perfectionnements de propriétés, d'agriculture, de police et de propreté que nous avions admirés en traversant le territoire de Zebdani, étaient dus à cette excellente race de scheiks. Il en est ainsi dans tout l'Orient. Tout est exception et anomalie. Le bien s'y perpétue sans terme comme le mal. Nous pûmes juger, par ce village enchanteur, de ce que seraient ces provinces rendues à leur fertilité naturelle.

Le scheik admira beaucoup mes armes, et surtout une paire de pistolets à piston, et déguisa mal le plaisir que lui ferait la possession de cette arme. Mais je ne pouvais pas la lui offrir : c'étaient mes pistolets de combat, que je voulais conserver jusqu'à mon retour en Europe. Je lui fis présent d'une montre en or pour sa femme. Il reçut ce cadeau avec toute la résistance polie que nous mettrions en Europe à en accepter un semblable, et affecta même d'être complétement satisfait, bien que je ne pusse douter de sa prédilection pour la paire de pistolets. On nous apporta une quantité de coussins et de tapis pour nous coucher; nous les étendîmes dans le divan où il couchait lui-même, et nous nous endormîmes au bruit du fleuve qui murmurait sous nos lits.

Digitized by Google

Le lendemain, parti au jour naissant; — traversé la seconde moitié du village de Zebdani, plus belle encore que ce que nous avions vu la veille. Le scheik nous fait escorter jusqu'à Damas par quelques hommes à cheval de sa tribu. Nous congédions là les cavaliers de l'émir de Balbek, qui ne seraient pas en sûreté sur le territoire de Damas. Nous marchons pendant une heure dans des chemins bordés de haies vives, aussi larges qu'en France, et parfaitement soignés. Une voûte d'abricotiers et de poiriers couvre la route; à droite et à gauche s'étendent des vergers sans fin, puis des champs cultivés remplis de monde et de bétail. Tous ces vergers sont arrosés de ruisseaux qui descendent des montagnes à gauche. Les montagnes sont couvertes de neige à leurs sommets. La plaine est immense, et rien ne la limite à nos yeux que les forêts d'arbres en fleurs. Après avoir marché ainsi trois heures comme au milieu des plus délicieux paysages de l'Angleterre ou de la Lombardie, sans que rien nous rappelât le désert et la barbarie, nous rentrons dans un pays stérile et plus âpre. La végétation et la culture disparaissent presque entièrement. Des collines de roche, à peine couvertes d'une mousse jaunâtre, s'étendent devant nous, bornées par des montagnes grises plus élevées et également dépouillées. Nous faisons halte sous nos tentes, au pied de ces montagnes, loin de toute habitation. Nous y passons la nuit au bord d'un torrent profondément encaissé

Digitized by Google

qui retentit comme un tonnerre sans fin dans une gorge de rochers, et roule des eaux bourbeuses et des flocons de neige.

A cheval à six heures. C'est notre dernière journée; nous complétons nos costumes turcs pour n'être pas reconnus pour Francs dans les environs de Damas. Ma femme revêt le costume des femmes arabes, et un long voile de toile blanche l'entoure de la tête aux pieds. Nos Arabes font aussi une toilette plus soignée, et nous montrent du doigt les montagnes qui nous restent à franchir, en criant : *Scham! Scham!* C'est le nom arabe de Damas.

La population fanatique de Damas et des pays environnants exige ces précautions de la part des Francs qui se hasardent à visiter cette ville. Seuls parmi les Orientaux, les Damasquins nourrissent de plus en plus la haine religieuse et l'horreur du nom et du costume européens. Seuls ils se sont refusés à admettre les consuls ou même les agents consulaires des puissances chrétiennes. Damas est une ville sainte, fanatique et libre : rien ne doit la souiller.

Malgré les menaces de la Porte, malgré l'intervention plus redoutée d'Ibrahim-Pacha, et une garnison de douze mille soldats égyptiens ou étrangers, la population de Damas s'est obstinée à refuser au consul général d'Angleterre en Syrie l'accès de ses murs. Deux séditions terribles se sont élevées dans la ville, sur le seul bruit de l'approche de ce consul.

S'il n'eût rebroussé chemin, il eût été mis en pièces. Les choses sont toujours dans cet état; l'arrivée d'un Européen en costume franc serait le signal d'une émotion nouvelle, et nous ne sommes pas sans inquiétude que le bruit de notre marche ne soit parvenu à Damas, et ne nous expose à de sérieux périls. Nous avons pris toutes les précautions possibles. Nous sommes tous vêtus du costume le plus sévèrement turc. Un seul Européen, qui a pris lui-même les mœurs et le costume arabes, et qui passe pour un négociant arménien, s'est exposé depuis plusieurs années au danger d'habiter une pareille ville, pour être utile au commerce du littoral de la Syrie, et aux voyageurs que leur destinée pousse dans ces contrées inhospitalières. C'est M. Baudin, agent consulaire de France et de toute l'Europe. Ancien agent de lady Stanhope, qu'il a accompagnée dans ses premiers voyages à Balbek et à Palmyre; employé ensuite par le gouvernement français pour l'acquisition de chevaux dans le désert, M. Baudin parle arabe comme un Arabe, et a lié des relations d'amitié et de commerce avec toutes les tribus errantes des déserts qui entourent Damas. Il a épousé une femme arabe, d'origine européenne. Il vit depuis dix ans à Damas, et, malgré les nombreuses relations qu'il a formées, sa vie a été plusieurs fois menacée par la fureur fanatique des habitants de la ville. Deux fois il a été obligé de fuir, pour échapper à une mort certaine. Il s'est construit

Digitized by Google

une maison à Zaklé, petite ville chrétienne sur les flancs du Liban, et c'est là qu'il se réfugie dans les temps d'émotion populaire. M. Baudin, dont la vie est sans cesse en péril à Damas, et qui est, dans cette grande capitale, le seul moyen de communication, le seul anneau de la politique et du commerce de l'Europe, reçoit du gouvernement français, pour tout salaire de ses immenses services, un modique traitement de 1,500 francs; tandis que des consuls, environnés de toutes les sécurités et de tout le luxe de la vie dans les autres échelles du Levant, reçoivent d'honorables et larges rétributions. Je ne puis comprendre par quelle indifférence et par quelle injustice les gouvernements européens, et le gouvernement français surtout, négligent et déshéritent ainsi un homme jeune, intelligent, probe, serviable, courageux et actif, qui rend et rendrait les plus grands services à sa patrie. Ils le perdront!

J'avais connu M. Baudin en Syrie l'année précédente, et j'avais concerté avec lui mon voyage à Damas. Instruit de mon départ et de ma prochaine arrivée, je lui expédie ce matin un Arabe pour l'informer de l'heure où je serai aux environs de la ville, et le prier de m'envoyer un guide pour diriger mes pas et mes démarches.

A neuf heures du matin, nous côtoyons une montagne couverte de maisons de campagne et de jardins des habitants de Damas. Un beau pont traverse un torrent au pied de la montagne. Nous voyons de

nombreuses files de chameaux qui portent des pierres pour des constructions nouvelles; tout indique l'approche d'une grande capitale : une heure plus loin, nous apercevons, au sommet d'une éminence, une petite mosquée isolée, demeure d'un solitaire mahométan; une fontaine coule auprès de la mosquée, et des tasses de cuivre, enchaînées au massif de la fontaine, permettent au voyageur de se désaltérer. Nous faisons halte un moment dans cet endroit, à l'ombre d'un sycomore; déjà la route est couverte de voyageurs, de paysans et de soldats arabes. Nous remontons à cheval, et, après avoir gravi quelques centaines de pas, nous entrons dans un défilé profond, encaissé à gauche par une montagne de schiste perpendiculaire sur nos têtes; à droite, par un rebord de rocher de trente à quarante pieds d'élévation; la descente est rapide, et les pierres roulantes glissent sous les pieds de nos chevaux. Je marchais à la tête de la caravane, à quelques pas derrière les Arabes de Zebdani; tout à coup ils s'arrêtent, et poussent des cris de joie en me montrant une ouverture dans le rebord de la route; je m'approche, et mon regard plonge, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon qui ait jamais étonné un regard d'homme : c'était Damas et son désert sans bornes à quelques centaines de pieds sous mes pas. Le regard tombait d'abord sur la ville, qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées

de distance en distance, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs, jetait ses bras immenses çà et là dans la vaste plaine, partout ombragée, partout pressée par la forêt (de dix lieues de tour) de ses abricotiers, de ses sycomores, de ses arbres de toutes formes et de toute verdure; semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ces arbres, puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'œil se perdait, et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre. Nous ne marchions plus; tous pressés à l'étroite ouverture du rocher percé comme une fenêtre, nous contemplions, tantôt avec des exclamations, tantôt en silence, le magique spectacle qui se déroulait ainsi subitement et tout entier sous nos yeux, au terme d'une route, à travers tant de rochers et de solitudes arides, au commencement d'un autre désert qui n'a pour bornes que Bagdad et Bassora, et qu'il faut quarante jours pour traverser. Enfin nous nous remîmes en marche; le parapet de rochers qui nous cachait la plaine et la ville s'abaissait insensiblement, et nous laissa bientôt jouir en plein de tout l'horizon; nous n'étions plus qu'à cinq cents pas des murs des faubourgs. Ces murs, entourés de char-

mants kiosques et de maisons de campagne des formes et des architectures les plus orientales, brillent comme une enceinte d'or autour de Damas; les tours carrées qui les flanquent et en surmontent la ligne sont incrustées d'arabesques percées d'ogives à colonnettes minces comme des roseaux accouplés, et brodées de créneaux en turbans; les murailles sont revêtues de pierres ou de marbres jaunes et noirs, alternés avec une élégante symétrie; les cimes des cyprès et des autres grands arbres qui s'élèvent des jardins et de l'intérieur de la ville s'élancent au-dessus des murailles et des tours, et les couronnent d'une sombre verdure; les innombrables coupoles des mosquées et des palais d'une ville de quatre cent mille âmes répercutaient les rayons du soleil couchant, et les eaux bleues et brillantes des sept fleuves étincelaient et disparaissaient tour à tour à travers les rues et les jardins; l'horizon, derrière la ville, était sans bornes comme la mer; il se confondait avec les bords pourpres de ce ciel de feu, qu'enflammait encore la réverbération des sables du grand désert; sur la droite, les larges et hautes croupes de l'Anti-Liban fuyaient, comme d'immenses vagues d'ombre, les unes derrière les autres, tantôt s'avançant comme des promontoires dans la plaine, tantôt s'ouvrant comme des golfes profonds, où la plaine s'engouffrait avec ses forêts et ses grands villages, dont quelques-uns comptent jusqu'à trente mille habitants; des branches de fleuve et deux grands lacs

éclataient là, dans l'obscurité de la teinte générale de verdure où Damas semble comme engloutie; à notre gauche, la plaine était plus évasée, et ce n'était qu'à une distance de douze à quinze lieues qu'on retrouvait des cimes de montagnes, blanches de neige, qui brillaient dans le bleu du ciel, comme des nuages sur l'Océan. La ville est entièrement entourée d'une forêt de vergers d'arbres fruitiers, où les vignes s'enlacent comme à Naples, et courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers et les cerisiers; au-dessous de ces arbres, la terre, grasse, fertile et toujours arrosée, est tapissée d'orge, de blé, de maïs, et de toutes les plantes légumineuses que ce sol produit; de petites maisons blanches percent çà et là la verdure de ces forêts, et servent de demeure au jardinier, ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire. Ces jardins sont peuplés de chevaux, de moutons, de chameaux, de tourterelles, de tout ce qui anime les scènes de la nature; ils sont, en général, de la grandeur d'un ou deux arpents, et séparés les uns des autres par des murs de terre séchée au soleil, ou par de belles haies vives; une multitude de chemins, ombragés et bordés d'un ruisseau d'eau courante, circulent parmi ces jardins, passent d'un faubourg à l'autre, ou mènent à quelques portes de la ville; ils forment un rayon de vingt à trente lieues de circonférence autour de Damas.

Nous marchions depuis quelques moments en silence dans ces premiers labyrinthes de vergers,

inquiets de ne pas voir venir le guide qui nous était annoncé; nous fîmes halte : il parut enfin; c'était un pauvre Arménien, mal vêtu et coiffé d'un turban noir, comme les chrétiens de Damas sont obligés d'en porter; il s'approcha sans affectation de la caravane, adressa un mot, fit un signe; et, au lieu d'entrer dans la ville par le faubourg et par la porte que nous avions devant nous, nous le suivîmes le long des murs, dont nous fîmes presque le tour, à travers ce dédale de jardins et de kiosques, et nous entrâmes par une porte presque déserte, voisine du quartier des Arméniens. La maison de M. Baudin, où il avait eu la bonté de nous préparer un logement, est dans ce quartier. On ne nous dit rien à la première porte de la ville; après l'avoir passée, nous longeâmes longtemps de hautes murailles à fenêtres grillées; l'autre côté de la rue était occupé par un profond canal d'eau courante qui faisait tourner les roues de plusieurs moulins. Au bout de cette rue, nous nous trouvâmes arrêtés, et j'entendis une dispute entre mes Arabes et des soldats qui gardaient une seconde porte intérieure, car tous les quartiers ont une porte distincte. Je désirais rester inconnu, et que notre caravane passât pour une caravane de marchands de Syrie; mais la dispute se prolongeant et devenant de plus en plus bruyante, et la foule commençant à s'attrouper autour de nous, je donnai de l'éperon à mon cheval, et je m'avançai à la tête de la caravane. C'était le corps de garde des troupes

égyptiennes, qui, ayant remarqué deux fusils de chasse que mes domestiques arabes avaient mal cachés sous les couvertures de mes chevaux, refusait de nous laisser entrer; un ordre de Shérif-Bey, gouverneur actuel de Damas, défendait l'introduction des armes dans la ville, où l'on craignait toutes les nuits une insurrection et le massacre des troupes égyptiennes. J'avais heureusement dans mon sein une lettre récente d'Ibrahim-Pacha; je la retirai, et la remis à l'officier qui commandait le poste; il la lut, la porta à son front et à ses lèvres, et nous fit entrer avec force excuses et compliments. Nous errâmes quelque temps dans un labyrinthe obscur de ruelles sales et étroites; de petites maisons basses, dont les murs de boue semblaient prêts à s'écrouler sur nous, formaient ces rues; nous voyions aux fenêtres, à travers les treillis, de ravissantes figures de jeunes filles arméniennes qui, accourues au bruit de notre longue file de chevaux, nous regardaient passer, et nous adressaient des paroles de salut et d'amitié. Nous nous arrêtâmes enfin à une petite porte basse et étroite, dans une rue où l'on pouvait à peine passer; nous descendîmes de cheval, nous franchîmes un corridor sombre et surbaissé, et nous nous trouvâmes, comme par enchantement, dans une cour pavée de marbre, ombragée de sycomores, rafraîchie par deux fontaines moresques, et entourée de portiques de marbre et de salons richement décorés : nous étions chez M. Baudin. Cette maison est,

comme toutes les maisons de chrétiens de Damas, une masure au dehors, un palais délicieux au dedans. La tyrannie de la populace fanatique force ces malheureux à cacher leur richesse et leur bien-être sous les apparences de la misère et de la ruine. On déchargea nos bagages à la porte, on remplit la cour de nos hardes, de nos tentes, de nos selles, et l'on conduisit nos chevaux au kan du bazar.

M. Baudin nous donna à chacun un joli appartement meublé à la manière des Orientaux, et nous nous reposâmes, sur ses divans et à sa table hospitalière, des fatigues d'une si longue route. Un homme connu et aimé, rencontré au milieu d'une foule inconnue et d'un monde étranger, c'est une patrie tout entière; nous l'éprouvâmes en nous trouvant chez M. Baudin; et les douces heures passées à causer de l'Europe, de l'Asie, le soir à la lueur de sa lampe, au bruit du jet d'eau de sa cour, sont restées dans ma mémoire et dans mon cœur, comme un des plus délicieux repos de mes voyages.

M. Baudin est un de ces hommes rares que la nature a faits propres à tout : intelligence claire et rapide, cœur droit et ferme, infatigable activité; l'Europe ou l'Asie, Paris ou Damas, la terre ou la mer, il s'accommode de tout, et trouve du bonheur et de la sérénité partout, parce que son âme est résignée, comme celle de l'Arabe, à la grande loi qui fait le fond du christianisme et de l'islamisme, soumission à la volonté de Dieu; et aussi parce qu'il porte en

lui cette ingénieuse activité d'esprit qui est la seconde âme de l'Européen. Sa langue, sa figure, ses manières, ont pris tous les plis que sa fortune a voulu lui donner. A le voir avec nous causant de la France et de notre politique mouvante, on l'eût pris pour un homme arrivé la veille de Paris, et y retournant le lendemain; à le voir le soir couché sur son divan, entre un marchand de Bassora et un pèlerin turc de Bagdad, fumant la pipe ou le narguilé, défilant paresseusement entre ses doigts les grains d'ambre du chapelet oriental, le turban au front, les babouches aux pieds, disant un mot par quart d'heure sur le prix du café ou des fourrures, on le prendrait pour un marchand d'esclaves ou pour un pèlerin revenant de la Mecque. Il n'y a d'homme complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. Les habitudes étroites et uniformes que l'homme prend dans sa vie régulière et dans la monotonie de sa patrie, sont des moules qui rapetissent tout : pensée, philosophie, religion, caractère, tout est plus grand, tout est plus juste, tout est plus vrai chez celui qui a vu la nature et la société de plusieurs points de vue. Il y a une optique pour l'univers matériel et intellectuel. Voyager pour chercher la sagesse, était un grand mot des anciens; ce mot n'était pas compris de nous : ils ne voyageaient pas pour chercher seulement des dogmes inconnus et des leçons des philosophes, mais pour tout voir et

tout juger. Pour moi, je suis constamment frappé de la façon étroite et mesquine dont nous envisageons les choses, les institutions et les peuples; et si mon esprit s'est agrandi, si mon coup d'œil s'est étendu, si j'ai appris à tout tolérer en comprenant tout, je le dois uniquement à ce que j'ai souvent changé de scène et de point de vue. Étudier les siècles dans l'histoire, les hommes dans les voyages et Dieu dans la nature, c'est la grande école. Nous étudions tout dans nos misérables livres, et nous comparons tout à nos petites habitudes locales : et qui est-ce qui a fait nos habitudes et nos livres? des hommes aussi petits que nous. Ouvrons le livre des livres; vivons, voyons, voyageons : le monde est un livre dont chaque pas nous tourne une page; celui qui n'en a lu qu'une, que sait-il?

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

5692431

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Souvenirs, impressions, pensées et paysages. — Syrie. — Galilée..... 3
Jérusalem..... 94
Bords du Jourdain au delà de la plaine de Jéricho, à quelques lieues de l'embouchure du fleuve dans la mer Morte..... 144
Jéricho..... 153
Gethsemani, ou la mort de Julia..... 201
Peuplades du Liban. — Les Maronites..... 255
Les Druzes..... 265
Les Métualis..... 271
Les Ansariés..... 274
Paysages et pensées en Syrie..... 289
Les ruines de Balbek..... 301
Vers écrits à Balbek..... 327

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google